

Dealer du Tout- Paris

Gérard Fauré

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD FAURÉ

DEALER DU TOUT-PARIS

LE FOURNISSEUR
DES STARS PARLE



nouveau
monde
ÉDITIONS

Dealer du Tout-Paris

WWW.BOOKYS-GRATUIT.COM

© Nouveau Monde éditions, 2018

44, quai Henri IV – 75004 Paris

ISBN : 978-2-36942-729-2

Dépôt légal : octobre 2018

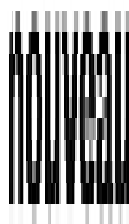
Imprimé en France par Laballery – n° d'impression : 810042

Gérard Fauré

en collaboration avec Ange Peltureau

Dealer du Tout-Paris

Le fournisseur des stars parle



Dans le milieu, j'ai toujours été connu comme un homme intègre, loyal en amitié et réglo dans les affaires. La calomnie, la médisance et le commérage n'ont jamais été mes tasses de thé, ni même dans ma nature. J'ai toujours combattu ces déviances morales, parfois les armes à la main, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais changer, alors que les planètes sont toutes orientées dans la bonne direction pour moi, tant sur le plan matériel que sur le plan de l'amour et de la santé.

Pourtant, certains lecteurs seront choqués par mes propos. Mais je ne raconte pas ces événements parce que je serais mû par un quelconque besoin de notoriété, simplement parce que j'ai besoin de rétablir certaines vérités en donnant ma propre version des faits.

Très vite, dans la vie, ma passion pour les femmes a été supplantée par ma passion pour la coke. Une passion honteuse que je ne recommande à personne. M'adonnant à une multitude de folies nouvelles que la coke et l'argent me faisaient découvrir, j'ai ajouté un copieux appendice au catalogue interminable des vices qui avaient régné avant moi dans les sociétés les plus dissolues. Oui, j'ai navigué sans cesse et avec une certaine insouciance à la lisière de l'extravagance.

J'étais déjà bien connu en Espagne, où j'avais écopé de quarante ans de prison par contumace, après m'être évadé deux fois. En Hollande, après quelques années derrière les barreaux, on a fait de moi un fugitif social : ce qu'on appelle dans ce pays un détenu à la disposition du gouvernement, sur qui n'importe qui peut tirer sans être poursuivi par la police ou la justice. Je ne voulais pas acquérir cette notoriété de criminel en France, mais quelques billets et une énorme demande de cocaïne en ont décidé autrement.

Moi, le fils de bonne famille, je me suis retrouvé propulsé malgré moi le 22 juillet 1986 à la une du journal *France-Soir* : « Le Tout-Paris perd son fournisseur de cocaïne ». C'était l'aboutissement d'une enquête de la brigade des stupéfiants et du proxénétisme du quai des Orfèvres qui n'avait pas débuté par hasard, avec à la clef l'audition de plusieurs personnalités pour usage de stupéfiants. Ces clients célèbres dont je révèle aujourd'hui les noms. Si les États-Unis étaient à l'époque submergés par la cocaïne, la France était touchée depuis le début des années 1980. La cocaïne était alors essentiellement prisee des milieux

aisés, du monde du spectacle et de la publicité, qui allaient diffuser cette « mode » dangereuse dans tout le pays. Plus de trente ans plus tard, alors que la France est à son tour inondée de produits en provenance d'Amérique du Sud, il est temps, à mon sens, de briser ce tabou.

mardi 22 juillet 1986

Sans vouloir me vanter, ce jour-là toutes les unes dans la presse¹ étaient pour moi :

« Drogue, le pourvoyeur du show-biz est tombé » *Le Parisien*

« Le Tout-Paris perd son fournisseur de cocaïne » *France-Soir*

« Cocaïne : coup de filet à Paris » *Le Figaro* (qui titrait juste au-dessus : « Jacques Chirac maintient le cap ». Sans doute de l'humour involontaire...)

Quelques mois plus tard, à la suite de mon arrestation, je me retrouvai dans le cabinet du juge d'instruction pour un entretien informel, sans greffier ni avocat, pour pouvoir deviser tranquillement, sans oreilles indiscrètes, sur les vertus, quand il y en avait, et sur les vices du Tout-Paris auxquels j'avais largement contribué contre rémunération.

Désireux de m'attirer autant que possible l'indulgence de ma juge, qui voulait en savoir plus que ce que les policiers lui avaient dit, je lui livrai nombre de détails croustillants sur les agissements de ceux qui faisaient la pluie et le beau temps en politique, et ceux qui créaient l'ambiance du Paris by night... Mais si les turpitudes du show-biz étaient déjà un sujet délicat, la mise en cause des plus hauts personnages de l'État l'était encore plus. Or, pendant ma garde à vue au quai des Orfèvres, mes deux lieutenants Malka et Murphy avaient imprudemment affirmé que j'avais fourni de la cocaïne à l'entourage immédiat de Jacques Chirac, alors maire de Paris, récemment devenu Premier ministre, ce qui semblait poser problème à la juge d'instruction.

« Monsieur Fauré, me dit-elle, j'ai lu très clairement dans le rapport de police que vous avez fait partie du SAC², maintenant basé en Espagne, entre 1970 et 1982, et que vous avez participé avec certains de ses membres, des hommes sans foi ni loi, à des actions de représailles en Espagne et en France contre les ennemis de l'État. Je n'ai donc pas besoin de vous expliquer de quoi ces gens, que vous avez fréquentés de très près, sont capables. Alors si vous le voulez bien,

j'attends votre version des faits s'agissant des deux chèques de M. Chirac rédigés à votre ordre. Je vous invite à bien réfléchir avant de répondre. »

Ma mère, la sauvageonne du désert

www.bookys-gratuit.com

« En voilà un qui va se révéler un jour une pure source d'emmerdements », s'écria mon père en jetant un regard vers l'assistance. J'étais à peine sorti des entrailles de ma mère pour faire mon apparition dans ce bas monde qu'il s'inquiétait.

« Vraiment ? » lança faiblement ma mère qui avait saisi ses paroles au vol. Puis, sortant du coma dans lequel elle était tombée à force de contractions, elle ajouta avec un peu plus de force pour que mon père l'entende : « Mais qu'est-ce qui te rend si sûr que cet enfant va être terrible ?

– Son regard, ma chérie... Un regard comme ça, je n'en ai encore jamais vu chez un enfant depuis que j'exerce la médecine ! Même dans ta région, où pourtant ce ne sont pas les enfants de pirates aux regards malveillants qui manquent... Celui-là est unique ! C'est toi tout craché, et ce n'est pas un vain mot...

– Peut-être s'est-il dit, comme moi je l'ai fait la première fois que je t'ai vu : “Qu'est-ce que tu fous là, toi le sale français colonialiste, laisse ma mère tranquille et dégage avant que je te coupe tes sales roupettes de Roumi qui ont servi à me concevoir”, lâcha ma mère sur le ton de la plaisanterie.

– Cet enfant tient de toi, c'est clair ! Il va nous donner du fil à retordre en grandissant. J'appréhende déjà le jour où il saura parler, marcher ou pire encore... Pour sûr qu'il va être turbulent et méchant, et peut-être même un peu pirate, comme tes relatifs. Il m'est avis que ça va être un vrai gibier de prison plus tard...

– Du fil à retordre ? À toi peut-être, mais en ce qui me concerne, c'est un cadeau de la providence ! C'est tout à fait ce dont j'ai besoin

pour m'occuper et me distraire, parce qu'avec tes deux mollassons de fils et toi-même, si sérieux, si rigide, je t'avoue que je m'ennuie... Jamais ils ne me donnent une raison de les cravacher, ces imbéciles ! Tu crois que c'est drôle pour moi, des enfants pareils ?

– Non, je sais, mais de là à dire que tu t'ennuies, tout de même... Avec une armée de domestiques à tes pieds ! Quatre voitures. Tout le confort moderne. Une maison qui est un véritable palais des mille et une nuits. Des amis qui nous rendent visite matin, midi et soir. Un immense jardin avec toutes sortes d'animaux, de fleurs. On va à la plage tous les après-midi, le soir on fait la fête avec les amis de la colonie française et toi tu oses me dire que tu t'ennuies... Tu ne manques vraiment pas d'aplomb ! Si je comprends bien, c'était mieux dans ton bled pourri, quand tu passais tes journées à pourchasser des chiens galeux à qui tu jetais des cailloux, quand tu ne chassais pas des serpents ou des scorpions que tu mangeais avec un peu de pain, quelques olives et du thé ? Tu étais plus heureuse là ?

– Non, mais j'ai grandi et je suis devenue plus exigeante en matière de bonheur. Mais qu'est-ce qui te fait croire que notre enfant sera un gibier de prison plus tard ?

– Mon expérience des humains et mon intuition qui me trompent rarement. On voit tout de suite que cet enfant n'a qu'une envie : conquérir le monde par des moyens que la morale réprouve, tout en prenant plaisir à l'emmerder... »

Admirant ce que, malgré tout, elle considérait comme son chef-d'œuvre, ma mère rétorqua : « Moi, j'ai l'impression qu'avec ce petit con je ne vais pas m'ennuyer. » Les yeux brillants, elle s'écria : « Merci mon Dieu de m'avoir envoyé cet enfant ! Je sens qu'il y aura bientôt des coups à distribuer dans cette maison, j'ai besoin de me dégourdir les mains... »

– Je sens que cette perspective t'enchanté..., lâcha mon père, un peu désabusé.

– C'est vrai. De toute façon, quoi qu'il fasse, ce petit salopard ne perd rien pour attendre. Il m'a tellement donné de coups quand il était dans mon ventre que je l'attends de cravache ferme pour les lui rendre au centuple, dès que ce sera possible !

– Je t'en crois très capable, toi la sauvageonne du désert ! répondit mon père en éclatant de rire.

– Crois-moi, il apprendra très vite qu'il est le digne fils de la fille du chef de la tribu berbère la plus sauvage de la région et qu'il est aussi un membre de la tribu des Aït Baha, les pirates du désert qui ont déconfit maintes fois ta puissante et glorieuse armée pendant leurs trente années de présence chez moi. Il devra accepter la tête haute sa

punition pour les bêtises qu'il aura commises, sans geindre ni rechigner.

– Pas de quoi vanter ta tribu, tu sais ! Contre les Français, d'accord, vous vous êtes bien battus. Mais quand vous vous attaquiez aux pauvres caravaniers maliens ou mauritaniens sans défense qui traversaient le désert pour aller vendre leurs produits au Maroc, et qu'après les avoir étripés vous leur voliez l'argent et les pierres précieuses qu'ils cachaient dans leurs intestins, là franchement il n'y a pas de quoi la ramener...

– N'importe quoi ! Ces gens-là nageaient dans le luxe, l'or et les pierres précieuses alors que nous on était obligés de sucer des cailloux. Ils le méritaient bien ! D'abord, ils traversaient notre territoire en refusant de payer la taxe de passage. Ensuite, une fois prisonniers, quand on leur demandait gentiment où ils cachaient leurs pièces d'or et d'argent et leurs bijoux, qu'est-ce qu'ils répondaient, ces imbéciles ? Qu'ils n'avaient pas d'argent sur eux, mais seulement des lettres de crédit ! Ils se foutaient clairement de nous, tu vois ? Alors on n'avait pas d'autres solutions que d'employer les grands moyens, voilà tout... On ne faisait que se servir légitimement...

– Légitimement... Je vois que ta pensée n'a pas beaucoup évolué depuis que je t'ai épousée. Vous aussi, c'est à coups de fouet et de marteau sur la tête qu'il faut vous éduquer ! En tout cas, je t'interdis d'éduquer mon fils dans la violence ou même, puisque c'est toi qui vas te charger de son éducation, de le laisser se complaire dans la méchanceté et la déprédation. Sinon, les coups de cravache, c'est toi qui les recevras. Tiens-toi le pour dit ! »

*

**

Deux ans passèrent, durant lesquels j'en fis voir à tout le monde. Parents, domestiques, frères, chiens, chats et autres animaux en « détention » dans de volumineuses cages en béton... tout le monde eut à souffrir de mes méfaits, sans que jamais je sois réprimandé physiquement, mon âge n'autorisant pas encore les coups de fouet. Me sachant provisoirement à l'abri, je n'hésitais pas à recommencer ou à innover dans le domaine de la nuisance domestique.

À l'âge de trois ans, ne pensant qu'à tourmenter mon entourage, j'étais devenu le sale garnement que mon père avait prédit qui encaissait les coups de cravache promis par ma mère. Qu'étais-je en vérité, sinon un sacripant qui ne pensait qu'à jouer de mauvais tours aux autres, à provoquer des incidents dans la maisonnée et à semer la zizanie partout derrière moi, à voler tout ce qui lui plaisait et à casser

tout ce qui lui tombait sous la main en accusant, bien sûr, toujours les autres. Mon père avait raison, je n'étais rien d'autre qu'un petit sauvage qui adorait tordre le cou des oiseaux rares et très coûteux qu'il mettait en cage pour le plaisir de les écouter chanter, à attacher des casseroles à la queue des chiens et des chats, quand je ne tirais pas dans les fesses des ovins et des bovins qui paissaient tranquillement dans le champ du voisin, histoire de les voir sursauter et bondir pour éviter les plombs de ce pistolet emprunté à mon grand frère.

Mon père m'observait comme si j'étais une bête de cirque, maudissant le ciel de lui avoir envoyé un vaurien pareil, doté d'un sale caractère, d'une méchanceté et d'une intelligence hors du commun à l'heure de nuire. Comment allait-il s'y prendre pour m'apprivoiser sans faire trop de dégâts ? Ma mère, elle, était pleine d'admiration pour moi, « sa » progéniture, son clone « intellectuel », « social » et « moral », ce bien qu'elle savait que cela signifiait beaucoup de tracas en perspective. Elle riait sous cape tant elle avait compris que j'étais « son sang », pour ne pas dire le digne héritier de ses gènes, persuadée par ailleurs qu'avec une bonne cravache elle parviendrait à me dresser. Malheureusement, elle qui s'entendait à régenter tous ses semblables, fussent-ils amis, relatifs ou domestiques, ne savait pas qu'avec moi, elle allait échouer lamentablement.

C'est vrai qu'avec mon grand frère Jean, cette grenouille de bénitier, elle ne se plaignait que lorsqu'il s'entraînait à répéter à tue-tête les chants liturgiques qu'il devait chanter le dimanche avec la chorale de l'église. Avec Georges, c'était pareil, rien à signaler. Il suffisait de lui donner des bandes dessinées, des jouets, des gâteaux et des bonbons pour qu'on ne l'entende pas de la journée. Mais avec moi, mes parents savaient qu'ils n'allaient pas rigoler tous les jours. Que le calme qu'ils avaient connu jusqu'à ma naissance allait se transformer en tempête...

Vrai, quel sale garnement j'étais ! Et mon père ne se privait pas de le faire remarquer à ma mère dès que l'occasion se présentait, en lui disant sur un air de reproche : « Tu vois, maintenant on peut dire avec certitude que celui-ci est le tien !

– Aucun doute là-dessus ! répondait cette dernière, et j'en suis fière ! Maintenant, ce n'est pas la peine de me le dire chaque fois qu'il fait une bêtise.

– D'accord, mais j'espère que tu sauras t'en occuper jusqu'à son adolescence, et que tu auras la patience de supporter son sale caractère, parce que moi je me désolidarise dès maintenant de cet enfant que tu as tant voulu ! J'ai déjà plus qu'assez de travail à l'hôpital. Je te souhaite beaucoup de plaisir avec ton Berbère de fils,

parce que ce qui s'annonce là, ce ne sera pas que du bonheur, j'en suis certain. »

Quel brave homme, mon père... Il s'était débarrassé de toutes ses responsabilités d'un claquement de doigts. Mais ceux qui me connaissaient ne pouvaient pas lui reprocher d'abdiquer. Lui, le puits de science, savait qu'il n'y avait d'autre remède contre cette malfaisance chronique que d'attendre que la nature me recadre.

*

**

À l'âge de cinq ans, au lieu de me calmer, je passai tout entier du côté sombre de la force. Enragé, je l'étais d'autant plus qu'en voulant aider mon chien attaqué par un de ses congénères errant, je fus mordu aux fesses et transféré pour trois mois à l'hôpital de Casablanca pour y être soigné de la rage... À mon avis pas complètement, puisque après cette mésaventure, j'allais devenir pire que le chien qui m'avait contaminé.

Jusque-là j'avais copieusement pourri la vie de mes parents et de mon entourage, et tout le monde faisait des prières pour qu'après la pluie vienne le beau temps. En vain. Car au lieu de m'adoucir et d'écouter ce que mes parents, leurs amis, mes frères et les domestiques me disaient, je passai allègrement à la vitesse supérieure, en me révoltant à la moindre remarque. Ou pire, en fuguant au moindre désaccord avec mes parents ou mes frères, au moindre regard réprobateur, pour aller me cacher dans la colline chez un ami franco-marocain auprès duquel je pouvais vivre en toute quiétude mes révoltes pendant que policiers, gendarmes et domestiques me cherchaient partout.

Quand je n'allais pas là-bas, je me réfugiais dans un train datant de la Seconde Guerre mondiale abandonné sur une plage, avec deux copains berbères, rebelles comme moi et avec qui je partageais les conserves que j'avais embarquées avant de quitter le domicile familial ainsi que le maigre butin que nous rapportait le pillage des cabines du club nautique voisin.

Je me dissimulais aussi parfois dans la forêt jouxtant notre propriété. J'avais construit une petite case indienne au milieu de gros buissons, dans laquelle je cachais des conserves et le butin de mes exactions. Jusqu'au jour où j'y mis le feu pour être sûr de tuer une couleuvre qui m'avait mordu parce que je lui avais marché accidentellement sur la queue.

Curieusement, comme mes ancêtres berbères et gaulois, je n'avais peur de rien. Ni des réprimandes, ni des coups de fouet, ni de la mort,

ni de la vie. Ni des interdits, ni des lois. Y en avait-il une quelque part que je m'empressais de la braver, voire de la fouler aux pieds et de l'enfreindre allègrement, me distinguant ainsi des autres enfants qui marchaient presque tous au pas. Je vivais dans l'inconscience totale du danger et des conséquences souvent graves de mes bravades délibérées et de mes incartades, passant le plus clair de mon temps à chercher quoi faire pour emmerder le monde.

Braver le Seigneur, la religion et les salopards de pédophiles en soutane qui la propageaient était mon péché mignon. Je prenais un malin plaisir à piller les troncs dans les églises, à piquer les piécettes de la quête le dimanche en les remplaçant par des boutons, tout en fixant méchamment le prêtre qui n'osait pas me balancer pour éviter un esclandre ou que je crie tout haut qu'il m'avait caressé à maintes reprises – lui qui m'avait trouvé très mignon et à son goût, et que j'avais fini par dénoncer à mon père.

Je prenais mon pied en bravant les us et coutumes des hommes ainsi que leurs lois, en désobéissant à tous les ordres qu'ils me donnaient, à l'école comme à la maison. Mes parents en avaient ri au début, en se disant qu'il fallait bien qu'enfance, même turbulente, se passe. Ils ont grincé des dents lorsque j'ai mis ma vie en danger en ne respectant pas les interdits de baignade sur les plages ou en plongeant dans des endroits où le courant était très fort, histoire de braver les éléments. Et ce ne sont pas les quelques noyades occasionnées par ma conduite irresponsable, au cours desquelles mon père dut risquer sa vie pour me sauver d'un courant extrêmement puissant, qui me dissuadèrent de récidiver...

En vérité, rien ne m'arrêtait. J'avais l'esprit obscurci par cette fierté mal placée que je tenais de mes ancêtres berbères, qui avaient autant brillé par leur stupidité que par leur courage à l'heure d'affronter une armée, fût-elle française, portugaise ou espagnole. Comme un bélier je fonçais droit sur l'obstacle. Était-ce de l'inconscience ? Je ne sais pas. Tout ce dont je me souviens, c'est que je ne me posais pas la question de savoir si ce que je faisais était bien ou mal, tant cela me paraissait normal.

Bien sûr, mon père réprouvait mes actes, notamment les profanations que je commettais dans le cimetière musulman qui se trouvait en face de chez nous. Il me donnait de grosses baffes chaque fois qu'il apprenait qu'avec mes petits copains j'avais encore déterré un mort qu'on venait d'inhumer, pour lui prendre les quelques bijoux qu'on lui avait laissés pour payer son passage dans l'au-delà. Il lui arrivait même de m'enfermer dans une pièce sans boire ni manger pendant deux jours, pensant ainsi me remettre sur le droit chemin.

Mais pour son plus grand malheur, à chaque punition je devenais encore plus insensible à ses arguments. Comme à ceux de ma mère d'ailleurs, qui consistaient, en dehors des punitions corporelles, à me faire peur en me racontant des histoires abracadabrantesques pour me dissuader de sortir la nuit dans la ville, qu'elle prétendait peuplée de méchants hommes qui cherchaient les petits enfants pour les manger. Combien de fois la police ne m'a-t-elle pas attrapé, alors qu'ignorant délibérément le couvre-feu imposé par l'armée française, je sortais avec des copains plus âgés que moi pour aller dénicher des nids de moineaux, que je transformais et revendais le lendemain en succulentes brochettes à un boucher, quand je ne cassais pas des voitures pour voler ce qu'il y avait à l'intérieur. Cela alors que je savais de source sûre que des adultes bien plus dangereux que moi sortaient la nuit pour attraper des chiens et des chats qu'ils revendaient le lendemain au marché, prétendant que c'était du lapin, et qu'ils n'auraient pas eu de scrupules à m'attraper pour me transformer en viande de boucherie après m'avoir dépecé.

Mille fois encore, ma mère m'a surpris en train de voler des victuailles dans les multiples congélateurs que mon père avait installés pour y stocker les cadeaux en viandes et en poissons que les Marocains qu'il soignait gratuitement lui offraient. Je les revendais à moitié prix aux habitants du village berbère situé à cinquante mètres de chez nous.

À six ans, j'en avais terminé avec les bêtises des garçons turbulents de mon âge. J'avancais sur le chemin de cette criminalité où j'allais être amené à innover. Mon caractère se dessinait chaque jour plus précisément au gré des préjugés que je causais autour de moi. À l'école, je cassais la gueule de tous les camarades qui osaient me fixer un peu trop longtemps dans les yeux et celles des pauvres cons qui me traitaient de métis, quand ce n'était pas de bâtard, parce que j'étais né d'un père gaulois et d'une mère berbère. Au point d'en arriver à provoquer au moins deux à trois duels par jour, que je réglais à la sortie de l'école à coups de tête et de poing... À la plage, j'essayais de noyer les « fils à papa » qui se retrouvaient accidentellement dans mon espace vital. Au club nautique, je poussais à l'eau tous les petits blonds aux yeux bleus que je haïssais royalement et leur enfonçais la tête sous l'eau. Tout cela sans jamais réaliser que si j'étais un boulet pour ma famille et pour la société, je l'étais aussi pour moi-même. Car plus je frappais, plus les gens s'éloignaient de moi... Sujet aux plus sauvages caprices, je fus la proie des plus indomptables passions. Les quelques camarades qui me restaient se lamentaient de ne rien pouvoir faire pour arrêter ma brutalité, ma méchanceté gratuite, ma

sauvagerie envers les animaux que je tuais pour le simple plaisir de tuer, sans compter les jeunes filles que j'aimais tourmenter...

Premiers billets

Il y eut bien sûr de multiples tentatives de socialisation de la part de mes parents et de mes professeurs, mais toutes se retournèrent lamentablement contre eux. Chaque punition, chaque coup de cravache, chaque récrimination ne faisait que m'endurcir et me plonger un peu plus profondément dans la délinquance juvénile... En vérité, il n'y avait rien à faire. Et mon père le savait, qui voyait chaque jour mon appétence pour la malfaisance grandir. Ma mère, elle, s'en réjouissait, mes actes mettant plus en exergue mon côté berbère que mon côté gaulois, ce qui n'était pas pour lui déplaire, elle qui aimait à compter les coups de poing que je distribuais aux petits cons de rousmis de la colonie française...

Téméraire, je ne l'étais que trop. Non seulement je n'avais pas peur de me promener avec un copain aussi fou que moi aux abords de la ville malgré l'interdiction formelle de mes parents et en dépit du couvre-feu imposé par les militaires. Mais je m'aventurais aussi de jour dans les quartiers arabes, couteau à cran d'arrêt à la main, hors du contrôle de l'autorité française, pour me battre contre les Arabes que, en Berbère qui se respecte, je haïssais, ou parfois dans les quartiers juifs, que je mettais à la même enseigne.

Des bêtises, j'en faisais encore, mais, devenant plus sélectif dans le domaine de la canaillerie et de la crapulerie, je décidai qu'il me fallait étendre mon champ d'action à d'autres activités, répréhensibles bien sûr, mais plus lucratives et moins voyantes. La providence, qui sans aucun doute était de mon côté depuis ma naissance, m'apporta une première réponse le jour où mes parents achetèrent un tourne-disque de marque Pathé-Marconi, qui, dans la mesure où la musique s'obtenait en tournant une manivelle, fit ma fortune...

Mes parents organisant des soirées dansantes presque quotidiennement chez nous avec leurs amis de la colonie française, il allait leur falloir quelqu'un pour tourner cette fameuse manivelle jusqu'à ce que la fête se termine, à minuit. Et comme personne ne répondait à l'appel, je m'étais proposé à ce poste qui se révéla très lucratif. Non pas grâce aux piécettes que les invités me donnaient avec

beaucoup de condescendance et de « gentillesse » à la fin de la soirée, mais parce qu'il me permettait de voir tout ce qui se passait d'anormal dans le dos de mes parents, une fois qu'ils étaient montés au premier étage pour se coucher.

Départ que tout le monde attendait avec impatience ! À peine étaient-ils dans leur chambre qu'une partie des convives masculins encore en forme profitaient du sommeil des maris qui eux avaient sombré dans un semi-coma éthylique pour se jeter sur leurs femmes qui, elles, enlevaient avec empressement leurs culottes qu'elles glissaient dans leurs sacs pour pouvoir se donner plus vite au premier venu, pourvu que ce ne fût pas leur mari. D'autres, plus romantiques, préféraient sortir dans le vaste jardin pour se retrouver sur un banc entouré d'arbustes, sous un buisson ou sur le gazon, pour laisser libre cours à leurs ébats amoureux, sans se douter que leur manège ne passait pas inaperçu aux yeux du lynx que j'étais...

À peine s'étaient-ils installés pour une partie de jambes en l'air que j'entrais en action. Comme je connaissais tous les endroits susceptibles de pouvoir cacher un couple, il me suffisait d'aller de cache en cache, de buisson en buisson, pour ne pas dire d'alcôve en alcôve, pour les prendre tous en flagrant délit d'adultère... et d'exiger leur écot contre mon silence.

C'était du racket, je le savais, et c'était impoli de déranger les gens pendant leurs petites affaires. Mais peu m'importait. Ce qu'ils faisaient était bien plus grave que mon petit chantage. Coucher avec les femmes de leurs amis, n'était-ce pas là une grave indignité qui valait bien plus que quelques piécettes pour acheter mon silence ? Et ma cécité ! Sans oublier qu'il allait me falloir occulter l'incident, ce qui demandait des efforts supplémentaires à mon cerveau pour fabriquer des défaillances de mémoire.

Conscient que je pouvais dès lors légitimement exiger de ces contrevenants à la morale de l'époque – qui voulait qu'on ne touche pas à la femme de son ami – de gros billets sans avoir à rougir, et sûr de ne pas risquer le moindre refus lorsque je tendrais la main, je me lançai dans une quête d'argent effrénée...

La première fois, cela ne se fit pas sans grognements et sans rouspétances. Mais sachant qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que de payer, j'attendais stoïquement qu'ils mettent la main à poche après quelques recommandations du genre : « Gérard, ce que tu as vu, tu dois l'oublier et ne jamais en parler à qui que ce soit, même pas à tes frères, compris ? On peut compter sur toi ?

– Bien sûr que vous pouvez compter sur ma discrétion ! m'écriais-je alors d'un ton légèrement réprobateur. Ai-je l'air de quelqu'un qui va

faire ses besoins là où il mange ? Mais bien entendu, dans la mesure où vous êtes prêts à acheter grassement mon silence, il faudrait que je sois idiot pour divulguer mes petits secrets. Par contre, si vous comptez renouveler vos galipettes avec les femmes de vos amis, la prochaine fois que vous viendrez, ne serait-ce pas plus judicieux de me payer à l'avance ? Cela m'éviterait la peine de vous chercher dans le jardin et le déplaisir de vous choper en flagrant délit d'adultère, car ce n'est pas un beau spectacle pour un enfant de mon âge, vous comprenez ?

– D'accord Gérard, tu auras ton billet à l'avance chaque fois que je viendrai ici. Mais de grâce, je te le répète, promets-moi de ne jamais parler à qui que ce soit de notre petit marché.

– Promis ! Maintenant, quand vous parlez de billet, j'espère qu'il s'agira d'un billet conséquent...

– Combien veux-tu ?

– Cinquante francs satisferaient bien mon appétit d'argent.

– Cinquante francs ! Toi alors tu es un vrai Berbère ! Ça fait quand même un peu cher...

– Pas du tout. C'est le prix du silence. Vous êtes-vous imaginé un instant ce qu'il adviendrait de vous et des femmes que vous piquez à vos amis si ces derniers venaient à savoir ce que vous faites dans leurs dos, et dans le dos de vos femmes ?

– C'est d'accord pour tes cinquante francs..., répondaient-ils, concluant la « discussion » d'un « sale petit Berbère » s'ils étaient juifs ou d'un « sale petit juif » s'ils étaient chrétiens, Berbères ou athées, mais jamais avec animosité, et parfois même avec un petit sourire de connivence.

Gagné ! Plus besoin de faire les poches de mon père, ni les sacs de ma mère. Plus besoin d'aller piller les tombes. Plus besoin d'aller massacrer les petits oiseaux dans leurs nids la nuit ou de voler dans les voitures. J'étais devenu un monsieur, maintenant. Un racketteur peut-être, mais qui ne prenait pas aux innocents...

Il en fut ainsi pendant de longues années. Mes parents, bien entendu, furent les premiers à profiter de ma métamorphose miraculeuse et à s'en réjouir. Les domestiques, à qui je donnais souvent de royaux pourboires, mes frères à qui j'offrais des jouets, des bonbons et des bandes dessinées, tous profitaient de ma générosité.

Personne ne se plaignait plus de mon comportement. Et contrairement à ce que l'on aurait pu croire, ceux que je rackettais m'adoraient, car en plus de me taire, je les prévenais quand par « hasard » l'un des cocus, s'étant réveillé, se mettait en tête d'aller chercher sa femme dans le jardin. Ce qui bien évidemment me valait

un autre billet et m'incitait, appât du gain oblige, à forcer le hasard en allant réveiller « accidentellement » certains maris avant l'heure... Procédé odieux, j'en conviens, mais si fructueux...

Le temps passa sans qu'il y eût de drames à déplorer, à part quelques brusqueries envers les jeunes « filles à papa » qui refusaient de me parler, quelques roustes que je foutais aux petits blonds racistes qui osaient encore me traiter de métis malgré mes multiples avertissements et les coups de tête que je leur avais donnés. Sans oublier les coups de pied que je mettais dans les parties du curé quand il essayait de caresser les miennes après qu'il m'avait pris en flagrant délit de tentative de vol dans les troncs de son église.

J'avais douze ans quand nous quittâmes Marrakech pour aller vivre à Casablanca, en 1958. Une ville où je ne trouvais rien à faire d'exceptionnel ni de criminel, à part organiser de nouveau avec des amis berbères des expéditions punitives dans le quartier juif pour prendre aux « youpins » ce qu'ils avaient dans les poches – quand ce n'étaient pas leurs beaux cartables, leurs pulls en cachemire ou leurs blousons en cuir que je revendais au lycée à des fils à papa qui me les achetaient, un peu sous la contrainte, pour obtenir la paix, voire ma protection.

À cette époque, méchant, bagarreur, belliqueux et teigneux, je l'étais à l'extrême ! Surtout quand il s'agissait de donner des corrections aux petits Français aux noms à consonance slave, espagnole, grecque ou italienne, voire russe ou polonaise. Tous des émigrés prétentieux qui se disaient plus français que moi parce qu'ils étaient plus « blancs », alors que je descendais par mon père de plus de cinquante générations de Gaulois de l'Aude et par ma mère de plusieurs générations de ces conquérants berbères qui occupèrent l'Espagne et une bonne partie de la France pendant plus de sept siècles.

Cela, mon père ne le savait pas. Mais il était de plus en plus inquiet de mon comportement, que tout le monde qualifiait de « singulier ».

Tanger

Trois ans passèrent sans que je fasse de connerie notable. Casablanca fut une aubaine pour mon père, en comparaison de ce que je lui avais fait vivre mes douze premières années. Sa vie était paradisiaque, jusqu'au jour où on lui annonça que, à la suite d'une promotion, nous allions devoir déménager pour Tanger, la ville des contrebandiers de whisky, de tabac, mais aussi du cannabis, des casinos et de la prostitution. La ville de tous les vices, de tous les trafics, de toutes les abominations... La ville où Al Capone, pour blanchir son argent, avait installé une multitude de bars à champagne et de bordels. La ville des règlements de comptes internationaux, financiers ou criminels. La ville des bureaux de change. La ville où il y avait plus de Rolls-Royce que dans toute l'Angleterre. La ville des opportunités pour qui savait les saisir. Le rêve américain au Maroc. Un formidable melting-pot des nationalités, des races et du crime... En bref, une ville de rêve où quelqu'un comme moi, à l'esprit criminel, pragmatique, malin et sans scrupule, pouvait facilement devenir riche. En peu de temps. C'est là que je fis mon entrée dans le monde de la vraie criminalité.

La beauté de cette ville chargée d'histoire m'intéressait peu. Ce qui m'intéressait, c'était de gagner de l'argent. Pour ce faire, à peine arrivé, je me mis en devoir de visiter la ville pour découvrir toutes ses facettes économiques et sociales. Je commençai par le boulevard principal, que j'arpentai de long en large plus de vingt fois le premier jour, dans l'espoir de dénicher ce qui pourrait devenir mon prochain business. Et ce fut un succès ! Comme ma mère, j'étais tellement doué en calcul et tellement obnubilé par l'argent qu'il ne me fallut pas longtemps pour trouver le bon plan qui allait faire mon bonheur et celui de ma famille : le change des monnaies étrangères.

Je débutai avec un billet de dix dollars, « échangé » contre un coup de poing dans la gueule d'un petit prétentieux que j'avais dans le collimateur parce que, depuis qu'il était revenu des États-Unis, il se pavanait dans la cour d'école en arborant son billet comme un trophée. Ce billet me porta bonheur, il fut ma porte d'entrée dans le

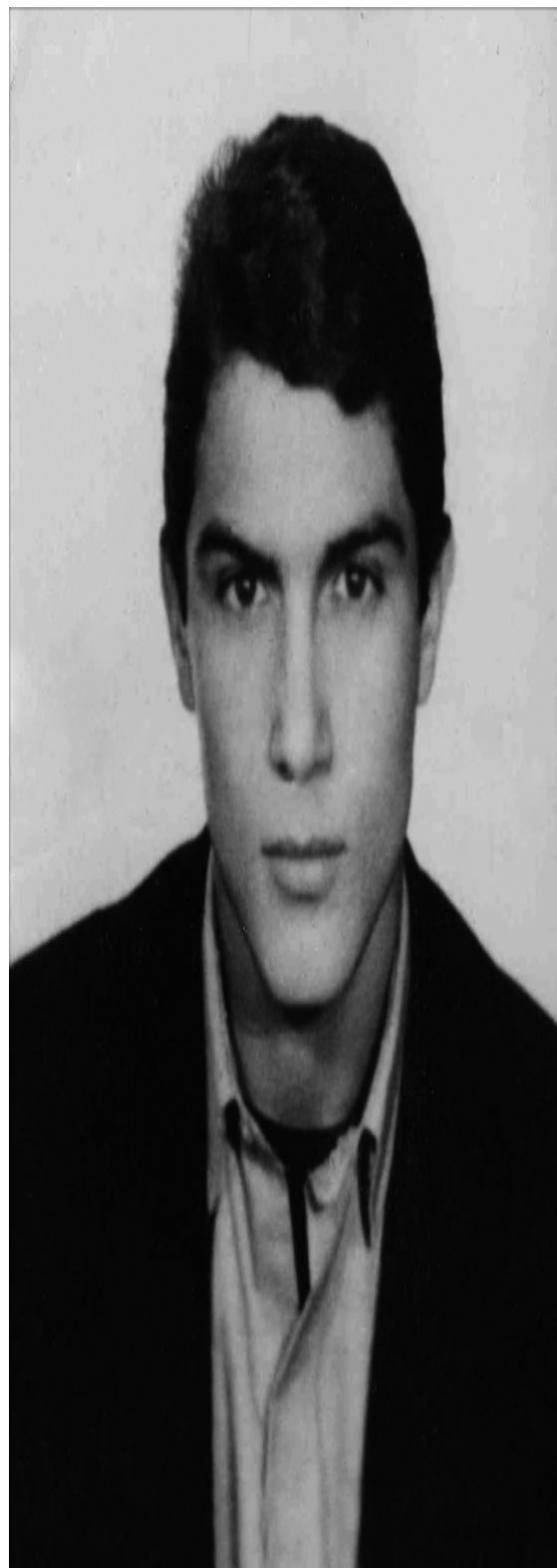
monde de la finance. Après l'avoir changé contre des pesetas, avoir changé ces dernières contre des liras italiennes et ainsi de suite, il me laissa en fin de journée un bénéfice important, que je réinvestis allègrement le lendemain.

J'avais découvert une vraie mine d'argent. Au bout d'un mois, j'avais amassé deux cents dollars, qui me permirent d'acheter comptant un aquarium avec tous ses accessoires et des poissons exotiques de grande valeur.

Savoir que j'avais gagné cet argent « honnêtement » laissa bien entendu mon entourage dans la stupéfaction et la perplexité. Mon père ne cessait de réclamer des explications, ne croyant pas à mes histoires de change. Leur étonnement faisant bientôt place au respect.

Fier comme Artaban, je me mis à chercher d'autres combines pour gagner beaucoup et susciter l'admiration de tous. Jusque-là, j'avais toujours gagné mon argent par des moyens discutables tout en me foutant royalement de ce que les gens pouvaient penser de moi. Mais cette fierté héritée de ma mère et le besoin de reconnaissance de ma famille et de mes amis me poussaient à les régaler à longueur de journée, sans compter l'orgueil que je ressentais à gagner plus que mon père, qui pourtant gagnait très bien sa vie. Il faut deux juifs pour équivaloir à un Berbère, disait-on, et cela se vérifiait avec moi ! D'ailleurs, depuis mon arrivée à Tanger je ressentais une certaine admiration pour les juifs. J'avais changé, car au lieu de les insulter, de les frapper, de les racketter ou de les moquer comme avant, j'essayais de me rapprocher d'eux. Mais comment m'y prendre ? Ils formaient une communauté très à l'écart et pour fréquenter les endroits où ils se retrouvaient, il fallait être recommandé.

Comme j'avais la chance d'être le fils de la deuxième personnalité de la ville, on ne m'interdisait pas l'entrée dans ces lieux, mais pour avoir des infos, c'était une autre paire de manches. Devenus méfiants à force d'avoir toujours été les souffre-douleurs des autres, les juifs de la ville ne se laissaient pas facilement approcher. Cependant j'étais opiniâtre, et je mis un plan sur pied : avec un ami marocain, de bonne famille lui aussi, nous allions prendre nos quartiers dans un café où ils faisaient leurs affaires tout en jouant aux cartes et en mangeant quantité de tapas. Pour ne pas nous faire remarquer, j'avais acheté un jeu d'échecs. Il nous fallait un alibi pour déjouer les soupçons qui n'auraient pas tardé à naître. Jouer tous les jours dans le café qu'ils fréquentaient en buvant du thé à la menthe était un alibi imparable, ils n'y verraient que du feu. Du moins c'est ce que je pensais...



Assis à côté d'une table d'habitues, faisant semblant de réfléchir aux échecs, je tendais l'oreille pour grappiller quelques informations, mais en pure perte... Rien n'y faisait ! Ils m'avaient repéré et chaque fois que l'un d'eux recevait un coup de téléphone, il se levait pour aller parler affaires plus loin. Sans être introduit par l'un d'eux, jamais je ne pourrais entrer dans leur monde.

L'occasion se présenta lorsque j'appris que ma mère se rendait régulièrement au casino juif pour y jouer avec des femmes à la canasta, au rami ou au bridge. Comme il me fallait être parrainé par une ou plusieurs femmes pour pénétrer dans le monde des hommes, j'accompagnais ma mère tous les jours au casino, histoire de sympathiser avec les joueuses. Cela se fit rapidement, car ces femmes me trouvaient un air juif et sympathique. Elles me présentèrent sans hésiter à leurs maris, qui, apprenant que j'étais le fils du médecin-chef de la province de Tanger et directeur du Rotary Club, n'hésitèrent pas à m'ouvrir les portes de leur monde particulièrement intéressant : celui de la finance internationale et du change des monnaies en grosses quantités.

Quelques jours plus tard, ma grande taille (1,80 mètre) faisant oublier mes seize ans, je me trouvais assis auprès de ces hommes d'affaires juifs – tous très âgés et de petite taille – avec mon ami marocain et un téléphone fourni par le café à la demande de mes nouveaux amis, qui à l'unanimité m'avaient accepté dans leur clan. Dès lors, qu'avais-je à faire pour gagner de l'argent ? Pratiquement rien. Physiquement en tout cas. Tout se passait dans la tête : patience et calcul... Il me suffisait d'écouter ce que mes voisins se disaient maintenant à voix haute, d'être à l'affût de la moindre information, et ensuite d'agir... En quelques heures, je pouvais doubler mon capital.

En quoi consistait mon « travail » ? Tout simplement à faire comme eux. Ils avaient tous un téléphone, et moi aussi maintenant. Ils avaient des comptes en banque un peu partout, et mon père venait alors de m'en ouvrir plusieurs, dont un à Gibraltar, port franc à l'époque, deux en Espagne et deux à Tanger. J'avais tout ce que le chemin vers la fortune requérait : du temps libre, de la patience, le sens des affaires et des conseillers d'une perspicacité hors du commun. Il ne me restait plus qu'à me mettre au travail.

Ce que je fis sans plus attendre.

*

**

Au bout d'un an, à force de volonté, de sagacité et de perspicacité, j'avais réussi à remplir les coffres que je détenais un peu partout quand le glas sonna pour toute cette petite société d'hommes d'affaires. Et partant, pour moi...

Entrée dans le giron de l'économie marocaine, la ville de Tanger vit tous ses changeurs et ses hommes d'affaires juifs quitter le pays à cause de l'incertitude économique qui s'était installée dans tous les esprits, mais aussi à cause des différends entre Israël et les pays arabes. Dès lors, que me restait-il d'intéressant à y faire ? Rien. Enfin, presque rien... Car pour un garçon comme moi, qui n'avait pas froid aux yeux et était toujours en quête d'adrénaline, il y avait toujours quelque chose à faire. D'autant que je m'étais préparé à cette éventualité. En effet, tout le monde à Tanger savait qu'un jour la ville passerait aux mains du Maroc. En homme d'affaires avisé et conseillé par mes « amis » juifs, j'avais prévu que tôt ou tard il me faudrait changer de « métier ». Différentes perspectives s'étaient alors ouvertes à moi : la contrebande, bien sûr, et le trafic de cannabis. Il n'y avait plus que ça de lucratif à Tanger, et j'avais tout pour réussir dans ce domaine. Le courage, l'intelligence et surtout le père de mon meilleur ami, directeur des douanes, et son frère, sous-directeur de la BMCE, la Banque marocaine du commerce et de l'export. Et mon meilleur ami lui-même, qui était préposé au change de devises. En bref, toutes les armes nécessaires pour réussir dans le domaine très particulier de la contrebande, car j'avais besoin de devises pour acheter ma marchandise.

En quoi consistait ma nouvelle occupation ? D'une part, à aller tous les week-ends à Gibraltar avec deux valises vides que je remplissais là-bas de montres en or extraplates, de briquets en or de grandes marques, de pulls en cachemire ou en mohair et d'autres vêtements de luxe, de magnétophones, de jeux d'échecs en marbre, ivoire ou basalte, que je ramenaient à Tanger en passant « courageusement » les douanes qui curieusement ne me prenaient jamais en flagrant délit. Plusieurs éléments pouvaient expliquer cela : l'intervention du père de mon meilleur ami, retraité des douanes, qui avait encore beaucoup d'influence, et mon père, qui, par coïncidence, s'était mis à soigner gratuitement les familles des fonctionnaires des douanes. Ces produits de luxe que l'on pouvait encore trouver à Tanger en vente libre mais à des prix exorbitants, je les revendais aux collégiens le plus souvent sous la menace de les frapper s'ils ne me les achetaient pas, ou à des jeunes qui me les commandaient.

Ce business a fonctionné jusqu'à ce que le censeur du lycée, fatigué de mes bêtises, me mette à la porte, avec l'accord de mon père...

Terminé l'école, les changes, la contrebande de bricoles de luxe, il allait me falloir passer aux choses sérieuses. En la matière, Tanger n'offrait plus grand-chose, hormis le cannabis, dont le trafic était puni très sévèrement par la justice, tout comme le trafic de devises, pour lequel la peine de mort pouvait être requise, et celui d'alcool et de cigarettes, pour lequel la peine dépendait des moyens qu'avait le contrevenant pour acheter les douaniers. J'avais opté pour les trois.

La contrebande, rien de plus facile pour moi, mais aussi rien de plus risqué. Les vedettes des douanes marocaines, quand elles poursuivaient un bateau suspect en pleine mer, n'hésitaient pas à tirer sur tout ce qui bougeait à bord, puis à le couler pour ne pas laisser de traces derrière elles, avant de ramasser les ballots de cannabis flottant à la surface de l'eau, abandonnant les cadavres aux requins... Les corps restants finissaient à l'institut médico-légal ou au bureau d'hygiène installé sur la plage, que dirigeait mon père.

Médecin, confident et homme de confiance du roi Mohammed V en son temps, mon père détenait la plus haute décoration marocaine, décernée par le roi alors qu'il avait à peine 27 ans. Du jamais vu ! Assermenté auprès des tribunaux, il était l'un des Français à avoir assisté à la naissance du roi Hassan II. Il ne m'aurait pas laissé tomber en cas de coup dur. Mais si je me faisais attraper pour trafic de devises, réussirait-il à obtenir le pardon du monarque ? Rien n'était moins sûr. Car Hassan II ne pardonnait pas à ceux qui sortaient l'argent du Maroc. Pourtant, cette fois encore, malgré les risques que j'encourais, je me laissai tenter... Les opportunités étaient trop belles à un moment où beaucoup de juifs et de Berbères cherchaient à sortir leur argent du Maroc à tout prix.

Évidemment, il me fallut m'organiser sérieusement. Comme les douaniers... D'autant que la chasse aux trafiquants de devises fut érigée en cause nationale par le roi, qui affirmait que les devises étaient le « sang du Maroc » et que les « sangsues » et les vampires méritaient le peloton d'exécution – alors qu'il en était lui-même le plus grand exemple.

En effet, lorsqu'un trafiquant était arrêté, plutôt que de le confier aux autorités, la prise était partagée en trois parts : une pour le chef, une pour la famille royale, et une qui était restituée au trafiquant. Les propriétaires de l'argent et l'État étaient, quant à eux, oubliés. Personnellement, cela ne me gênait pas, car l'argent ne m'appartenait pas, et en cas d'arrestation, on me laissait repartir en me recommandant simplement de me taire. Ce que je faisais, bien entendu, et allègrement.

Les affaires marchaient bien mais d'argent et d'adrénaline, je n'en

avais jamais assez. Il m'en fallait toujours plus. Ce que je voulais, c'était prendre de gros risques. Les affaires arrangées, ce n'était plus mon truc, je laissais ça aux autres. Non, décidément, j'allais devoir accélérer si je voulais continuer à être fier de moi et satisfaire mon besoin d'adrénaline. Mais comment ?

Comme chaque fois que je me posais ce genre de question, la réponse me venait soit pendant la nuit, soit le jour suivant. Là, elle fut soudaine... Un visage me revint à l'esprit, celui du plus grand mafioso de la ville, un certain Renato Montalbano. Un contrebandier d'envergure, pour qui j'avais fait quelques « travaux » dans un film pornographique, alors que j'avais à peine quinze ans, intitulé *L'amour entre adolescents*, accompagné de quelques Marocaines et Françaises, des filles de grandes familles, aussi débauchées qu'impudiques.

Cet homme était l'une des figures les plus célèbres de la ville car il procurait aux pervers et autres obsédés sexuels en tout genre les films pornographiques dont ils rêvaient, dans lesquels des adolescents tenaient souvent les principaux rôles et où apparaissaient des sex-toys en tout genre, produits formellement interdits au Maroc. Surtout depuis que le président du tribunal et le procureur général de la cour d'appel de Tanger avaient reçu de Suède un film porno dans lequel leurs propres filles, âgées de quinze ans, apparaissaient à mes côtés ! Un film, probablement envoyé par un Marocain travaillant dans ce pays qui aurait pu me valoir vingt ans de prison si les magistrats concernés, pourtant connus pour leur sévérité, n'avaient pas été les « meilleurs amis » de mon père...

Ainsi, il n'y eut aucune suite judiciaire. Ni rappel à la loi, ni même la moindre remontrance lorsque ces messieurs les juges, invités « expressément » par mon père, venaient déjeuner chez nous. Ils savaient que mon père était en mesure de leur faire payer la moindre incartade à mon égard, en dénonçant publiquement leurs comportements sexuels passés ou présents. Il savait que ces deux magistrats profitaient de leur impunité pour se livrer à toutes sortes d'exactions, parce qu'il était intervenu, comme médecin, pour réparer quelques dégâts chez les petites victimes.

Il n'y eut pas non plus la moindre répercussion judiciaire pour le mafioso improvisé producteur de films pornographiques, qui s'en sortit miraculeusement, faisant de lui un homme qui m'était désormais éternellement redevable. Ce qui m'incita à me tourner vers lui pour la poursuite de mes pérégrinations criminelles...

Grand bien m'en prit, car avec un homme pareil l'aventure du cannabis, de l'alcool et des cigarettes se passa à merveille et me permit d'engranger quelques millions de pesetas et quelques centaines

de milliers de livres sterling et de dollars américains en peu de temps.

Grâce à lui, j'appris d'abord les dangers de la mer et à surmonter mes peurs, qui étaient toujours immenses lorsqu'on se baladait en vedette rapide, sans lumières, dans les eaux déchaînées du détroit de Gibraltar ou les vagues parfois gigantesques de l'Atlantique avec plusieurs centaines de kilos de cannabis, et quand on devait affronter les dangers du débarquement une fois arrivés sur les côtes espagnoles. Le métier n'était pas de tout repos...

Nous étions traqués par les marines marocaines, britanniques ou espagnoles, qui nous tiraient dessus à coups de canon ou de mitrailleuse, souvent sans la moindre sommation. Sur terre, c'était la Guardia Civil, accompagnée parfois de douaniers, ou pire, de légionnaires assoiffés de sang, capables de nous tirer dessus dans le brouillard au moindre bruit suspect venant du large...

J'en ai pour preuve les cicatrices d'une rafale de mitrailleuse dans la région du ventre, qui fort heureusement n'avait pas touché d'organes vitaux, et un ami, capitaine de l'armée royale, qui a perdu un soir la moitié de ses fesses et son organe génital. Se croyant hors de danger grâce au brouillard, il s'était arrêté pour fumer une cigarette à un mètre d'un garde civil. Celui-ci avait repéré la braise et vidé son chargeur dans sa direction, sans toutefois réussir à le tuer. Comme nous connaissions mieux le terrain qu'eux, nous nous en sortions toujours, mais à quel prix... Ce qui me donnait à réfléchir sur ce choix que j'avais fait de transporter du cannabis par la mer. Était-ce vraiment la voie la plus judicieuse pour me construire un avenir ? Devais-je continuer ce manège dangereux, moi qui étais assez futé pour faire autre chose que cela ?

La réponse à ce questionnement existentiel me vint au cours d'un moment passé entre les mains de mon père, alors que je me trouvais sur une table d'opération à la suite d'une mitraillade. La tension et la peur que je ressentis chez lui alors qu'il essayait de m'extraire les balles de l'abdomen une par une me décidèrent à changer de voie et à trouver quelque chose à faire de moins dangereux.

Auparavant, ma mission consistait à transporter une trentaine de kilos de cannabis à chaque voyage que j'effectuais vers l'Espagne en vedette de contrebande et à les déposer à un endroit précis le plus rapidement possible afin d'éviter de se faire tirer dessus par les différents services, douane, Guardia Civil, ou police des stupéfiants, et de revenir le lendemain chercher la marchandise. Les sommes considérables gagnées à chaque périple auraient pu me faire hésiter à arrêter, mais le regard de mon père, ses tremblements et ses supplications avaient gagné.

Les voyages que je faisais vers Gibraltar, port franc à l'époque, pour y acheter de l'alcool et des cigarettes, s'ils me rapportaient beaucoup moins, étaient bien moins périlleux et m'évitaient d'avoir à mes trousses les Britanniques, qui étaient sans pitié pour les trafiquants de cannabis, mais très tolérants, voire inexistants, lorsqu'il s'agissait de produits vendus chez eux. Les Espagnols quant à eux, véritables prédateurs de contrebandiers, étaient moins virulents quand il ne s'agissait que d'alcool et de cigarettes allant en direction du Maroc, ce qui m'enlevait deux épines du pied. Restaient les Marocains, qui lorsque l'on faisait entrer chez eux des produits illicites comme l'alcool et les cigarettes, avaient les dents bien aiguisées, la gâchette facile et redoublaient de vigilance, de méchanceté et de rapacité. D'une part parce que le Maroc étant un pays musulman, l'alcool y était interdit, d'autre part parce que la cigarette faisait de la concurrence au cannabis qui à lui seul représentait un marché sans équivalence dans le royaume : il faisait vivre toute la région du Nord, soit plusieurs millions de Marocains, et surtout il enrichissait les douaniers tout en assurant une vie confortable au reste du Rif. Voilà ce à quoi j'étais confronté.

C'était quand même bien moins dangereux qu'à l'époque où j'avais les trois marines du service des douanes – britannique, espagnole et marocaine – contre moi, chacune avec des intérêts divergents et chacune mettant beaucoup d'ardeur à me coincer quand je les croisais. Alors, si je ne voulais pas terminer dans le ventre des requins qui traînaient dans la région ou dans les geôles sordides d'un de ces trois pays, il ne me restait qu'une solution : changer de cap.

Après cet incident où j'avais failli perdre la vie, seul un imbécile désœuvré et fauché aurait continué. Je n'étais rien de tout cela. J'avais tout ce qu'un jeune homme pouvait désirer à l'époque : la jeunesse, le courage, la témérité, l'intelligence et l'argent. Il en fallait dans cette région, il ne me manquait plus que l'adrénaline, que quelques semaines plus tard j'allais finir par trouver...

Torremolinos

Laissant tout tomber, je décidai de quitter le Maroc pour aller vivre dans un appartement que mon père venait d'acheter à Torremolinos, le Saint-Tropez espagnol dans les années 1970, ville située entre Malaga et Marbella.

J'avais à peine dix-huit ans à cette époque où, à la suite du rush vers l'Espagne en 1962 de beaucoup de pieds-noirs d'Algérie, l'Espagne était en pleine expansion, tant sur le plan économique que sur le plan criminel. Ces derniers n'ayant pas trouvé leur bonheur en France, ils se dirigèrent vers ce pays où le gangstérisme se développait et s'organisait, avec à leur tête des anciens de l'OAS, l'Organisation Armée Secrète, tel M. Tassot. Au début, ils s'étaient regroupés dans la région d'Alicante et de Benidorm, pour ensuite descendre vers la Costa Del Sol, déjà encombrée de voyous. Restés en contact avec des voyous algériens qui, profitant de la pagaille administrative laissée derrière eux par les Français, pillaient tous azimuts les ressources du nouvel État algérien. Corruption, braquages, casses et escroqueries en tout genre... ils organisèrent un trafic très lucratif dont j'allais être le pilier : le blanchiment de l'argent sale volé en Algérie.

Cet argent, qui n'avait aucune valeur sur le marché international et présentait peu d'intérêt sur le marché algérien, étant peu apprécié des hommes d'affaires du pays, ils leur proposèrent de l'apporter en Espagne où ils se faisaient fort de trouver des acquéreurs. À bas prix, certes, mais mieux valait cela que rien. Grâce à mon génie commercial, en peu de temps l'Algérie fut dévalisée et débarrassée de son argent sale. Des valises pleines de billets ne tardèrent pas à affluer en Espagne, constituant une manne d'argent qui allait faire ma fortune et celle de l'OAS.

Spécialisé dans le change des monnaies, j'avais trouvé le moyen de remettre cet argent malsain en circulation à son taux presque légal en Algérie en le vendant à des Marocains vivant aux frontières de l'Algérie, qui l'y réintroduisaient en achetant à bas prix de l'essence qu'ils revendaient au Maroc. J'acquis ainsi en peu de temps des sommes colossales qui firent le bonheur de l'OAS et le mien en

passant. Le prix que l'on payait aux Algériens pour cet argent était dérisoire... Satisfaits de ma prestation, les gars de l'OAS, pour me récompenser, m'adoptèrent définitivement dans leur grande « famille », me faisant ainsi pénétrer de plain-pied dans le grand banditisme.

Constatant que j'étais un mec malin et « couillu », selon leur propre terme, ils ne tardèrent pas à me proposer, lorsque la manne d'argent s'était asséchée, de monter au braquage. Ce pan de la criminalité étant tout nouveau pour moi, j'hésitai... Braquage. Qu'est-ce que cela englobait ? Devrais-je devoir tuer des gens ? J'allais vite le savoir. Et adorer... Mon premier braquage, doublé d'un casse, dans un appart-hôtel de la périphérie de Marbella où sommeillaient dans des coffres faciles à ouvrir des sommes incroyables et des bijoux de grande valeur, fut une promenade de santé. L'affaire fut si facile et juteuse que très vite j'en redemandai...

Mon deuxième braquage, dans une fameuse bijouterie du centre de Madrid, fut si simple et lucratif qu'encore aujourd'hui j'en garde encore la saveur en bouche... Voir des gens, un pistolet pointé sur la tête, vous offrir leur argent et leurs bijoux... quelle jouissance ! D'autant plus que je ne faisais pas vraiment de mal ! C'est vrai, à part les traumatismes, les banques et les assurances, qui pouvait se plaindre d'avoir été braqué ?

J'aurais pu jouir toute ma vie de ces braquages. Malheureusement, ce bonheur allait être de courte durée. J'avais dix-huit ans, mon devoir de Français m'était rappelé par les autorités qui m'appelaient sous les drapeaux.

À l'époque, mon père était colonel d'active dans l'armée française. Militariste, il l'était, alors pas la peine de lui demander de m'aider à éviter le service militaire. Car je n'avais aucune envie de porter l'uniforme pendant deux ans. Quel gâchis ! Alors qu'il y avait tellement de fric à ramasser...

L'armée, les uniformes, la rigidité militaire, je n'aimais pas... J'étais contre toutes formes de guerre, à part celles que nous menaient les bandes rivales. La guerre d'Algérie, à laquelle mes deux frères avaient participé, m'avait ouvert les yeux sur la stupidité de la guerre. Et je ne voulais pas suivre leur chemin, car ils en étaient sortis traumatisés. Mais je ne pouvais pas faire autrement si je ne voulais pas décevoir mon père, qui tirait une grande fierté de prêter ses enfants à la France pour guerroyer... Mais surtout par pragmatisme, pour éviter la prison pour insoumission. Il en serait mort de rage et de honte...

Contre mauvaise fortune bon cœur. J'irais et je verrais. Tout bien réfléchi, il n'y avait pas que du mauvais dans cette affaire. L'armée

m'apprendrait à devenir encore plus dur que je n'étais, en même temps que la connaissance et le maniement des armes. En bon criminel, je ne pouvais qu'apprécier. Tout compte fait, je ne pouvais en sortir que grandi et plus accompli, donc plus dangereux. N'était-ce pas ce que je voulais ?

Une fois incorporé, je déchantai. L'armée sans guerre n'était pas ce que je m'étais imaginé, ce que j'attendais d'elle. Et le service militaire n'était plus ce qu'il était. On n'y faisait rien d'autre que récurer les toilettes des officiers avec des lames de rasoir, nettoyer les cantines, quand on ne nous demandait pas de balayer l'immense cour avec un balai en décomposition et trop court. Et quand on avait un peu de temps libre, on nous donnait une canne à pêche pour aller essayer de prendre du poisson dans une rivière qui jouxtait la caserne et tellement polluée que même les moustiques et les nêpes ne s'y risquaient pas, alors les poissons... pas même en rêve. Mais c'était pour nous « occuper ».

Il faut dire que l'armée française, pas encore revenue de sa défaite en Algérie, était alors en pleine déliquescence et en plein désarroi. Le moral des troupes était à zéro et l'ambiance morose. Au bout de trois mois d'attente de je ne sais trop quoi, je décidai d'écrire à mon père pour lui demander d'intervenir auprès de ses amis militaires et de mon capitaine pour que je sois déplacé au maniement des armes. Histoire de m'occuper et de ne pas avoir l'impression de perdre mon temps.

Une semaine plus tard on m'appela pour ma première leçon de tir.

L'entraînement à tuer fut un pur bonheur, pour ne pas dire un délice. Et j'aimais tellement ça qu'au bout de quelques mois j'étais devenu tireur d'élite – et pas par piston, cette fois. C'était fou, mais avec une arme à la main, quel que fût son calibre, je me sentais invulnérable. J'étais le maître du monde. Imbattable ! Je fus même désigné meilleur tireur de la caserne. Pour moi, ce fut la seule chose positive de l'armée. À la sortie, j'allais pouvoir mettre à profit cette nouvelle compétence qui serait un plus dans ma carrière de voyou que j'avais hâte de reprendre – pour ne pas dire un réel atout qui ferait mentir tous ceux qui dans le passé m'avaient traité d'apprenti gangster.

« Diplôme » en main, j'étais maintenant pressé de sortir de cette vie végétative. J'avais besoin de bouger, je perdais mon temps à ne rien faire dans cette maudite caserne, alors que l'argent, les femmes et la vie m'attendaient dehors. D'autant que le chef de l'OAS, qui semblait encore s'intéresser à moi, ne cessait de m'écrire pour me faire savoir qu'à Torremolinos une équipe m'attendait, surtout depuis qu'elle avait appris que j'étais devenu tireur d'élite...

Il me fallait absolument sortir de là. Je devais mettre en place un stratagème pour me faire réformer. La solution que je trouvais était fort simple : provoquer une bagarre avec un haut gradé afin de solliciter l'intervention de mon père auprès de son réseau dans l'armée.

C'est ce que je fis, en commençant par un adjudant. Un ancien harki d'Algérie, très nerveux, rigide au possible, susceptible et toujours très impatient, que je comptais exaspérer en refusant d'obéir à ses ordres, du jour au lendemain, sous prétexte que venant du Maroc, je n'acceptais pas de recevoir des instructions d'un Algérien. Mais au lieu de déclencher l'accès de violence espéré, cette tentative me valut un séjour au mitard avec les objecteurs de conscience et les fous, dans une grande cage placée au centre de la caserne, où tous nos camarades pouvaient nous observer et nous insulter, parfois même nous cracher dessus, et ce sans jamais être réprimandés.

Peu fier de me retrouver dans cette situation, je comptais tout de même persévérer pour atteindre mon but. Ce que je fis une fois sorti du mitard : je m'opposai de nouveau à l'adjudant en refusant d'aller saluer le drapeau le matin, à 6 h 30.

Je le savais très sensible à ce genre de refus et j'étais persuadé qu'il allait me décocher un coup de poing. Il n'osa cependant pas me frapper et préféra aller se plaindre de moi au capitaine, qui me fit aussitôt appeler. La situation tournait à mon avantage. Un capitaine... Quelle belle prise ! Celui-ci, j'allais mettre toute mon énergie et ma mesquinerie pour le faire sortir de ses gonds.

J'entrai dans son bureau sans saluer, je pris une chaise sans lui demander la permission et m'assis tandis qu'il m'observait, les bras croisés.

« Garde à vous ! cria-t-il, outré par mon comportement.

– Gare à vous, m'avez-vous dit ? C'est une menace ?

– Non, j'ai dit garde à vous ! »

Je ne bougeai pas.

« Vous avez entendu ? cria-t-il de nouveau.

– Oui, répondis-je.

– Alors, j'attends !

– Vous pouvez attendre, je suis malade et très fatigué, je ne me lèverai pas.

– Nous verrons cela plus tard, annonça-t-il. Pour l'instant, l'adjudant m'a fait savoir que vous avez refusé d'aller au salut du drapeau ce matin, est-ce bien vrai ?

– Oui !

– Et pourquoi avez-vous refusé ?

– Je n'avais pas envie de me lever, c'est tout. J'étais si bien dans mon lit, alors que dehors il faisait un froid de canard.

– Ah bon ! Et vous croyez peut-être que je vais vous passer cela parce que votre père est colonel.

– Pas peut-être, j'en suis sûr ! Vous n'êtes que son cireur de godasses, ne l'oubliez pas. Un mot de ma part et vous êtes dégradé.

– Ah tu crois ça ? C'est comme ça que tu paies ta dette à la France ?

– Quelle dette ? Moi, je ne dois rien à la France !

– Si, ta nationalité ! Ton passeport qui te permet de circuler librement dans le monde.

– Mais je n'ai rien demandé, on me l'a donné, c'est tout. Je suis français de souche, ne l'oubliez pas.

– Oui, je sais. Mais maintenant il faut prouver que tu es un bon Français et que tu mérites ton passeport.

– Mais je n'en ai rien à foutre de votre passeport et de votre nationalité de merde !

– Quoi, tu oses me parler comme ça ? cria-t-il en se levant d'un air menaçant.

– Je vous parle comme j'en ai envie, que cela vous plaise ou non. »

Là, j'avais atteint le sommet de l'impertinence et lui, celui de l'impatience. Les limites étant dépassées, il m'allongea un coup de poing qui m'atteignit à l'œil gauche... Et avant de m'en allonger un autre, il cria :

« Fous-moi le camp d'ici, espèce de petit salopard ! Dehors ! Si tu recommences, je te tue, quitte à finir ma vie en prison. Compris ?

– C'est noté ! » lui répondis-je.

Satisfait d'être arrivé à mes fins, je me précipitai vers la sortie avant qu'il ne m'allonge un autre coup de poing ; la partie étant gagnée, je n'avais plus rien à faire dans son bureau.

Dès lors, il ne me restait plus qu'à la jouer fine...

Arrivé à l'infirmerie, je demandai à voir le médecin aspirant.

« Que s'est-il passé, soldat ? me demanda-t-il. Vous vous êtes battu ?

– Non, mon aspirant, on m'a battu.

– On vous a battu ? Mais qui ça ? Avez-vous porté plainte ?

– Non, pas encore.

– Et pourquoi ?

– Parce que c'est difficile de porter plainte contre un officier...

– Un officier, vous dites ? Lequel ?

– Le capitaine...

– Quoi ? Il a osé vous frapper aussi sauvagement ?

– Tout à fait.

– Bien, je vais me charger de porter plainte à votre place. Où vivent vos parents ? Je vois dans votre fiche signalétique qu'ils résident au Maroc, c'est bien ça ?

– Oui, et j'ajoute qu'après avoir été colonel d'active, mon père est maintenant général de réserve. Et médecin en plus.

– Sans blagues ! Alors là, il va le payer cher, ce capitaine, frapper le fils d'un collègue, ça, je ne vais pas lui pardonner. Veux-tu appeler ton père ?

– Avec plaisir ! »

Mon père explosa au téléphone après le récit de mes faits et me promit qu'il arrangerait ça au plus vite.

Quelques jours plus tard, on annonça la venue à la caserne du général Guillaume, ancien chef d'état-major des armées françaises, accompagné d'un général en exercice. Je ne pouvais espérer mieux.

Le capitaine, qui ne se doutait pas que la visite lui était personnellement destinée, ordonna que l'on fît briller tout ce qui pouvait briller et que l'on m'enferme dans ma cage au milieu de la cour avec tous les inutiles de la nation.

Une fois sur place, le général fit comme à son habitude une tournée d'inspection en compagnie du général Guillaume au cours de laquelle il déclara, au grand bonheur du capitaine, qu'il n'avait encore jamais vu une caserne aussi bien tenue. Puis, faisant semblant de partir, il se retourna soudain et demanda en se grattant le menton : « Au fait, j'allais oublier, avez-vous ici un deuxième classe du nom de Gérard Fauré ? »

Le capitaine sentant venir les problèmes, répondit, blême :

« Oui, mon général.

– Je le connais bien et pourtant je ne l'ai pas aperçu dans les rangs. Où est-il ?

– Au mitard, mon général.

– Pouvez-vous m'y mener ? »

Voyant que la situation se compliquait pour lui, le capitaine, tremblant pour son avenir, lui demanda de le suivre. Il ouvrit la cage et me pria de sortir.

« Bonjour Gérard ! me lança Guillaume. Tu me reconnais ?

– Bien sûr que je vous reconnais ! Vous m'avez pris maintes fois sur vos genoux quand j'étais encore un enfant. Vous étiez le meilleur ami de mon père à l'époque.

– Et je le suis toujours !

– Je n'en doute pas. Mon père a toujours parlé de vous comme de son indéfectible ami et protecteur...

– C'est vrai, nous nous sommes connus à Paris alors que nous étions

étudiants et nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Partout nos chemins se sont croisés comme une fatalité. À Monte Cassino alors qu'il commandait un régiment de goumiers, en Indochine, au Maroc, en Algérie ... Dès qu'il m'a demandé de venir te voir, j'ai accouru sans perdre une seconde.

– Je vous remercie, mon général. C'est un immense plaisir pour moi que de vous savoir ici.

– Mais non Gérard, tout le plaisir est pour moi. Mais au fait, que vois-je là, tu t'es battu ? Ah ! tu n'as pas changé, je vois, toujours le même sale petit garnement, hein ? Tu as encore eu le dessus ?

– Ah non, mon général ! Cette fois, un homme beaucoup plus fort que moi m'a lâchement battu, et sans crier gare en plus...

– Voyez-vous ça ! » s'écria le général, furieux. Se retournant alors vers le capitaine, il dit : « Capitaine, pouvez-vous faire venir celui qui l'a frappé aussi lâchement ?

– C'est moi, mon général !

– Vous !? Mais je rêve ! Vous n'avez pas honte ? Vous souvenez-vous de l'histoire du général Patton en Sicile ?

– Oui, mon général.

– Que lui est-il arrivé pour avoir giflé un soldat ?

– Il a failli être dégradé et suspendu de l'armée pour un temps, mon général.

– Eh bien, reprit le général qui accompagnait Guillaume, c'est exactement ce qui va vous arriver, sauf que vous ce sera pour toujours. Et avant que vous ne partiez à la retraite, je vous ordonne de trouver un moyen de réformer ce garçon au plus vite et de le renvoyer dans ses foyers dans un délai de quinze jours, sous n'importe quel prétexte médical, si vous ne voulez pas passer en cour martiale... Compris ? »

Deux semaines plus tard, réformé et renvoyé dans mes foyers à fond de cale d'un bateau vétuste, je retrouvais mes parents et, plus tard, mes amis qui m'attendaient avec impatience en Espagne.

L'Espagne, ma seconde patrie

Voici comment je fus accueilli à mon retour par le grand patron du gang : « Bon, Gérard, tu vas nous être grandement utile, j'en suis certain. Tu connais toutes les ficelles du trafic de cannabis, n'est-ce pas ? »

Et comment, que je les connaissais ! En matière de contrebande, j'étais formé, et dans tous les domaines. Alors, pressé comme j'étais d'en découdre avec les douaniers, tant espagnols que marocains, je me lançai sans plus tarder dans l'aventure, qui dura quelques années sans que nous ayons le moindre souci avec les uniformes. Jusqu'au jour où je dus quitter l'Espagne pour aller me cacher en Hollande, en 1972, après un problème de taille que j'eus avec le général Oufkir, l'homme fort du royaume chérifien, impliqué dans la disparition de l'opposant Ben Barka. En bref, le nettoyeur, l'exécuteur des basses besognes hassaniennes...

Ce dernier, après avoir eu vent d'une liaison que j'entretenais avec sa femme du côté de Marbella, s'était arrangé avec le grand chef de la police espagnole, un certain Simancas, pour me faire incarcérer en Espagne, sous prétexte que j'aurais organisé un trafic de drogue à partir du Maroc. Après mon arrestation et mon incarcération, j'appris par mon avocat que j'allais être extradé vers le Maroc pour y être interrogé par le général Oufkir en personne. Je craignais le pire...

Le destin en décida autrement. Une infirmière espagnole était chargée de me « remettre en état » avant que l'on ne m'expédie au Maroc, tant j'avais été maltraité pendant mon incarcération. Chose incroyable, cette dernière connaissait mon père. Elle avait été sa maîtresse pendant des années, alors qu'elle était infirmière militaire dans l'armée espagnole, quand celle-ci côtoyait l'armée française aux frontières du Sahara espagnol.

Elle me reconnut et appela aussitôt mon père, qui se trouvait à Tanger, pour lui faire part de ma situation et des risques que j'encourais. Il se rendit à Madrid par le premier vol, afin de demander son aide à Franco. Ce dernier lui était redevable, car lorsqu'il avait dû traverser le Maroc français pour se rendre en Espagne avec son armée

de Maures, dans le but d'anéantir les républicains espagnols, mon père, alors officier colonial, avait reçu l'ordre du gouvernement de l'intercepter, mais il n'avait pas procédé à son arrestation. Alors après avoir écouté ses doléances, Franco chargea un des policiers de sa garde personnelle de me libérer puis de s'occuper du commissaire qui m'avait fait emprisonner.

Une fois que je fus en liberté, le commissaire tout juste congédié vint me voir chez moi pour s'excuser des maltraitements psychologiques et physiques que j'avais subies par sa faute.

« Vous savez, me dit-il, j'étais conscient de commettre un abus de pouvoir en ordonnant arbitrairement votre arrestation et en vous envoyant à l'isolement. Mais, que voulez-vous, on vous avait décrit sous un tel mauvais jour qu'au début je m'étais mis en tête de vous détruire en vous écrasant comme un cafard...

– Je suis peut-être un mauvais garçon, mais pas au point d'être traité comme un misérable délinquant et encore moins d'être envoyé au Maroc, où je n'ai commis aucun délit, simplement pour y subir les malveillances du général Oufkir...

– Ça, j'y ai pensé. Mais je ne pouvais rien faire, les ordres de mon supérieur étaient impérieux.

– Le directeur de la police espagnole ? Je l'ai connu chez Mme Oufkir, lors d'une réception. Il m'avait même donné sa carte de visite à la demande de notre hôtesse, qui m'avait présenté comme son cousin germain. Et devant elle, il avait promis de faire tout ce qui était en son pouvoir pour rendre mon séjour agréable en Espagne, et surtout pour qu'il ne m'arrive rien de fâcheux dans ce pays...

– À sa décharge, il était assez ennuyé d'exécuter la demande d'arrestation du général Oufkir. Il était persuadé que c'était à cause d'une énième histoire d'adultère que le général voulait vous envoyer dans ses geôles...

– Vraiment ? M. Simancas a eu des remords ?

– Oui. Et c'est lui qui m'envoie vous dire aujourd'hui qu'avec un ennemi comme Oufkir, il vaut mieux, pour vous, quitter l'Espagne au plus tôt. Il a ajouté que cet homme-là est si dangereux, vindicatif et puissant qu'il ne peut absolument pas garantir votre sécurité dans ce pays...

– Dès demain, je fais mes valises...

– Surtout, ne dites à personne où vous allez ! Il vous retrouverait vite. Ses sbires vont sillonner bientôt toute l'Europe dès qu'il apprendra que vous avez été libéré... »

Pendant la nuit, je pris ma voiture et me rendis à Lyon chez un parrain de la ville qui m'était redevable. Après que j'avais sauvé sa

maîtresse à Torremolinos, que trois voyous étaient en train d'agresser à la sortie d'une discothèque pour lui voler son sac et la violer, ce type était venu me remercier et m'avait proposé de m'accueillir à Lyon en cas de cavale ou de coup dur...

« Tu peux compter sur mon indéfectible amitié et ma gratitude, de quelque manière que ce soit, si un jour tu as besoin de moi », m'avait-il dit. Ça n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd... Quelques jours après ma sortie de prison, je sonnai à sa porte.

Il m'envoya aussitôt me cacher dans une ferme, chez un ami qui était patron d'un casino de la région, avec pour consigne de ne pas en sortir avant qu'il me fasse signe. Confiant, j'obéis.

Trois mois passèrent lorsqu'un matin de juillet j'entendis aux informations que le général, après un coup d'État raté contre le roi du Maroc, s'était « suicidé » de deux balles dans le dos et une dans la nuque, devant le monarque et deux de ses « assistants »... Sa femme, elle, avait été arrêtée avec toute sa famille et jetée dans la pire des prisons marocaines, où elle allait passer vingt ans de sa vie.

Moi, j'étais enfin libre... de retourner en Espagne.

Arrivé à Torremolinos, je repris mes activités de contrebande de cannabis, après une semaine de repos. Tout se passait pour le mieux jusqu'à ce que j'apprenne de la bouche de l'ancien chef de la police, M. Simancas, qui était passé aux renseignements, qu'Hassan II cherchait à me piéger pour m'emmener au Maroc. La DGSE marocaine, la direction générale de la sécurité extérieure, lui avait fait croire que j'avais trempé dans la tentative de coup d'État du général Oufkir.

J'étais un des rares à savoir que des agents de la DGSE étaient mouillés du début à la fin dans ce complot contre le roi. Afin de mettre les investigateurs marocains sur une fausse piste, les hommes du renseignement m'avaient choisi comme bouc émissaire, faisant mine de se soucier des intérêts royaux.

C'était de mauvaise guerre et de mauvais augure... Mais cette fois, je n'allais pas attendre que l'on vienne me cueillir comme une fleur dans mon appartement.

Je ne tardai pas à découvrir quelle serait ma prochaine destination, grâce à une jeune et jolie fille et un Afro-Hollandais. Ces derniers avaient fait connaissance en discothèque et s'étaient liés d'amitié après avoir compris qu'ils venaient du même pays et de la même ville. Avaient-ils quelque chose en commun en dehors de cela ? J'étais presque sûr que non, car lorsque la fille me vit entrer dans cette discothèque de Marbella, je sentis que j'étais celui qui allait attirer toute son attention.

Belle comme le soleil, elle méritait amplement que je m'intéresse à son cas. 1,76 m, de superbes yeux bleus, les cheveux châtain clair, c'était une sportive accomplie, championne d'équitation aux Pays-Bas. En posant mon regard sur elle, je lui fis tout de suite comprendre que j'avais craqué pour ses beaux yeux. Elle m'envoya alors un baiser en me gratifiant de son plus beau sourire. Surpris par son aplomb, je fus légèrement décontenancé... Que devais-je faire après un tel appel de phare ? Aller m'asseoir près d'elle, ou bien lui faire signe de venir près de moi ? Je savais que dans les deux cas je ne risquais pas de prendre une veste. Mais la présence d'un homme de taille impressionnante à ses côtés me donnait tout de même à réfléchir. Je n'hésitai pas longtemps : l'individu aux côtés de la belle inconnue repéra vite mon désarroi et vint vers moi pour m'inviter à les rejoindre.

La présence de cette fille me faisait perdre tous mes moyens, ce qui n'était pas dans mes habitudes.

« Bonsoir, lui dis-je, désolé d'avoir hésité à venir à votre table, mais la présence de votre charmant ami m'a fait douter... »

– Mais non ! s'écria l'Antillais, qui s'appelait Franck, en souriant. Il ne fallait pas vous faire du souci pour moi ! C'est Yetty, la meilleure amie de ma femme, elle m'a suivi jusqu'ici pour espionner mes faits et gestes, ajouta-t-il sur le ton de la plaisanterie. Non, je blague, ma femme est en train de danser pendant que nous refaisons le monde... »

Quel type sympathique, me dis-je. Et quel tact ! J'apprendrais plus tard que je venais de faire la connaissance du plus gros trafiquant de drogue hollandais. Un homme plus connu que la reine des Pays-Bas...

N'était-ce pas là ma bonne fortune qui me faisait un nouveau clin d'œil ?

« Bien. Voilà qui est bon à entendre. Si j'ai bien compris la voie est libre ? m'enquis-je.

– Bien plus que libre, s'écria-t-elle, mais pour vous seulement.

– Donc vous acceptez de danser avec moi ? » lui demandai-je, alors que la série de slows venait de commencer... Elle se mit à pouffer. « Alors vous, en deux secondes vous avez changé d'attitude. De timide vous êtes passé à audacieux. On reconnaît le Français en vous... »

Sans plus hésiter, je la pris par la main et la menai vers la piste de danse dans un petit coin que je connaissais bien pour y avoir flirté avec maintes jolies touristes.

« Ah ah ! lança-t-elle en souriant. Vous m'emmenez à l'abattoir, mais rassurez-vous, je n'en espérais pas moins. J'ai autant envie que vous d'en découdre... »

Mais d'où venait cette dévergondée ? Du paradis ou de l'enfer ? Ce fut la première chose que je lui demandai, en l'enlaçant fermement.

« De Hollande, mon cher monsieur, l'enfer des hommes et le paradis des femmes », répondit-elle d'un air satisfait mais teinté de moquerie. Ses yeux semblaient m'avertir ; ce n'est pas moi mais elle qui mènerait cette danse, et toutes celles à venir.

Durant notre long slow langoureux, je fus totalement désarçonné. Elle ne me laissa aucun répit, entre ses multiples baisers. J'étais subjugué. Du jamais vu. Du jamais vécu. Quel bonheur...

Retourné à la table, je surpris l'Antillais en train de rire...

« Alors, ça s'est bien passé ? » me demanda-t-il et, en s'adressant à sa copine, il ajouta en souriant : « Je vois que tu l'as ramené vivant et entier ! » Puis, à moi : « Ça va, mon ami, pas trop éreinté ? » Orgueilleux, je levai la tête et répondis : « Non ça va. J'aurais pu continuer à danser toute la nuit... »

– Vraiment ? lança ma cavalière. Vous savez, je suis championne d'équitation en Hollande. Je fais des courses d'obstacles... Alors je suis habituée à tenir les rênes et à manœuvrer des chevaux deux ou trois fois plus volumineux que vous pendant des heures. Alors si vous voulez qu'on retourne sur la piste, je suis prête... »

Ravalant mon orgueil, je me mis à secouer la tête de gauche à droite tout en riant. À cet instant, je compris que j'allais m'éprendre de cette femme, l'aimer sans retenue ni espoir de retour.

« Pas mal, hein ? lâcha Franck. Voilà le genre de filles que nous avons aux Pays-Bas... Et le genre qu'il vous faut si vous voulez avancer dans la vie. De vrais bonhommes, mais aussi de vraies femmes. Quand elles aiment un homme, elles font tout pour le

conquérir et donnent tout pour le garder. Une femme en Hollande peut acheter l'homme qu'elle aime un million de dollars sur un coup de cœur et le revendre pour un dollar trois mois plus tard si son amour pour lui s'est éteint... »

Ce n'était que trop vrai ! Et je n'allais pas tarder à le vérifier. La demoiselle blonde aux yeux bleus tombant folle amoureuse de moi, et moi d'elle, je pris le même avion qu'elle deux semaines plus tard, à la fin de ses vacances, direction : les Pays-Bas. Franck m'offrit spontanément le gîte et le couvert dans sa villa hollywoodienne jusqu'à ce que je trouve où me loger, non sans mettre à notre disposition une superbe Mercedes.

Là, au moins, je me sentais en sécurité. Plus de roi du Maroc. Plus de police espagnole. Plus de dangers. Plus de traquenards. Plus de prison à l'horizon. Rien que l'amour !

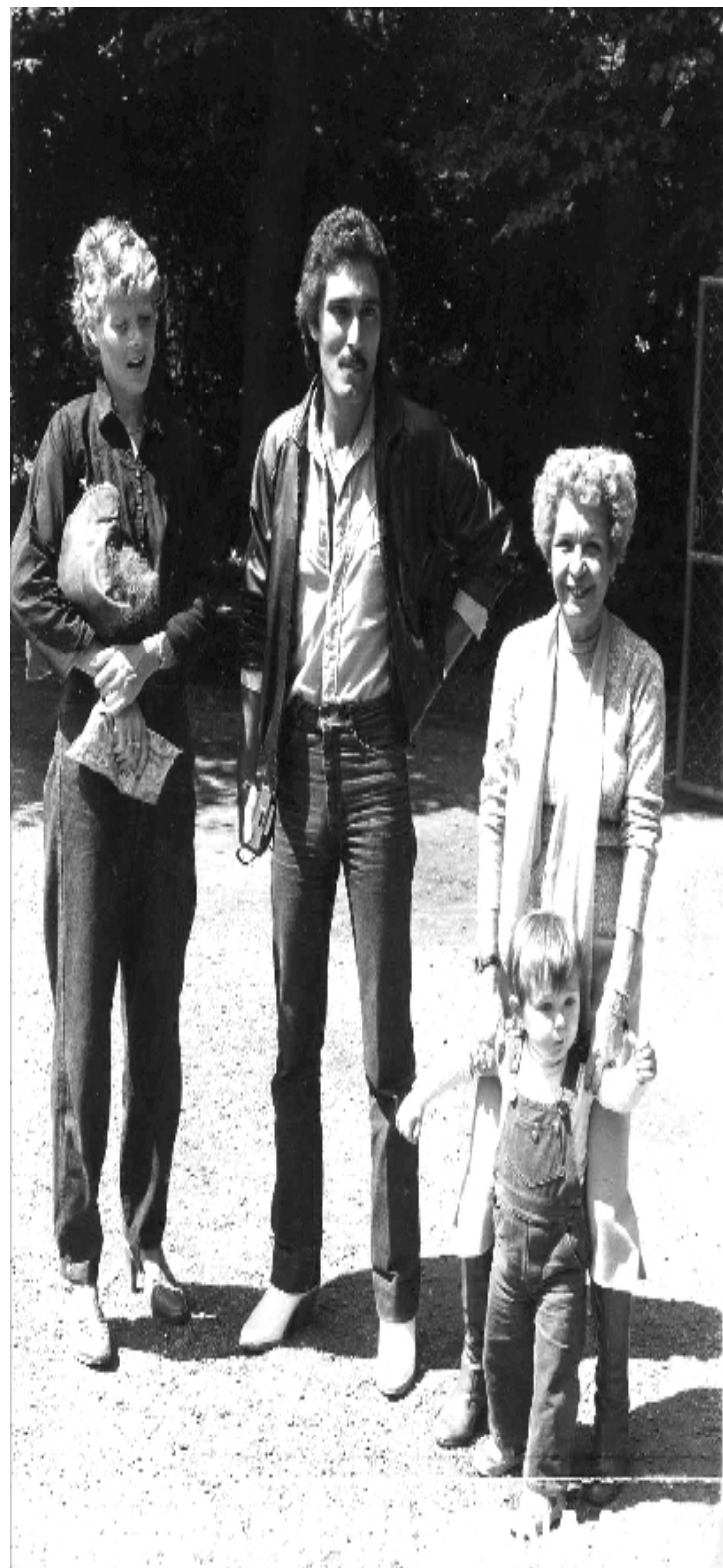
1972-1984 : cap sur les Pays-Bas

Je croyais tenir le bon bout et que rien ni personne ne pourrait me faire sortir du monde de la criminalité. Mais j'allais vite déchanter... Je n'ai jamais su qui remercier pour ces années : Dieu, ou le diable ? Les rencontres que je fis alors furent la source de mes plus grands moments de bonheur, mais aussi à l'origine de l'une des périodes les plus sombres de mon existence.

Si Franck avait été l'artisan de ma gloire en Hollande, il n'en fut pas moins le responsable de tous mes malheurs. Dans le but de faire de moi son « contremaître », son bras droit, il m'avait introduit dans ce que j'appelais l'hyper université du crime : le milieu criminel hollandais. Des gens bien trop pragmatiques à mon goût, pour qui seuls l'argent, le sexe et la drogue comptaient, et dont il était le parrain. Des gens malfaisants, prêts à tuer père et mère. En même temps, il était celui qui m'avait présenté ma future femme, qui elle-même était « trempée jusqu'au nez » dans la cocaïne. Cette femme qui m'a apporté beaucoup de bonheur et de plaisir, je n'oublierai jamais que c'est aussi elle qui m'a fait entrer dans le milieu infernal de la coke, produit qui m'a valu de faire au total dix-huit ans de prison dans différents pays européens, et d'engranger vingt ans au Maroc, peine que j'ai pu éviter grâce à un policier corrompu, en me sauvant à temps.

Bien sûr, je ne peux pas cracher, au risque de passer pour un ingrat, sur les bénéfices que m'apporta ma relation avec Franck, à qui je dois de m'avoir mis le pied à l'étrier dans ce trafic international. Peu de temps après, il me raconta que le jour de notre rencontre il se trouvait à Marbella non pas pour danser et vider des flûtes de champagne, mais pour réceptionner 30 kilos de cocaïne, qu'il allait convoier dans son immense voiture américaine jusqu'en Hollande. Et qu'il avait l'intention de le refaire très bientôt, avec moi, si je le souhaitais.

Une proposition qui n'était pas pour me déplaire.



La Hollande fut pour moi une rampe de lancement vers le trafic de drogue, et me permit de découvrir de nouveaux procédés d'importation de contrebande. Procédés que je m'empressai de mettre en pratique en Espagne et en France. Le tremplin idéal pour un « étudiant », un « apprenti » en criminalité, car si j'avais commis quelques gros délits en Espagne, je n'étais pas pour autant complètement endurci ni formé au métier de gangster. Dit en termes militaires, j'avais à peine fait mes classes...

Dans ce pays très permissif, où aujourd'hui encore les autorités peinent à remplir les prisons qu'il reste, lorsqu'on tirait sur quelqu'un, la défense était presque systématiquement « légitimée », grâce à des faux témoins, qui en faisaient un métier. Ce qui m'incitait, moi qui avais la gâchette facile, et une susceptibilité souvent exacerbée, à tirer sur tout ce qui gesticulait un peu trop et parlait un peu trop fort. Au bout de quelques années, j'étais devenu l'ennemi public sur qui tout le monde avait le droit de tirer... J'étais un peu le « wanted mort ou vif » du Far West. C'était le revers de la médaille... Et je devais m'y faire, car c'est dans ce vivier de crapules que j'avais choisi d'évoluer et de préparer mon master en criminologie.

Les peines de prison pour trafic de drogue me faisaient rire tant elles étaient ridicules. D'autant que leurs prisons « trois étoiles », qui n'avaient rien à envier au Club Med, étaient loin de ressembler aux prisons françaises... Si bien que quelques années plus tard – j'avais alors 37 ans –, après quinze mois d'incarcération, lorsque les surveillants vinrent me chercher pour me libérer un mois avant la date prévue, je refusai de sortir parce que nous étions au mois de février et que la météo ne me plaisait pas. C'est la seule fois où les surveillants, qui jusque-là avaient été très aimables, devinrent méchants et firent preuve de violence pour me mettre dehors. Je protestai et voulus porter plainte contre eux, mais le procureur ne donna pas suite... À cette époque, j'aurais préféré faire dix ans chez eux que trois en France ou deux en Espagne... Un pays incroyable, la Hollande ! Vraiment des gens bien sous tous rapports. Policiers, juges, avocats, surveillants de prisons, tous bien éduqués par rapport aux rustres français... Comment voulez-vous que l'on ait envie d'aller voir ailleurs quand on est au pays des fées ?

Non, décidément, ce pays me promettait un brillant avenir si j'arrivais à le conquérir. Ce n'était pas facile, mais j'étais si fasciné par le mode de vie que je décidai d'y parvenir, et ce par tous les moyens illicites possibles. En commençant par le trafic de drogues dures, où je

me savais capable d'exceller. La cocaïne en particulier où, avec les Sud-Américains, il me fallut déployer tous mes talents de diplomate, de bon parleur en espagnol, de négociant et de mec « réglo » pour obtenir de la bonne marchandise et surtout rester en vie.

Après quelques années, j'étais devenu l'incontournable « Gérard le Français », connu et respecté de tous les criminels, fussent-ils serbes, croates, arabes, turcs, français, sud-américains ou hollandais, et par toutes les jeunes femmes de Rotterdam, de La Haye et d'Amsterdam pour lesquelles j'étais devenu une idole. Certaines utilisaient mon nom comme faire-valoir, surtout parmi les prostituées, dont beaucoup prétendaient être sous ma protection lorsqu'elles étaient ennuyées par des petits voyous. Le respect que j'inspirais à ces gens était né le jour où j'avais criblé de balles, sans le tuer, une petite fripouille de mac français qui malmenait les jeunes Françaises qu'il faisait trimer dans les vitrines plus de quinze heures par jour, en ne leur laissant pour vivre qu'un cinquième de ce qu'elles gagnaient. Les gens de la prostitution se connaissant d'une ville à l'autre, et même d'un pays à l'autre, cela me valut d'être adoré par toutes les prostituées de classe et d'être craint par leurs macs. D'autant que j'avais aussi balaféré et presque égorgé un Serbe qui voulait faire travailler de force une Française de La Haye enfermée dans un bordel contre son gré.

Les policiers et les grands voyous, j'avais définitivement forcé leur admiration en tirant une balle dans l'abdomen d'un des hommes les plus dangereux de Hollande. Un Gitan borgne sans foi ni loi. Un jour, se voyant refuser l'entrée d'une boîte de nuit par la patronne, ce Gitan cassa une bouteille qu'il tenait à la main et la planta dans les yeux de la dame pour en faire une borgne comme lui. À la demande « tarifée » de son mari, j'intervins aussitôt et lui tirai dessus. Cette histoire aurait pu me valoir dix ans de prison : comme je lui avais tiré dans le dos, je ne pouvais pas invoquer la légitime défense. Pourtant, je n'ai pas fait un jour de prison pour cette affaire. Mieux ! Jamais les policiers ne se sont présentés chez moi alors que tout La Haye savait que j'étais celui qui avait mis le Gitan dans un sale état. Si la balle ne l'avait pas tué, elle avait endommagé son foie au point que pendant les six mois qui lui restaient à vivre, il a vécu avec un sac en plastique pour recueillir ses excréments et son urine. Ce n'est que le jour de sa mort que les policiers ont débarqué chez moi, non pas pour m'arrêter, mais pour me féliciter d'avoir débarrassé la société d'un être aussi nuisible. Incroyable mais vrai ! Pour couronner le tout, le roi des Gitans en personne est venu me féliciter d'avoir débarrassé sa communauté de cette crapule notoire et m'assurer de son indéfectible amitié. Qui pouvait faire mieux ?

Mon trafic de cocaïne... Comment je l'ai mis en marche ? Au début, ce fut avec l'aide de Franck, qui m'enseigna les tenants et les aboutissants d'un bon trafic. Des fournisseurs fiables et de bons clients. Des gens dangereux à la gâchette facile, susceptibles mais corrects. Il ne fallait pas jouer avec eux car, pistolets-mitrailleurs sous leurs manteaux, ils étaient prêts à dégainer et à défourailler au moindre geste suspect.

J'avais tout de suite trouvé un moyen efficace et imparable pour passer la drogue par le port de Marbella au nez et à la barbe des douaniers : la transporter dans le ventre d'un boa. Je connaissais un Hollandais, un ancien voyou retiré des affaires, en mal d'aventures et d'adrénaline. Il possédait un bateau magnifique au port José Banús à Marbella. Je lui demandai si cela l'intéressait de me conduire en bateau au Brésil pour y acheter un boa. L'affaire paraissant présenter peu de risques et sa rétribution étant juteuse, il accepta sans la moindre hésitation. À l'époque, cela ne posait aucun problème de sortir un boa de ce pays. Et même s'il y en avait eu, avec quelques billets l'affaire aurait été vite solutionnée. De mon côté, j'étais prêt à payer n'importe quoi pour obtenir un tel animal. Un serpent de cette envergure pouvait ingurgiter une chèvre de trente-cinq kilos. Si je mettais cette quantité en cocaïne dans le ventre d'une chèvre morte et vidée de ses entrailles, et que je recousais le tout avant de la donner à manger au boa quelques heures avant d'entrer dans le port de Marbella, les douaniers, qui ignoraient encore ce subterfuge, n'y verraient que du feu. Et s'il y avait le moindre doute, quel douanier se risquerait à plonger la main dans le ventre de l'animal pour vérifier ? Il fallait trois jours au boa pour digérer le contenu de son estomac, j'avais donc largement le temps de lui ouvrir le ventre pour récupérer ma drogue après avoir passé la douane... avant de jeter le serpent mort et « débarrassé » de son contenu à la mer, et d'en racheter un autre.

À plusieurs reprises, je fis passer de la drogue par ce moyen et chaque fois tout se déroula merveilleusement bien. D'autant que j'avais réussi à soudoyer deux douaniers en grand besoin d'argent et deux policiers espagnols... Mais je savais qu'un jour le stratagème pourrait être découvert, je décidai alors d'innover en faisant transiter la marchandise toujours dans des ventres, mais cette fois dans des ventres de bébés morts...

Au Brésil, des Indiens avaient pour coutume de remplir le ventre de

leurs bébés morts d'herbes et d'autres produits connus pour maintenir le corps en bon état pendant quelque temps. J'eus l'idée de remplir leurs ventres avec de la cocaïne et de faire voyager les parents en Hollande ou en Belgique, la femme tenant son bébé entre ses bras pendant que le mari remplissait les formalités d'entrée. Le mort, les yeux fermés et biberon dans la bouche, semblait dormir. Il était aussi muni d'un petit appareil qui imitait les bruits que font les bébés au cas où les douaniers auraient eu un doute. Et cela marcha. Longtemps ! Jusqu'à ce que des bandes rivales découvrent la supercherie. Craignant d'être dénoncé aux douanes hollandaises, je dus changer de méthode et utiliser cette fois-ci encore des ventres, mais d'adultes... vivants.

Ils ne contenaient pas beaucoup : un kilo de cocaïne. Mais dans l'immédiat c'était mieux que rien, en attendant de trouver quelqu'un qui ait le courage de passer ma drogue par bateau.

Mon système fonctionna quelque temps. Mais devant les pertes causées par l'explosion occasionnelle d'une boulette de coke dans un ventre et à la suite de guerres avec les Chiliens et les Argentins qui étaient des balances sans pitié, je dus mettre fin à ces voyages qui me coûtaient trop en vies humaines et en avocats chargés de défendre ceux qui se faisaient prendre.

Mais là n'était pas le vrai problème. Ce qui motiva vraiment ma décision d'arrêter ce trafic, c'est que mes rivaux devenaient de plus en plus dangereux. Ils se mirent à séquestrer mes « mules » – c'était le mot qu'on employait dans le milieu – à la sortie même de l'aéroport. Une fois la douane passée, ils les emmenaient dans une cave pour leur vider l'estomac, me volant ainsi mon travail et ma marchandise.

Parfois, certains, les plus enragés et les plus haineux, renseignés par des hommes de mon camp qui leur donnaient l'identité et des photos de mes mules, les séquestraient avant leur départ, en Amérique du Sud. Ils leur faisaient chier ce qu'ils avaient avalé, puis ils remplaçaient la drogue par des explosifs masqués dans des petites boulettes destinées à nous exploser au visage plus tard, ainsi que par une boulette avec un micro et un détonateur. Ils obligeaient les mules à les avaler et leur faisaient croire que c'était de la cocaïne synthétique. « On va jouer une bonne farce à ton patron », disaient-ils en s'esclaffant. « J'imagine la tête qu'il fera quand il découvrira que la coke c'est de la merde. Maintenant, si tu préviens ton patron avant de prendre l'avion ou une fois arrivé à Amsterdam, on massacrera toute ta famille, compris ? On a envie de rigoler un peu, alors ne nous enlève pas ce plaisir en nous balançant. » Les mules, terrifiées, s'exécutaient pour épargner leurs familles. Arrivées en Hollande, grâce

aux micros, dès que mes rivaux avaient la certitude que la mule était en contact avec moi et mes hommes, ils activaient le détonateur, et boum !

La première fois que cela arriva, je me trouvais aux toilettes au moment de l'explosion. Par la suite, cela arriva de nouveau, malgré une méfiance accrue de mes sbires et de moi-même, ce qui me poussa à changer de système.

La cocaïne fit de moi un lion enragé à cette époque. J'en sniffais de grosses quantités et à cause de ses effets néfastes, j'étais devenu très dangereux, très agressif et mégalomane. D'autant plus qu'en 1978, j'étais entré en affaires avec Francis le Belge, Gaëtan Zampa et Titi Pelletier⁴, les trois grands parrains français du moment. Je me sentais pousser des ailes.

Informé de mes compétences en matière de criminalité et de mon sang-froid, Zampa fut le premier à me solliciter en vue d'une association dans les domaines des casinos clandestins en Hollande – qu'il voulait racheter à bas prix –, de la prostitution – comptant acquérir une grande partie des vitrines d'Amsterdam et de La Haye ainsi que quelques Eros centers en Allemagne, à Francfort notamment –, des jeux illégaux genre loto et de la drogue. Sachant que je parlais aussi bien l'allemand que le hollandais et l'anglais mais aussi l'italien, l'espagnol et l'arabe, il voyait en moi l'incarnation de la nouvelle génération de voyous européens. Dans le même temps, Francis le Belge, qui marchait toujours sur les talons de Zampa, me sollicita aussi pour me demander d'importer pour lui la fameuse héroïne blanche thai 4, impossible à trouver en Europe si l'on n'était pas Chinois. Comme j'avais une connexion absolument imparable avec le parrain chinois d'Amsterdam et que j'étais le seul à pouvoir en obtenir, nous devînmes de grands amis... Titi Pelletier, lui, était chargé par Zampa de surveiller ses intérêts.

C'était trop pour moi seul, mais fier de travailler avec ces gens-là, je m'attelai à la tâche, d'autant que cette association augmenta mon prestige aux Pays-Bas. Pour me seconder, j'avais formé des gens sans foi ni loi, en dehors de *ma* loi, car j'étais obnubilé et complètement pris par la demande de cocaïne en Hollande et en France et mon trafic avec l'Amérique du Sud, qui me bouffait les nerfs et requérait énormément de diplomatie pour ne pas se faire descendre au moindre mot déplaisant. Je ne savais plus où donner de la tête...

Zampa ou le Belge, qui pourtant étaient des gangsters d'envergure internationale, se seraient fait descendre comme des mouches s'ils avaient eu la mauvaise idée de mettre les pieds en Colombie ou au Venezuela, car ils étaient prétentieux et manquaient de tact. Alors que

moi, les grands patrons de la coke comme ceux de l'héroïne me respectaient. Je parlais un espagnol de qualité, et j'étais toujours habillé avec classe et élégance, ce qu'ils adoraient. Tous les patrons sud-américains voulaient travailler avec moi, au point d'éliminer parfois les bandes avec lesquelles j'étais en cheville pour prendre leur place.

À Amsterdam, où je vivais la plupart du temps, j'étais invité tous les jours par des bandes différentes à manger dans les restaurants de leurs pays d'origine, pour terminer dans les discothèques entouré d'une bande de prostituées payées par leurs soins pour me tenir compagnie toute la nuit et de gardes du corps qui avaient pour consigne de me protéger au prix de leurs propres vies. Ne regardant pas à la dépense, ils s'arrangeaient pour faire venir les plus belles femmes de leurs pays dans le but d'obtenir des accords oraux avec moi. Ces gens ne marchaient qu'à la parole donnée, qu'on avait intérêt à respecter...

Pour tous les contenter, j'acceptai de travailler avec chacun d'eux. C'était le seul moyen d'éviter les guerres de territoires et de clans. Heureusement, ils n'étaient pas trop nombreux à vouloir s'installer aux Pays-Bas, sinon j'aurais vite été dépassé. Parmi tous ces gens avec qui j'étais en affaires, les plus importants et les plus corrects étaient les Colombiens. Ils me fournissaient toujours du produit de bonne qualité et respectaient leurs engagements. Ensuite, les Argentins, d'origine italienne ou libanaise pour la plupart, que j'appréciais beaucoup pour leur élégance et leur savoir-vivre. Enfin, les Vénézuéliens. Comme ils voulaient conquérir une part du marché hollandais, ils me faisaient de très bons prix et m'apportaient les meilleurs produits d'Amérique du Sud, mais à un prix plus élevé que les autres, ce qui ne me posait pas de problème car leur cocaïne était unique. Au début, ils m'en avaient proposé une de couleur rosâtre, douce au goût et aérienne quand on la sniffait, d'où son surnom de « coke du bon Dieu ». Avec elle on montait directement au septième ciel. Ensuite, ce type de cocaïne n'ayant pas eu un succès véritable à cause de sa couleur, ils m'ont apporté, à ma demande, un produit couleur caramel, avec des nervures qui faisaient penser à des ailes de mouches. Cette coke m'ouvrait des perspectives illimitées, elle était foudroyante et donnait une énergie folle. Un produit que seul le diable aurait été capable de fabriquer pour séduire les hommes... C'est grâce à cette cocaïne encore inégalée aujourd'hui que j'ai réussi à séduire durablement les publics hollandais, belge mais aussi français. Malheureusement, les autres producteurs ont vu dans ce produit qui surpassait tous les autres un danger pour leur business. Alors ils se sont mis d'accord

pour éliminer le cartel vénézuélien et m'ont menacé de mort si je continuais à travailler avec eux. Des guerres se sont ensuivies, occasionnant la mort de dizaines de personnes, ce qui m'a obligé à arrêter toute affaire avec les Vénézuéliens... Pour terminer, est arrivée la péruvienne, une poudre blanche nacrée, scintillant comme des écailles de poisson. C'était la « coke des intellos » et de l'amour divin, rien à voir avec la coke industrielle, d'un blanc mat, importée de Colombie, qui donnait des envies de meurtre et un sentiment d'invulnérabilité. Rien à voir non plus avec la bolivienne, prisée des papes et du Vatican pendant des siècles, qui rendait triste, morose et philosophe...

Mais à un moment j'eus envie de tourner la page, de rompre avec ces Sud-Américains sans scrupules ni états d'âme, qui s'installaient par tribus entières en Hollande pour y imposer leurs lois par la violence et le meurtre, seule politique qu'ils connaissaient.

*

**

Décidé à en finir, j'arrêtai donc en 1974 pour me lancer de nouveau dans les braquages, les casses, les cambriolages et autres attaques à main armée en Hollande. J'avais, à cet effet, formé une bande de douze Nord-Africains, braqueurs et cambrioleurs chevronnés, qui venaient d'être expulsés de Grande-Bretagne. Ils m'accompagnaient dans toutes les opérations que j'entreprenais, et que nous accomplissions toujours avec brio grâce à leur talent et leur expérience, ainsi qu'aux renseignements donnés par le bijoutier de la reine Juliana des Pays-Bas, Hans Katzenberg, un juif hollandais à qui je fourguais ma « production » – bijoux, fourrures et objets d'art... –à 25 % de la valeur affichée.

Les affaires allaient bon train, jusqu'au jour où l'un de mes hommes, un Marocain de nationalité hollandaise, s'est fait attraper et a balancé tout ce qu'il savait sur le reste de la bande. Quatre cents délits au total, a-t-il avoué, en un an et demi, en les situant sur une mappemonde sous les yeux ébahis des policiers. En France, cela m'aurait valu entre dix et quinze ans de prison.

Les autorités hollandaises m'ont enfermé dans la prison la plus sécurisée du pays en attendant mon jugement. Le blockhaus... Où sont toujours enfermés les prisonniers internationaux accusés de crimes contre l'humanité. Ce qui m'a refroidi et m'a donné à réfléchir jusqu'au jour du verdict. Lorsque ce jour est arrivé, deux mois après mon arrestation, je tombai des nues : je n'écopais que de six mois de prison, réduits à deux grâce à l'intervention de l'ambassadeur des

Pays-Bas au Maroc, un ami de mon père. Celui-ci est venu me chercher à la sortie du tribunal, en accord avec le procureur et le président du tribunal, pour me conduire directement à l'aéroport, direction l'Espagne, où mes parents m'attendaient...

Fin de l'expérience nordique

Quel pays merveilleux que la Hollande ! Quel bonheur d'être libre ! Moi qui pensais passer plusieurs années dans les geôles royales de la reine Juliana... Deux mois pour toutes ces exactions, c'était tout simplement incroyable. J'étais le jour de ma libération l'homme le plus heureux du monde. Mais quelle déception lorsque j'appris par une assistante sociale de la prison que ma femme s'était acoquinée avec le Gitan le plus pourri d'Amsterdam pendant tout le temps de ma détention. S'il était vrai qu'il fallait beaucoup de naïveté pour faire de grandes choses, alors je devais être appelé à un grand destin, car naïf, je ne l'étais que trop à cette époque, du moins avec les femmes...

Je savais qu'un jour viendrait la rupture et je m'y préparais. Mais de quelle manière, je ne le savais pas. Le moment était-il donc venu ? Ma raison me criait que oui, tandis que mon cœur s'y refusait... Je ne devais pas oublier, sous peine d'être traité d'ingrat, que cette femme avait été à la fois mon tremplin et mon support, ainsi que mon égérie, dans cette société difficile à intégrer. Pouvais-je dès lors m'en séparer d'un claquement de doigts ? Il me fallait réfléchir avant de prendre une décision. L'affaire était beaucoup trop sérieuse pour que je la traite à la légère... C'est vrai que nous étions dans la situation du vieux couple qui s'était beaucoup trop amusé et ensuite déchiré. Il me fallait gérer la situation de façon efficace. Mais par quel moyen ? Était-ce encore possible ? Peut-être que l'épouser et recommencer les affaires ensemble était la solution... C'est ça, l'épouser, où que ce soit ! Mais pour les affaires, pas en Hollande ! Car si j'étais prêt à tout pour la récupérer, je refusais, par principe, de récidiver dans ce pays qui m'avait si bien accueilli, si bien traité, et qui avait été si juste et si humain quand il me tenait dans ses griffes.

La seule solution n'était-elle pas de m'installer en Espagne, maintenant que Franco était mort et que les socialistes avaient pris le pouvoir ? Les choses allaient changer là-bas, je le sentais, et pour un homme avisé et pragmatique comme moi, c'était peut-être le moment de profiter du changement qui était en train de s'opérer dans les rangs de la police espagnole. La collaboration avec la police franquiste

encore en place serait probablement fructueuse : véreuse et corrompue jusqu'à la moelle, elle était prête à tout pour se remplir les poches avant d'être évincée au profit d'une nouvelle police démocratique.

Conscient que le temps pressait, et contraint par une décision de justice hollandaise qui notifiait mon expulsion du territoire, tout juste arrivé à Malaga, accompagné par deux policiers hollandais, les menottes encore aux poignets, j'organisai sans attendre une rencontre avec mes anciens amis.

Ils vinrent tous. Et la première chose qu'ils me demandèrent fut d'arrêter le trafic de cocaïne, les drogues dures n'étant pas leur domaine de prédilection. Elles présentaient d'énormes risques devant les tribunaux espagnols... Pour la vieille garde, toucher aux drogues dures était rédhibitoire. Je ne leur en voulais pas un seul instant. Car si les profanes pensent que le métier de trafiquant de drogue est facile, ils se trompent furieusement. C'est, à mon sens, le métier le plus dur, le plus éprouvant et le plus dangereux du monde, quand on le fait à fond comme je l'ai toujours fait : gérer tout soi-même, du producteur jusqu'au consommateur. Les drogues que je vendais en Europe, en l'occurrence la cocaïne et le cannabis, je suis toujours allé les chercher sur leurs lieux de fabrication, Amérique du Sud pour la cocaïne et Maroc pour le cannabis, avec tous les énormes risques que cela comportait... J'aurais pu comme la plupart des trafiquants acheter mes produits comme on achète un produit manufacturé, dans ce supermarché de la drogue qu'était la Hollande. Mais cette solution était à mes yeux bien trop facile pour un homme comme moi qui avait besoin de beaucoup d'argent et d'une bonne dose d'adrénaline. C'est pourquoi j'ai toujours multiplié les risques pour pouvoir multiplier les bénéfices. Aller en Amérique du Sud sans me faire repérer et en revenir vivant et libre, avec quelques kilos de cocaïne dans ma valise, a été un véritable défi pour moi. Le transport a toujours été la partie la plus dure et la plus dangereuse d'un travail semé d'embûches et de pièges destinés à faire trébucher le trafiquant.

Au Maroc, il fallait être un peu fêlé pour s'embarquer dans l'achat de cannabis. Le problème, c'est que je l'étais. Et pas qu'un peu ! À l'âge de 17 ans, à Rabat, je jouais au poker avec des gradés de l'armée marocaine sans avoir peur, alors que je savais que n'importe lequel d'entre eux aurait pu, après avoir perdu une grosse somme, sortir son arme sur un coup de colère et me tirer une balle dans la tête sans risquer la moindre peine de prison...

Jouer au poker avec des officiers de l'armée marocaine relevait de l'inconscience à l'époque. Tout le monde le savait, et mes amis comme mes parents me l'avaient d'ailleurs déconseillé. Que m'est-il arrivé de

déplorable ? Rien. Bien au contraire, les officiers, admirant mon courage et ma témérité, faisaient contre mauvaise fortune bon cœur chaque fois qu'ils perdaient, quand ils ne me félicitaient pas quand je gagnais ! Pour le cannabis, c'était pareil, je me rendais dans des endroits fréquentés par des gens sans foi ni loi, et sans scrupules pour la plupart, conscient qu'ils auraient pu me prendre mon argent et me coller une balle dans la tête sans qu'aucune enquête de police ne soit jamais menée. Maintes fois je me suis risqué à faire des affaires avec eux, et ce fut toujours un succès.

Par la suite, l'argent et la réputation aidant, j'ai commencé à travailler sous la protection des gendarmes sur les routes, de la police et des douanes dans les villes et de l'armée quand il s'agissait d'aller acheter quelques centaines de kilos et de les transporter jusqu'à la mer, où le yacht d'un ami appartenant à la mafia italienne nous attendait. Là, c'était à première vue du tout cuit puisque les militaires m'accompagnaient jusqu'au lieu de l'achat, réceptionnaient la marchandise et me l'apportaient dans un camion militaire jusqu'à la plage de mon choix, puis jusqu'au bateau resté en mer grâce à des barques louées à des pêcheurs. C'était l'instant que je redoutais le plus, car il suffisait d'un rien pour que les militaires retournent leurs armes contre moi, me tuent et s'emparent de la marchandise après m'avoir jeté en pâture aux requins, qui étaient légion dans le coin tant l'endroit était fréquenté par des gens qui balançaient leurs victimes à la mer... Étais-je protégé par de solides anges gardiens, par des djinns obéissants au diable, ou alors étais-je né avec la « baraka » que Dieu octroie à certains ? Je ne savais pas qui remercier, mais ce qui est sûr c'est que l'une de ces trois entités m'avait pris sous sa protection car jamais je n'eus à subir le moindre désagrément avec mes « protecteurs », militaires compris.

La situation était identique en Amérique du Sud, où, quel que soit le pays où l'on se rend, si on n'est pas recommandé ou invité par un baron de la drogue, cela peut vous exposer à d'immenses problèmes. Le revers de la médaille, c'est qu'une recommandation peut aussi vous valoir de vous faire arrêter et contrôler minutieusement par la police spéciale antidrogue, par la police tout court, par les douaniers ou par certaines milices anti trafiquants de drogues. Ou encore de subir des attaques lancées par une bande rivale. Sans compter les traîtres parmi vos alliés...

Dans le panier de crabes qu'est le monde de la drogue, j'avais appris à me méfier de tous ceux qui m'entouraient, gardes du corps inclus... C'était une question de vie ou de mort. Lorsque je me trouvais avec mes fournisseurs, un climat de méfiance, voire de

défiance, s'installait immédiatement. L'absence de confiance était omniprésente ; dans les pensées, les regards, les mouvements de chacun. Tout le monde se surveillait, prêt à dégainer. Il était donc primordial pour moi de ne pas me laisser aller à consommer de la coke.

Ce qui était très difficile, étant souvent en présence de cocaïnomanes qui en usaient et en abusaient. J'assistais à leurs déboires comme à leurs excès et je luttais pour ne pas me joindre à leur débauche car si je l'avais fait, j'aurais perdu la considération et le respect de tous, gardes du corps inclus, ce qui signifiait à peu près sûrement un arrêt de mort, au mieux un largage au milieu d'un terrain vague, délesté de tous mes effets. Il était vital de rester bien éveillé, à jeun. De plus, je savais que consommer de la cocaïne ne pardonne pas : elle détruit au fil du temps, tant physiquement que psychologiquement, la principale caractéristique du produit étant de créer un dédoublement de la personnalité, pouvant inciter à des actes inattendus et graves.

La cocaïne, c'est le diable déguisé en poudre blanche. J'en sais quelque chose pour m'être laissé piéger lamentablement une fois, ce qui m'a mené au bord de la folie et de la mort. En dépit de mon dégoût pour ce produit, je dois reconnaître qu'il est bien moins dangereux que l'alcool et la cigarette... Prise seule et à l'état pur, la cocaïne est la cause de dizaines de morts par an (pour quelques centaines de victimes des drogues), alors que l'alcool et le tabac sont responsables de la mort de dizaines de milliers de personnes chaque année en France !

Dans le milieu de la cocaïne, quand on est un patron, on ne peut pas se permettre d'en consommer. Et longtemps donc je me suis fait un devoir d'observer cette règle. Jusqu'au jour où j'ai commis l'erreur de « plonger le nez dedans », à une cadence si effrénée que je suis devenu en peu de temps comme Al Pacino dans le film *Scarface*, un fou furieux parano, agressif et mégalomane au possible...

À cause du produit de qualité que je savais me procurer en Amérique du Sud, d'une pureté inégalée – d'après les analyses, il ressortait qu'elle était pure à 98 %, du jamais vu en France –, je finis par perdre les pédales et par vivre dans une fausse réalité, celle que mon imagination concoctait au fil des circonstances, m'induisant constamment en erreur et me poussant à commettre d'irréparables horreurs qui me menèrent directement à la prison de Fleury-Mérogis.

C'est ça, le problème de la cocaïne ! Elle altère lentement les facultés mentales si elle est prise à l'état pur. On ne peut pas en abuser, d'autant que passé un certain seuil de tolérance, elle produit

des effets contraires à ceux que l'on attend d'elle. Elle peut notamment faire débâter un homme qui jusqu'à une certaine dose avait de formidables érections. Elle désinhibe sans crier gare et pousse vers l'homosexualité des gens qui ne s'y attendaient probablement pas...

*

**

Difficile, ce métier de gangster, croyez-moi ! Et quand tout se passe bien en Amérique du Sud, malgré des criminels prêts à vous trahir et à vous égorger pour une poignée de dollars, il reste encore à exporter la marchandise en Europe sans se faire attraper...

À première vue, on pourrait croire que c'est facile grâce à la corruption endémique... Pourtant, c'est la partie la plus risquée. Dans les aéroports, les uniformes se jalousent et ne cherchent qu'à se mettre des bâtons dans les roues. Quand on pose le pied dans l'un d'eux, on perçoit tout de suite l'atmosphère délétère créée par tous ces « ennemis », ces prédateurs de trafiquants qui attendent leurs victimes, chiens renifleurs, indics, chasseurs de primes déguisés en physionomistes, flics d'Interpol aux fesses de policiers de l'air et des frontières et de douaniers qu'ils imaginent corrompus jusqu'à la moelle. Tout cela rend le trafic plus difficile, car même si on réussit à soudoyer un uniforme, il peut arriver que d'autres uniformes, quand ce ne sont pas les agents d'Interpol en tenue civile, effectuent de nouvelles fouilles et de nouveaux contrôles d'identité au pied des avions, faisant redescendre certains passagers... ainsi que leurs bagages.

Chaque fois que j'avais franchi les douanes avec succès, je me disais : « Gérard, cette fois-ci encore ça s'est bien passé. Tu vas gagner un maximum d'argent avec ta cargaison, alors quand tu auras tout vendu arrête ce business pendant qu'il est encore temps, et laisse le sale boulot aux autres. Tu gagneras moins mais tu risques aussi moins de perdre ta vie, ton argent, ta liberté, ou encore ta santé... »

C'était la sagesse qui parlait, mais j'étais trop cupide pour arrêter. Pourtant, ce n'étaient pas les arguments qui manquaient. Tout était là pour dissuader le plus opiniâtre des hommes. Des morts, il y en avait en surabondance en France, en Hollande, en Amérique du Sud, partout où je passais, car le business de la drogue excitait les convoitises. Les fusillades étaient monnaie courante, surtout en Hollande, terrain idéal, car la police fermait les yeux tant qu'il s'agissait de règlements de comptes entre trafiquants étrangers : Colombiens, Chiliens, Argentins et Péruviens, aussi méchants et cruels les uns que les autres. Israéliens et Palestiniens s'entretuaient eux

aussi, pour quelques centaines de grammes de cocaïne ou d'héroïne, mais aussi à cause de la politique d'Israël en Palestine. Certains Arabes, des Serbes aussi, essayaient de s'attaquer à des gens comme moi ou à mes complices pour nous dépouiller de notre argent ou de notre marchandise alors que nous étions réputés pour être très dangereux. Heureusement, ce fut sans succès en ce qui me concerne.

Mais moi, au milieu de toutes ces engeances dont il fallait gravement se méfier, je continuais contre vents et marées à me débattre tant bien que mal, entouré de quelques gardes du corps colombiens à la gâchette facile et d'un tireur d'élite argentin. Certains trafiquants, moi le premier, avaient installé leurs laboratoires dans des moulins abandonnés qu'ils avaient rénovés non pas dans un but touristique, ni pour produire de la farine de blé, mais tout simplement pour fabriquer avec des ingrédients importés d'Amérique du Sud une farine spéciale au goût de cocaïne...

*

**

Des tentatives d'assassinat ? J'en ai essuyé quelques-unes, mais aucune ne m'a laissé de séquelles, excepté de petites cicatrices de balles de 7,65 et de 11,43, contrairement à bon nombre de mes « acolytes » qui finirent à l'hôpital en soins intensifs ou bien directement à la morgue, à cause de voitures piégées. En tout et pour tout j'en ai été quitte pour quelques grosses frayeurs.

Des tentatives de rapt, aussi. Plusieurs !... Mais je les ai toujours esquivées. En France, cela commençait à devenir dangereusement à la mode. En Hollande et en Amérique du Sud, c'était la règle dans le grand banditisme. Donc j'étais prévenu et en homme averti, j'en valais deux. Je me baladais avec un pistolet-mitrailleur avec silencieux, que je ne quittais même pas quand je prenais un bain. Sans oublier le P38 Cobra que je gardais en permanence dans les poches intérieures de mon blouson. Sans lui, je suis sûr qu'aujourd'hui je ne serais plus de ce monde... Et ce malgré la présence quasi permanente de mes gardes du corps qui, en vérité, n'étaient là que pour surveiller mes arrières. Pour ce qui était des avants, je détectais les dangers quand ils venaient d'en face et m'arrangeais pour les affronter ou les éviter. Les seules que je n'ai pas vues venir, ce sont les femmes, à qui je faisais trop confiance. Avec elles, oui, j'ai perdu bien des batailles...

Le retour aux affaires espagnoles

Nous étions en 1975. Je venais de sortir de prison et je m'étais temporairement exilé en Espagne. Ma concubine, laissée derrière moi en Hollande, vint me rejoindre pour s'expliquer et mille fois s'excuser, à grand renfort d'arguments douteux, voire spécieux :

« Tu comprends mon chéri, nous n'étions pas mariés. En Hollande, quand un mari tombe, son épouse le respecte jusqu'à la mort, mais quand on n'est pas mariés, on s'octroie le droit d'aller voir ailleurs en attendant que la prison se termine, car on n'est jamais sûre des réactions de l'homme qui va sortir. Épouse-moi et je serai la plus fidèle des femmes ! Je te le promets ! »

Réceptif à ce genre d'argument, j'acceptai de faire encore un bout de chemin avec elle. Quelques jours plus tard, je l'épousai à Gibraltar devant deux témoins, Miss Thompson et Mister Smith, tous deux ayant la nationalité britannique, qui me coûtèrent dix livres sterling chacun... À elle maintenant de tenir parole. Mais il n'y avait pas que ça : grâce à ce mariage, j'allais pouvoir retourner m'installer en Hollande quand bon me plairait et obtenir la résidence dans ce pays.

Replongé dans les affaires avec mes anciens potes, je participai très vite à quelques braquages et autres casses, en association avec une police franquiste sur le déclin et bientôt au chômage. N'accordant plus aucune confiance à leurs compatriotes, ces flics à l'avenir incertain avaient en effet décidé de marcher main dans la main avec la plus grande équipe de voyous français de l'époque. Après quelques attaques à main armée, le chef me replaça dans mon élément : le trafic de cannabis. De grosses affaires se profilaient et je m'en frottais les mains. Pourtant, je n'allais pas tarder à déchanter.

Je reçus l'ordre d'aller chercher mille kilos de cannabis au Maroc, sous la protection de l'armée marocaine. Je devais livrer la marchandise sur la côte espagnole avec l'appui des policiers franquistes, censés m'attendre sur une plage que je connaissais bien, armés et prêts à tirer sur les douaniers et la Guardia Civil. Je m'exécutai et tout se passa à merveille, comme la fois suivante : même quantité, même route, mêmes garanties.

En revanche, la troisième fois eut lieu un accrochage sérieux avec les gardes civils, qui laissèrent deux morts sur la plage, tandis que dans notre camp trois de mes potes y restèrent. Ce qui nous donna à réfléchir...

Pour écarter les dangers que nous courions en transférant la marchandise jusque sur les plages espagnoles, le chef m'envoya faire une proposition aux Marocains : qu'ils nous livrent la marchandise en Espagne. Ce qui, dès lors, se fit de cette manière. Mais le prix avait doublé.

Tout se passa sans incident pendant quelque temps et les affaires étaient rondement menées. Systématiquement, j'allais jouer mes gains au casino et systématiquement je perdais, ce qui m'obligeait à continuer. Et, plus tard, à reconsidérer mes actes...

Mes amis, de plus en plus gourmands, ont alors pensé qu'il serait plus intéressant de ne pas payer les Marocains... Bien sûr, le prix de la marchandise avait fortement augmenté à cause du transport, mais ne rien payer aux Marocains revenait à tuer tout le monde. Et je n'étais pas d'accord. Je savais que cela me retomberait dessus un jour ou l'autre, car avec les Marocains il ne fallait pas rigoler. Ils étaient rancuniers comme leurs animaux préférés, les chameaux, qui n'oublient pas (vingt ans après) le mal qu'on leur a fait vingt ans plus tôt ! Que faire ? Je demandai au chef de procéder encore à quelques importations « honnêtes » avant de passer à l'élimination pure et simple des Marocains, car, lui dis-je, dans le cas contraire, les nouvelles allant vite grâce au téléphone arabe, plus personne ne s'aviserait de nous vendre du cannabis. Mon plaidoyer reçut un accueil favorable. Tout le monde voyait en moi un homme sage, de bon conseil et averti...

À partir de là, tout se déroula sans histoires, jusqu'au jour où j'eus la brillante idée de demander aux flics espagnols de nous attaquer sur la plage et de nous faire tous prisonniers, Français et Marocains, puis de nous traîner dans des caves où ils feraient semblant de torturer tout le monde... Un stratagème destiné à tromper l'ennemi : tandis que les Français seraient mis à part, les Marocains se verraient proposer, en échange de leur liberté, de grosses rançons, qui seraient payées rubis sur ongles dans les jours suivants. La mise en application de ce plan a été parfaite. Non seulement on avait la marchandise gratuitement, plus l'argent des rançons, mais aussi le bonheur de ne pas être soupçonnés de trahison par les Marocains !

Sauf que la troisième fois, les policiers espagnols, soucieux de ne pas laisser de témoins derrière eux, tirèrent sur les Marocains et abandonnèrent les cadavres, ce qui éveilla inmanquablement l'intérêt

de la police gouvernementale, d'obédience socialiste. Tous furent massacrés. Pour moi, il n'était plus possible de travailler avec des fous furieux. Mais je ne pouvais pas le dire tout haut sans risquer d'être assassiné à mon tour. La seule solution était la fuite, ou la malice... Je choisis la malice en me jetant d'un mur de trois étages pour me casser les talons, et ainsi ne pas avoir à aller au casse-pipe pendant quelque temps...

Une fois rétabli, je fis comprendre au chef qu'au Maroc j'étais recherché par le roi, qui me soupçonnait de détenir des dossiers relatifs à sa naissance – des éléments que mon père avait effectivement cachés chez un notaire français. Le trafic de cannabis m'exposait au pire. Parmi les trafiquants pouvait se glisser un agent envoyé par le souverain, chargé de me régler mon compte. Par conséquent, il était temps de me trouver une autre activité lucrative en Espagne.

« Tiens, me dit un jour mon chef, puisque tu étais tireur d'élite dans l'armée, j'ai quelque chose pour toi, que tu peux faire en collaboration avec nos amis policiers franquistes. Gavés de richesses, eux aussi veulent changer "d'occupation"...

– Je t'écoute.

– Tu sais que depuis des années le gouvernement espagnol est en guerre contre les terroristes basques.

– Oui, tout le monde le sait et ça ne m'a pas échappé.

– Ne m'interromps pas, s'il te plaît. Tu réponds par oui ou par non, c'est tout. Tu as entendu aussi parler du SAC en France, le service d'action civique ?

– Oui. Un service très actif mais peu civique...

– C'est peu de le dire ! Dernièrement, le SAC a signé un accord avec une certaine police espagnole pour se venger des Basques au coup par coup, en allant en assassiner après chaque attaque terroriste. Ils veulent les terroriser. Tu comprends ?

– Oui.

– Bon, si tu acceptes de travailler avec le SAC, ton rôle sera de tuer les gens que l'on aura localisés. Tu es d'accord ?

– Oui.

– Parfait ! Tu commences tout de suite. Voilà une adresse en Espagne. Tu vas t'y rendre et liquider tous les occupants. Rien à objecter ?

– Non.

– Tu y vas avec Jean Gilbert et Paul, le Basque français, d'accord ?

– Oui.

– Il va de soi que tu n'auras jamais de soucis avec les Espagnols, pas

plus qu'avec les Français, car certains assassinats seront perpétrés en France. »

Ça m'allait parfaitement... « Bouffer » du terroriste ne me gênait pas, car ces gens-là étaient des « empêcheurs de tourner en rond » pour les marginaux comme moi. À cause d'eux les lois avaient été durcies et les contrôles aux frontières et sur les routes, en France comme en Espagne, multipliés par dix...

*

**

Après quelques règlements de comptes avec les terroristes, les problèmes avec Hassan II sont revenus sur le devant de la scène...

Nous étions en 1978. Mon père venait de mourir. Je suis persuadé qu'il fut empoisonné à petit feu à l'arsenic par ma mère, téléguidée par les proches du roi. Voyant mon père commencer à divaguer après son AVC, Hassan II avait eu soudainement très peur qu'il ne divulgue tout ce qu'il savait sur son compte, et qu'il étale sur la place publique des documents sur la paternité d'Hassan II et sur son père Mohammed V. Le roi avait fait venir ma mère au palais, alors que mon père était dans un fauteuil roulant, pour lui intimier l'ordre d'embaucher deux policières, qui remplaceraient l'infirmière et la cuisinière de mon père. Si elle refusait, toute sa famille, soit près de deux cents personnes, serait assassinée.

Mon père était conscient de ce qui se passait, car les signes de l'empoisonnement étaient visibles. Il me fit venir d'Amsterdam pour m'informer qu'on était en train de lui faire ingérer un poison pour se débarrasser de lui, avec la complicité de ma mère.

« Oui, mon fils, ta mère a marchandé ma vie contre celles de ses relatifs, m'avait-il dit. Elle ne m'aime plus, c'est clair, et depuis longtemps. Alors elle n'a pas hésité un instant quand le roi lui a proposé de m'empoisonner par le biais des deux policières que tu peux voir à la cuisine, où elles passent leur journée...

– Mais puisque tu sais tout ça, pourquoi ne quittes-tu pas le Maroc avec l'aide du consul de France ?

– Gérard, le consul de France a encore plus envie que ta mère ou le souverain de me voir mourir. Avec mon dossier, je suis une épine dans le pied de la politique française. Alors sois sûr que si je sors de cette maison, même sous la “protection” du consul, à un moment donné je me prendrai une balle dans la tête ou un camion dans la gueule si on ne me pousse pas dans les escaliers... Je suis condamné, je le sais, et cela ne me fait pas peur. J'ai déjà perdu l'amour de ta mère, plus rien ne m'intéresse sur cette terre. Retourne vite en Hollande et ne reviens

plus au Maroc tant qu'Hassan II vivra ! Même si après ma mort on te propose des montagnes de cadeaux royaux, tu as compris ? »

Je lui promis de l'écouter.

La mort de mon père ne suffit évidemment pas. Le roi du Maroc voulait aussi ma peau, parce qu'il savait que j'avais été informé de l'endroit où mon père, qui avait été médecin du palais royal, avait caché ses dossiers compromettants pour la dynastie alaouite, et pour lui-même...

Le monarque décréta donc que j'avais fait du trafic de cocaïne au Maroc, ce qui était vrai. Mais les preuves concrètes et authentiques manquaient, et, de ce fait, il me fit condamner à vingt ans de prison sans même passer par les tribunaux. Et pour un trafic de voitures volées, je pris six ans de plus, à l'initiative d'un tribunal à la botte du souverain.

Dans ces conditions, il était inutile pour moi de songer à retourner au Maroc. Ce qui, quelque part, m'arrangeait. Mais le roi, désirant absolument me voir croupir dans ses geôles, ordonna de trouver un stratagème pour me faire tomber en Espagne avec du cannabis, pour ensuite – comme l'avait fait le général Oufkir avant lui – exiger mon extradition. Pour être franc, le coup fut bien monté et « magistralement » mené avec la complicité de la femme du plus haut magistrat du Maroc, qui, pour l'occasion, se mua en agent d'Interpol. Je fus à deux doigts de me faire avoir.

Enragé de ne pas avoir pu m'arrêter lors de l'enterrement de mon père, fin 1978, alors que le Premier ministre, dépêché pour l'occasion, avait fait savoir à ma mère que si je venais, un beau cadeau m'attendrait, en l'occurrence une licence à vie de taxi, le monarque décida de m'envoyer cette femme, l'une des plus belles du Maroc.

Sa ruse paya, car quelques mois plus tard, arrêté avec 1 000 kilos de cannabis en ma possession, je me retrouvai incarcéré à Marbella... Je savais ce qui m'attendait : l'extradition, puis la torture et une mort lente et douloureuse dans les geôles hassaniennes. Mes anges gardiens, heureusement, ne l'entendaient pas ainsi : la police franquiste et les anciens de l'OAS avaient encore besoin de moi. Par l'entremise d'un colonel de la Guardia Civil, qui se trouvait être le père de ma belle-sœur, on me permit de m'évader.

À cette époque mon frère Georges, consul honoraire de France à Cadix, était marié à une Espagnole de grande famille dont le père était colonel dans la Guardia Civil, ce qui n'était pas peu dire en Espagne encore sous influence franquiste... Cet homme de pouvoir, j'en étais sûr, avait la capacité de me faire sortir par la grande porte de ma prison, à condition que je lui fasse miroiter quelques belles

arrestations. Et tout bien réfléchi, j'avais les moyens de l'en persuader. Comment ? En lui proposant de travailler pour lui en faisant tomber de grosses organisations de trafiquants de tous bords... Mon frère, qui savait que je connaissais beaucoup de grands trafiquants de drogue en Hollande, en Suisse, en Allemagne et en France, ravi de me voir rentrer dans le droit chemin, se mit en devoir de convaincre son beau-père de mes bonnes intentions et des avantages de ma proposition après que je lui eus juré sur tout ce que j'avais de précieux que je ne ferais pas d'entourloupes.

Une semaine après son intervention, trois gardes civils vinrent me sortir de prison.

Il ne me restait plus qu'à organiser ma future évasion... Dans l'adversité, les idées vous viennent aisément.

Le plan, un peu dur à mettre en pratique, consistait donc, une fois remis en liberté sous surveillance, à m'évader par la mer sous les yeux de mes trois anges gardiens, que mon colonel de beau-père m'avait mis sur le dos non pas pour me protéger, mais pour me surveiller nuit et jour afin que je ne puisse pas m'échapper.

Quelques années auparavant, je m'étais entraîné à nager sous l'eau pour atteindre un hôtel dont le sous-sol donnait sur la mer. Pour attirer la clientèle huppée circulant en bateau, cet hôtel du nom de Las Rocas (Les Roches) avait aménagé un petit port où les bateaux pouvaient aisément accoster et les propriétaires accéder à la réception.

En bateau, c'était facile, mais à la nage, à partir de la plage, c'était un peu plus compliqué. Avec un bon entraînement, je devrais pouvoir atteindre les rochers comme je le faisais quelques années auparavant... Prétextant que j'avais besoin d'une semaine d'entraînement pour revenir à la vie, je me rendais tous les matins à la plage avec mes gardes pour me baigner. Au bout d'une semaine, j'étais de nouveau capable d'atteindre les grottes sous-marines. Prêt à m'enfuir, je demandai à Yetty, qui avait le droit de me visiter et à qui j'avais laissé une Mercedes cabriolet, de se pointer avec la voiture et des vêtements le jour de mon évasion.

Le jour J, je disparus sous les yeux de mes cerbères qui ne virent rien d'étrange à ce que je fasse du sous l'eau, mais qui s'alarmèrent lorsqu'ils réalisèrent que je ne remontais pas à la surface. Une vraie débandade... Pendant que j'étais en train de rouler vers la France, les gardes civils, persuadés que je m'étais noyé, firent venir un scaphandrier pour fouiller les environs toute la journée. Lorsqu'ils eurent constaté que j'avais bel et bien disparu, loin de soupçonner que j'avais pu me rendre dans les grottes, ils appelèrent ma mère pour lui annoncer que j'avais probablement été mangé par un requin...

Arrivé en France, la frontière franchie sans problème, je téléphonai à ma mère depuis un hôtel pour lui faire savoir que j'étais vivant, sans me douter un instant que son téléphone avait été mis sur écoute depuis ma fuite... Une grosse erreur, d'autant que la conversation fut assez longue pour permettre aux autorités espagnoles de me localiser. En vertu de quelques accords secrets signés pour coincer les terroristes basques venus se réfugier en France, ils demandèrent ensuite à leurs homologues français la permission de venir me cueillir dans l'hôtel même. Permission accordée !

C'est ainsi que je me retrouvai à la prison de Marbella.

Fort heureusement, ne pensant pas que j'allais tenter de m'évader de nouveau, ils ne laissèrent pas de gardes civils derrière eux pour me surveiller. La prison étant assez petite, à peine quinze détenus, il fut facile pour mes amis du SAC, Jean Gilbert, Pablo, mais aussi celui qu'on appelait le Chacal, de venir m'en sortir, pistolet et mitraillette en main, avec l'aide de deux policiers franquistes qui se firent un plaisir de jouer un mauvais tour à leurs collègues socialistes...

Quel bonheur de recouvrer la liberté ! Et surtout d'assister à la scène délirante de ma délivrance, car c'est sous mes yeux que le Chacal (de son vrai nom Gaston Ferran) mit un pistolet sur la tête du gardien principal, lui ordonnant de me faire sortir, et que Jean Gilbert, armé d'une mitraillette, entra dans la prison pour braquer les gardiens qui voulaient faire de la dissidence, pendant que Pablo, assisté de ses amis policiers espagnols, surveillait les environs. Quel spectacle ! Dans la foulée, mes amis me transférèrent à Gibraltar, en brouille avec l'Espagne, d'où je pris un avion pour Londres, avant de rejoindre la Hollande où je retrouvai ma vie d'homme libre.

Les Pays-Bas, suite

www.bookys-gratuit.com

Pour une surprise, c'était une surprise. À peine arrivé à mon appartement, je trouvai ma femme dans les bras d'un autre, et pas n'importe qui puisqu'il s'agissait de Franck, celui-là même qui me l'avait présentée. Je repartis aussitôt, sans attendre qu'ils terminent leurs ébats.

De ma femme, je ne voulais plus rien savoir. De mon fils, sa progéniture, non plus. Elle revint à la charge, m'expliquant que Frank avait toujours été son amant, qu'elle avait cessé de le voir après s'être mariée avec moi, mais qu'après mon arrestation, pensant que j'allais passer entre dix et vingt ans derrière les barreaux, elle s'était remise avec lui, en attendant que je sorte.

La rage au cœur, je repris mes activités d'antan, à savoir le trafic de cocaïne. Mon serment de ne plus commettre de délits en Hollande, le déshonneur que m'avait fait subir une fille de ce pays me l'avait fait oublier. Le business de la poudre blanche recommença de plus belle. Je nageais de nouveau dans l'or quand un de mes amis du SAC vint me rendre visite.

« Gérard, me dit-il, on a besoin de toi en France...

– Non, je ne veux plus entendre parler de tout ça, répondis-je, presque en bavant de colère.

– Pourtant tu ne peux pas y échapper ! Tu as déjà oublié qui t'a fait sortir de prison en mettant des flingues sur la tempe des surveillants et en risquant la prison à vie ? Tu leur es redevable, mon vieux, tu le sais bien.

– Toute cette agitation autour de moi est vraiment nécessaire ?

– Peut-être bien. Une petite leçon de discipline ne te ferait pas de

mal. Tu as peur ?

– Moi, peur ? ! Tu plaisantes ? J'ai toujours été mon propre maître et je tiens à le rester sans recevoir de leçons de personne. Ni de conseils. Ni de menaces. C'est clair ?

– Pas assez. Tu as toujours obéi à tes caprices, d'accord, mais c'était quand tu travaillais seul. Là, tu n'es plus seul, donc il te faudra obéir à la loi. Notre loi ! Celle de la grande famille qui nous unit. Celle des mousquetaires : tous pour un et un pour tous, tu connais ?

– Oui, je connais. Et cette loi, c'est toi, peut-être, qui vas m'obliger à la respecter ?

– Disons que c'est moi qui suis chargé de te l'expliquer, à grands coups de gueule et à grands coups de pied au cul s'il le faut. Après, tu feras comme tu voudras. Mais n'oublie jamais une chose : il te faudra toujours rendre des comptes au grand patron...

– Ah bon ! C'est lui qui va régir ma vie, maintenant, et par ton intermédiaire ? Et sous prétexte que lui étant redevable, il faut que je fasse comme ses soldats, me plier à ses volontés, et tuer quand il l'ordonne ?

– C'est tout à fait ça ! »

Piégé ! Je me sentais piégé... Il allait me falloir, moi petit être insignifiant au milieu du clan, m'avouer vaincu et me laisser diriger par le grand patron, auquel je prêtais, peut-être à tort, le visage de Charles Pasqua, pilier du gaullisme connu pour être l'un des dirigeants du SAC... Quelle bêtise ! Dans quel guépier m'étais-je fourré en acceptant de collaborer avec cette équipe de fous ? De fait, j'étais sorti d'une prison de béton et de barreaux pour entrer dans une autre, à l'air libre, mais bien plus contraignante et plus dangereuse...

« Bon, qu'est-ce qu'ils veulent ? demandai-je.

– Tout simplement que tu viennes travailler en France de temps en temps. Et aussi te présenter un grand ami à eux qui a besoin de tes services... Ça ne t'empêchera pas de continuer tes affaires aux Pays-Bas.

– Dans ce cas, ça va. Quand dois-je me présenter à Paris ?

– Le plus tôt possible. Demain après-midi si tu peux. Tu connais l'adresse. »

Le lendemain, je me présentai dans un immeuble de la rue du Cherche-Midi, dans le 6^e arrondissement de la capitale. Là, je rencontrai Charles Pasqua, qui donnait de sa voix tonitruante des ordres à tout le « personnel », en bref à toutes les têtes brûlées de France et de l'ancienne Algérie française. Lorsqu'il me vit, il vint vers moi et me lança : « Alors c'est toi, le mec dont on m'a vanté les mérites ?

- Je pense, oui.
- Bien. Tu vas donc reprendre du service dès aujourd'hui, avec tes amis, si tu es prêt.
- Je suis prêt.
- Avant tout, je voudrais te présenter de fidèles collaborateurs. Lui, c'est Gaëtan Zampa... Déjà entendu parler ?
- Oui, bien sûr. J'ai travaillé avec lui en Hollande... Les flics hollandais l'appellent le « Napoléon européen ».
- Vraiment ? fit-il, étonné. Et sais-tu pourquoi ?
- Oui. Il paraît qu'il veut « parrainer » le Benelux et l'Allemagne...
- Quoi ? ! Mais il est fou ! Il a déjà assez de pain sur la planche en France...
- Je m'en doute, mais pour lui le pain est meilleur dans les pays du Nord, et la farine pour le faire, qui selon lui serait couleur jaune or, serait plus facile à trouver...
- Ça dépend de quelle farine il parle ! lança Pasqua en s'esclaffant. Celle qu'il fait venir d'Amérique du Sud est plutôt blanche, à ce que je sache.
- Faux. De la cocaïne jaune, on en trouve à profusion en Hollande, et je parle en connaissance de cause car j'ai inondé le pays de cette coke. Mais je ne pense pas qu'il s'agisse de ce produit, il a une autre idée en tête selon moi...
- Possible. Avec lui il faut s'attendre à tout. Mais pour en revenir à la cocaïne, tu affirmes qu'elle existe dans différentes couleurs ?
- Oui. En Hollande, actuellement, on peut trouver la meilleure des cokes. Entre nous on l'appelle « ailes de mouches ». En plaquettes, de couleur caramel, elle est légèrement transparente, avec des nervures. Elle est d'une qualité inégalée ! Sinon, il y a la jaune, qu'on appelle « pot-pourri », un mélange de toutes les cokes. Mais la plus prisée reste la rose, elle est douce et élégante. Maintenant, quand certains trafiquants me demandent de leur donner des couleurs différentes de manière à embrouiller les douaniers et les policiers, je sais comment faire pour qu'elle devienne rouge, bleue ou marron sans modifier ses caractéristiques. Le seul problème reste l'odeur...
- Bien, voilà qui m'éclaire et me surprend à la fois. Maintenant, si tout cela est vrai, je comprends mieux pourquoi ta réputation dans ce domaine t'a précédé... On en reparlera un autre jour, car cette histoire de couleurs m'intéresse. Mais pour l'instant, j'ai une mission de la plus haute importance à te confier... Une mission que tu ne peux pas te permettre de refuser, ni de rater, compris ?
- Compris.
- Tu peux disposer. On t'"appellera". »

Des missions, il y allait en avoir plus d'une. De nouveau, on me demanda de participer comme chargé de logistique à des missions d'élimination de terroristes de l'ETA. Même après la chute de Franco, l'accord entre la police franquiste et le SAC semblait plus que jamais à l'ordre du jour. Cela devenait juste un peu plus compliqué, parce qu'il y avait désormais la nouvelle police socialiste et l'ancienne, à peine épurée, qui semblait poursuivre ses activités barbouzardes en toute indépendance. Qu'est-ce que la direction du SAC avait à gagner dans ce jeu de massacre ? On ne me l'a jamais dit, mais j'imagine que ces « contrats » étaient sacrément rentables.

Tout aussi rentables étaient les « casses » auxquels je participais pour subventionner le SAC. Royalement, on nous laissait 50 % des bénéfices de chaque opération. Par la suite, j'ai toujours vu dans l'entourage de Pasqua un ou deux ex-phalangistes, des anciens barbouzes de Franco. Sans doute étaient-ils chargés d'assurer sa sécurité.

Pour revenir à ma première rencontre avec Pasqua en 1978, à peine venais-je de le quitter que Tany Zampa, qui jusque-là faisait les cent pas devant son bureau, m'interpellait « amicalement », ce qui n'était pas tout à fait dans ses manières ni dans ses habitudes... « Salut Gégé, me lança-t-il familièrement, avec un accent à couper au couteau. Si tu as un moment à perdre, je t'invite à déjeuner.

– J'ai tout mon temps aujourd'hui. Après, je ne sais pas, tout dépendra du "patron".

– O.K. Alors je t'emmène dans un super restaurant italien. On pourra parler en toute tranquillité... »

Je ne savais pas vraiment ce qu'il venait faire à Paris ni ce qu'il me voulait, mais les amis de mes amis étant supposés être mes amis, je ne fis aucune difficulté pour le suivre.

On nous installa à la plus belle table avec les honneurs que l'on réserve aux présidents. À peine avions-nous passé commande que Tany me regarda fixement dans les yeux en me demandant : « Tu es toujours ce mec intelligent, aventurier et couillu que l'on m'a décrit ? »

Oubliant toute modestie, qui n'a jamais été mon point fort, je répondis : « On peut dire ça, oui.

– Tes potes en Espagne parlent beaucoup de toi et à grand renfort de superlatifs. Comme tu le sais, je suis le parrain de Marseille et je contrôle aussi quelques quartiers à Paris. Je suis bien dans ces deux villes, et si je le voulais je pourrais conquérir toute la France. Mais, tu vois, je dois être l'arrière-petit-fils de Napoléon, parce que je ressens toujours le besoin d'agrandir mon espace vital en lorgnant vers

l'étranger... Tu peux comprendre ça, toi ?

– Bien sûr, puisque moi-même je n'ai jamais pu rester en place. J'ai toujours ressenti le besoin de naviguer dans le monde et en même temps de le conquérir. Comme je le fais en ce moment, entre la Hollande, la Belgique, l'Espagne, le Luxembourg, l'Allemagne, le Maroc et la France. L'Italie, il m'est arrivé d'y mettre un pied avec la mafia croate. Mais je suis vite parti, avec la concurrence déloyale des voyous italiens et leurs mauvais coups incessants... Pour avoir le dessus sur les étrangers, ils s'allient aux policiers. Tu dois savoir de quoi je parle. La Suisse aussi, j'y ai mis un pied, mais là j'ai pas insisté, c'est beaucoup trop fliqué...

– Ah bon ! Et tu fais quoi dans tous ces pays ?

– Au départ j'y allais poser des jalons et placer des prostituées que j'allais chercher au Maroc ou en Amérique du Sud. Dans les pays du Nord, la prostitution rapporte gros : les femmes exotiques y sont prisées...

– Et au Maroc dans tout ça, qu'est-ce que tu vendais ?

– Au début, des tracteurs, des camions, des autobus, volés un peu partout en Europe. Par la suite, je me suis recyclé dans les voitures de luxe volées, quand je ne livrais pas quelques blondes aux yeux bleus aux bordels de luxe de Casablanca et de Rabat, ou de la cocaïne à des capitalistes du cru ou de passage à Marrakech, comme Yves Saint Laurent.

– Putain, mais t'es un sacré malade toi ! Vendre de la coke au Maroc ! C'est la peine de mort garantie, ça, avec en prime quelques années de torture à la marocaine avant exécution ! Franchement, j'ai des couilles grosses comme des pastèques, mais aller faire le con au Maroc, ça je n'aurais pas pu. Même pas pour tout l'or du monde !

– Pourtant, je l'ai fait ! Et depuis l'âge de 15 ans... Ce qui m'a valu d'être condamné à vingt-six ans de prison par contumace. Vingt pour la coke, six pour le trafic de voitures volées. Par chance, j'ai réussi à m'évader avant que l'on ne m'arrête...

– Les prisons marocaines, ça doit pas être du gâteau pour un étranger.

– Pour personne ! C'est tout simplement l'enfer ! Surtout pour les beaux blonds aux yeux bleus...

– Ah ouais ! Et pourquoi ça ?

– Parce que dès la garde à vue, les flics les préparent à ce qui les attend plus tard en prison, en leur défonçant le cul. Ils te passent tous dessus, au moins dix fois par jour. Quand tu sors de prison, il ne te reste plus qu'à te suicider !

– Et comment tu sais ça, toi ?

– Mon père a été pendant plus de quinze ans médecin-chef de la ville de Tanger, la ville où se trouve la plus grande et la plus méchamment peuplée des prisons marocaines, celle de Malabata. En espagnol, ça veut dire mauvaise pioche.

– Et alors ?

– Et alors il ne se passait pas une journée sans que mon père y envoie une ambulance avec des infirmiers spécialisés pour recoudre l'anus de détenus. Parfois ça nécessite jusqu'à vingt points de suture... Les mecs, pour qu'ils ne ressentent pas la douleur, ils leur mettent de la cocaïne dans l'anus, un peu comme quand les dentistes anesthésient la gencive avant de dévitaliser une dent. J'aime autant te dire que lorsque les surveillants annoncent un nouveau, les détenus salivent. Ils sont prêts à payer pour passer en premier et que les surveillants, après s'être servis eux-mêmes, leurs ouvrent les portes de la cellule. Tu imagines dans quel état doit être le détenu en fin de journée ?

– Putain, mais ce sont des enfoirés, ces mecs ! Bon, passons à autre chose, de plus réjouissant... »

Je ne savais pas ce qu'il pouvait y avoir de réjouissant dans la vie d'un parrain marseillais qui risquait tous les jours d'essuyer une rafale de mitraillette ou de prendre une balle dans le dos, tirée par l'un de ses sbires, quand il n'était pas victime d'une descente de police dans l'un de ses établissements ou chez lui, avec destruction de tout le mobilier au passage. Curieux, j'attendais la suite avec impatience...

« Voilà, comme je te l'ai dit, mon espace vital ne me suffit plus. J'ai besoin de conquérir les pays du Nord, militairement s'il le faut. J'ai une armée de cinq cents soldats prêts à partir en guerre.

– Je m'en doute, Tany, mais ce ne sera pas facile, je peux te le garantir... Les mecs là-bas, ils savent se battre et les armes, pour eux c'est du petit-lait. Tout le monde en porte, même les adolescents, comme aux États-Unis...

– Je sais. Mais avec toi et quelques solides Hollandais à nos côtés, ça devrait pouvoir se faire. Surtout avec l'armée de tueurs aguerris que j'ai à mon service et les gardes du corps que tu as à ta disposition. Pour tout te dire, mes soldats sont prêts à tuer le bon Dieu s'il le faut pour me faire plaisir... Tu as entendu parler de Titi Pelletier ?

– Oui. C'est un dangereux psychopathe. Même les flics français ont peur de lui, il paraît.

– C'est ça. Et Gérard Vigier ou Rafael Mendoza, dit "Raf le taré", tu connais ?

– Raf, je lui ai placé quelques nanas à La Haye, en vitrine. C'est un fou furieux ! Une fois je lui ai cassé une bouteille de vin sur la tête dans un restaurant argentin. Il m'avait accusé d'avoir vendu l'une de

ses femmes à un Libanais, alors qu'elle s'était libérée en se sauvant avec lui.

– C'est ça, il me l'a dit. Et c'est lui qui m'a parlé de ta notoriété dans ce pays et du respect que te portent les mafieux néerlandais...

– Ah d'accord ! Je comprends mieux maintenant pourquoi tu m'enguirlandes...

– Raf m'a aussi dit que la Hollande était une mine d'or pour des voyous comme nous, qu'en penses-tu ? Il voit juste ?

– Il n'a pas tort. Mais il faut se méfier, les Hollandais constituent, historiquement, un peuple de pirates.

– Bien. Là, tu me plais. Que peut-on y faire dans l'immédiat ?

– On peut reprendre les casinos clandestins, les vitrines, les sex-clubs et les jeux illégaux. Mais là où il y a beaucoup d'argent, il y a beaucoup de danger et de résistance. Et de morts. Des deux côtés...

– T'inquiète ! Personne ne me résiste... Et mes soldats n'ont peur de rien. »

*

**

Il avait raison, le bougre. Au bout de trois ans on s'était emparés, parfois en payant des sommes déshonorantes, parfois à coups de revolver, de toutes les vitrines intéressantes de La Haye, d'Amsterdam et de certains sex-clubs de Rotterdam, confisqués au parrain de la ville, Hank Small, qui pourtant n'était pas un tendre, ni un gars facile à dépouiller...

Dans toute la Hollande, on m'identifiait désormais comme le bras droit de Zampa. Le crime étant devenu un art de vivre, tout le monde tremblait devant moi, ce qui n'était pas pour me déplaire. Surtout quand cela sortait de la bouche même du commissaire principal de Rotterdam, qui me le disait dans un français parfait quand il venait m'attendre à la sortie d'une discothèque pour nous contrôler, moi et mes amis, avec quarante flics armés pour l'épauler. Mais ces descentes musclées étaient vaines, car pour cacher les armes ou la drogue, on pouvait compter sur des filles à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession. Elles planquaient ça dans leurs sacs, moyennant une protection permanente contre des types qui essayaient de les mettre au tapin pour leur compte, ce qui était monnaie courante pour les filles sans défense...

Avant la venue de Zampa, j'étais déjà un gangster respecté dans le pays. Mais là, un parrain marseillais m'épaulant dans ma conquête des affaires criminelles juteuses, cela faisait rêver la pègre hollandaise. Elle qui était si friande de gangstérisme rêvait d'Al Capone et de son

épopée criminelle dans la ville de Chicago...

Francis le Belge, l'autre figure du milieu marseillais, avait lui aussi entendu parler de moi. À tel point qu'un jour il me demanda « audience » à Amsterdam, par l'intermédiaire d'un gros voyou belge qui roulait dans une Rolls-Royce vert caca d'oie, histoire de ne pas se faire remarquer. Je lui avais fourni de l'héroïne blanche quasi introuvable en Europe contre des armes que je revendais à des Palestiniens. Francis le Belge voulait lui aussi de cette héroïne blanche. Me sachant « initié », de par mes relations avec le parrain chinois d'Amsterdam, avec qui j'avais passé un an dans la prison de cette ville, il vint donc me rendre visite, sous le prétexte de m'acheter des pistolets électriques capables de mettre un bœuf à terre...

Après quelques essais concluants sur deux hommes, un obèse et un maigrichon, qu'il a sans vergogne électrocutés dans la rue et laissés pour morts, et deux vaches qu'il a achevées en vidant une batterie sur chacune d'elles, il m'acheta vingt-cinq pièces sans même discuter le prix, pourtant exorbitant, en payant rubis sur l'ongle. Un vrai gentleman, cet homme, quand il voulait... Il était doté d'un savoir-vivre qui valait bien son « savoir-tuer », ce qui expliquait sans doute pourquoi tout le monde le craignait et en même temps pourquoi beaucoup de femmes l'adoraient, le préférant nettement à son ennemi, Zampa, aussi rustre que misogyne... Après cela, nous nous sommes mis d'accord pour nous revoir seuls en un lieu inconnu de tous, car il ne fallait en aucun cas que Zampa l'apprenne, précisa-t-il... « Question de vie ou de mort. Compris ? » C'était clair. Limpide, même.

Pourtant, Zampa eut vent de notre rencontre, et le cargo libanais chargé de 71 kilos d'héroïne blanche provenant de Syrie et de 3 000 kilos de cannabis rouge du Liban, fournis par des Palestiniens, que nous devons réceptionner au large de Marseille, a été arraisonné et coulé au large de la Calabre par des hommes déguisés en douaniers italiens. Un coup fomenté par Gaëtan Zampa, qui a fait transborder la marchandise sur un bateau lui appartenant après avoir fait assassiner et jeter aux requins tout l'équipage...

Au début, Francis le Belge m'a soupçonné d'avoir vendu la mèche. Mais lorsque je lui ai appris que c'était le propriétaire libanais du cargo lui-même qui avait informé Zampa pour toucher l'assurance, il est venu me voir à Amsterdam pour s'excuser. Il me serra alors si fort dans ses bras que je crus un moment qu'il voulait m'étouffer, une impression partagée par les soldats que j'avais emmenés avec moi et qui étaient prêts à le flinguer s'il ne m'avait pas lâché à temps en me disant sur un ton on ne peut plus chaleureux : « Tu es un mec bien, tu sais, pardon d'avoir douté de toi.

– C'est normal, lui répondis-je, j'aurais pensé comme toi...

– Bon, ceci étant, on fait quoi maintenant avec les Palestiniens ?

– Rien ! L'affaire est réglée, dis-je en riant à gorge déployée, en pensant au propriétaire du cargo, qui, avec l'argent de l'assurance, devrait payer aux Palestiniens la marchandise volée par Zampa, avec les intérêts, sous peine de mort. Nous, on n'a plus rien à faire dans cette histoire.

– Super. On remettra ça si tu veux bien. Mais en moyenne quantité, et en Hollande, si tu peux ?

– Bien sûr que je peux. Et de la meilleure qualité du monde ! À des prix défiant toute concurrence. À Amsterdam et même en France, mais là c'est plus cher.

– À Amsterdam, je préfère. »

Sans mêler personne à nos affaires, je le présentai au parrain chinois d'Amsterdam, avec qui j'avais tissé des liens indéfectibles en prison, et qui, en souvenir de notre amitié, nous ouvrit les portes de l'impressionnant monde criminel chinois d'Amsterdam – à l'exception de son propre restaurant, le plus grand de la ville, où il ne voulait pas parler affaires. Ce fut une période très « enrichissante », pour mes clients comme pour moi.

Avec Zampa, les affaires marchaient bien. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, jusqu'au jour où il me demanda d'embaucher les deux plus grands voyous locaux pour nous aider dans notre conquête de la nuit hollandaise.

« Tu comprends, fils ? » me dit-il, alors que nous étions seuls en tête à tête. « Je suis un fervent lecteur de la vie de Napoléon, cet homme qui a été considéré par tous, Anglais, Autrichiens, Prussiens ou Russes, à son époque et à juste titre, comme le plus fin stratège militaire de tous les temps. Et que dit-on dans les livres ? Que pour tenir un pays étranger sous sa coupe, il faut s'appuyer sur les gens du cru. Sans eux, on ne peut pas tenir bien longtemps. Et c'est vrai, car je sens que dans ce pays, si on ne s'aide pas de quelques autochtones, ça finira mal. Alors fais-moi plaisir, choisis les deux plus grands voyous néerlandais et descends-les moi à Marseille. »

Totalement d'accord avec lui, je me mis en chasse pour trouver les bonnes personnes. Cela se fit rapidement car les plus grands truands du pays, je les connaissais tous, avec leurs qualités et leurs défauts. Il suffisait de faire un choix rapide. Naturellement, je me tournai vers des gens que je fréquentais depuis longtemps : Nicki et Nees, deux hommes de deux mètres de haut et presque autant de large... Deux fous de la gâchette, du coup de poing et du coup de tête, que tout le

monde craignait, notamment depuis que Nees avait assommé d'un seul coup de poing le champion européen de boxe Rudy Koopmans. Nicki, lui, avait mis K.-O. un cheval d'un seul coup de tête...

Après qu'ils eurent accepté de travailler pour Zampa, je les conduisis en voiture à Marseille, où trois hommes nous réceptionnèrent devant la gare pour nous emmener à la ferme du patron. En les voyants si « gaillards », Tany s'est immédiatement essayé au bras de fer avec eux, en prévenant que si l'un d'eux perdait, il ne le prendrait pas à son service... Tous deux gagnèrent, malgré la force colossale du maigrelet Zampa, et furent immédiatement adoptés par ce dernier, en pâmoison devant leur force incroyable.

« Curieuse, cette façon de choisir tes hommes, lui dis-je ensuite.

– Oui, c'est un moyen de les tester. Si l'un d'eux avait perdu, je l'aurais réellement viré...

– Pourquoi ?

– Ç'aurait voulu dire que c'était soit une gonflette, ce que je déteste, soit qu'il m'aurait laissé gagner pour me lécher le cul, ce que j'abhorre...

– C'est bon à savoir. On fait quoi maintenant ?

– Je vais vous préparer des spaghettis maison avec de belles entrecôtes et vous reprendrez la route pour les Pays Bas... »

Le repas aurait été génial si Zampa, qui m'avait placé à sa droite, avait évité de me parler pendant qu'il mangeait. Comme il lui manquait une dent de devant, la moitié des spaghettis qu'il avalait se retrouvaient en postillons dans mon assiette, ce qui me donna à plusieurs reprises envie de vomir...

« Pourquoi as-tu l'air si écoeuré ? me demanda-t-il. Mes spaghettis ne te plaisent pas ?

– Si, si ! Ils sont excellents, tout comme la viande. Mais depuis quelque temps, à force de boire de l'alcool et de prendre de la coke, dès que je mets un aliment dans ma bouche, j'ai envie de le rejeter...

– Ce n'est pas bon signe ça ! s'écria-t-il. Il va falloir que tu arrêtes de boire, c'est un ordre !

– C'est déjà fait. Maintenant j'attends que mon foie se rétablisse. »

Me voyant ennuyé, Nees vint à ma rescousse en prenant mon assiette.

« Si tu n'en veux pas, dit-il, moi je vais lui régler son compte. Putain, tu peux le dire, au parrain, que je n'ai jamais mangé d'aussi bons spaghettis de ma vie et que cette viande est un régal des dieux...

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda ce dernier.

– Que jamais il n'a aussi bien mangé.

– Ah tu vois ce que tu rates ! Pas grave ! Une autre fois. Bon,

maintenant, on boit le café et mes amis vont vous reconduire sur l'autoroute. »

Arrivé en Hollande, j'installai les deux locaux dans leurs nouvelles fonctions, qu'ils assurèrent on ne peut mieux. Le temps passait. Nombre de voyous hollandais récalcitrants passaient de vie à trépas. Les cadavres augmentaient au même rythme que ma fortune et que celle de Zampa et de ses acolytes... Je croulais tellement sous l'argent que je m'achetai un vieux manoir à La Haye dans lequel j'emménageai trois copines, disponibles jour et nuit, dans trois chambres immenses avec chacune un lit de trois mètres de large et deux mètres de long pour les parties de jambes en l'air que j'organisais, avec coke à profusion... La vie était belle. Tout allait merveilleusement bien sous le furtif soleil de Hollande. L'araignée que j'étais continuait à tisser allègrement sa toile, sans se soucier de ce qui se passait autour. Une erreur colossale.

En effet, parmi les trois jeunes filles qui habitaient chez moi, l'une d'elles, Gina, était aussi la maîtresse de Nees, le collègue hollandais taillé comme un colosse. Il la faisait travailler dans un cabaret de nuit comme michetonneuse au champagne, pendant que moi je lui fournissais de la coke qu'elle vendait à ses clients... Une excellente source de revenus, jusqu'au jour où le chef de la police rotterdamoise entra dans le cabaret pour vider une bouteille de champagne avec Gina. Il était tombé fou amoureux d'elle et s'était mis en tête de la séduire. D'un gabarit raisonnable, il n'était pas homme à tenir tête à Nees, il le savait. Mais il ne s'en risqua pas moins à draguer sa maîtresse. Il mit le paquet et fit savoir à Gina qu'il savait tout de ses activités nocturnes mais que si elle consentait à lui offrir un café un jour chez elle, c'est-à-dire chez moi, il fermerait les yeux.

Ce qu'elle fit, comme je le découvris un matin au réveil. Passant par le salon pour me rendre à la salle de bains, je vis le grand chef de la police confortablement assis sur l'immense canapé qui meublait la moitié de la pièce.

« Salut Gérard le Français, lança-t-il, bien dormi ?

– Mais, que faites-vous là, je ne vous ai pas invité ! Vous avez un mandat de perquisition ?

– Pas besoin, je suis invité par Gina. De plus, je ne viens pas pour toi, mais pour elle. Je vais te dire, Gérard, cette fille, j'en suis fou amoureux et je suis prêt à tout pour qu'elle devienne ma femme.

– Ah bon ! Mais vous savez avec qui elle est, au moins ?

– Oui ! Tout le monde est au courant. Mais personne ne sait que je suis venu la voir ici. Alors si tu ne tiens pas ta langue, la prochaine

fois ce sera avec un mandat et quelques policiers que je viendrai te rendre visite. Et là je peux te garantir qu'il ne restera pas grand-chose de ton manoir après notre départ... Par contre, si tu te tais, je te serai redevable... C'est compris ?

– C'est clair. Limpide, même. Je n'ai rien vu, ni entendu. Maintenant, je vous laisse à vos amours.

– Merci Gérard. Je comprends pourquoi les gens t'aiment et te respectent. Tu es un gars bien. »

Un gars bien ? La parole donnée, même à un flic, je me faisais un devoir de la respecter. Il pouvait donc dormir sur ses deux oreilles en ce qui me concernait. Malheureusement, quelques jours plus tard, je reçus la visite de Nees, venu me reprocher de ne lui avoir rien dit :

« Gina m'a tout dit. Pourquoi n'en as-tu pas fait autant ?

– Ce n'est pas mon rôle de faire la commère, répondis-je sèchement.

– Mais c'est un flic, ce mec-là, tu le sais. Il peut être dangereux pour notre organisation... Et qui nous dit que c'est exclusivement pour voir Gina qu'il est venu chez toi ? Il faut vérifier qu'il n'a pas placé de micros dans la maison. Ce type-là est un renard, il faut s'en méfier comme de la peste ! »

Vérifier ? C'est ce que nous fîmes, sans succès. Je pensais que l'affaire allait en rester là, mais c'était compter sans le caractère vindicatif de Nees. Après avoir sermonné et copieusement frappé Gina, il s'en alla voir le commissaire à son bureau pour lui foutre une branlée magistrale devant tous ses subalternes, et le menacer de mort s'il lui prenait d'approcher de nouveau sa maîtresse.

Je savais que Nees n'était pas homme à laisser passer une telle incartade de la part d'un policier et je présageais que le pire était encore à venir... Se contenterait-il d'avoir mis plus bas que terre le grand chef de la police rotterdamoise ? Rien n'était moins sûr... Je devais prendre l'affaire au sérieux et suspendre toutes nos activités criminelles pour le cas où ce dernier déciderait de se venger sur moi, qu'il devait penser responsable de ses déboires.

Je n'en eus pas le temps. En rogne, le commissaire me fit arrêter à Amsterdam au cours d'une opération digne d'un film hollywoodien, en faisant bloquer toutes les rues qui avoisinaient le restaurant argentin d'où je sortais, vers 23 heures, par des tramways mobilisés pour la bonne cause...

D'abord conduit au poste de police à Amsterdam, je fus expédié le lendemain vers Rotterdam, où l'on me signifiâ ma garde à vue pour une affaire « inexistante »... Une affaire fabriquée cette fois pour me venir en aide.

En effet, à peine débarqué du camion, on me traîna directement,

sans tambour ni trompette, devant le brave commissaire, le visage encore tuméfié, qui avait demandé mon arrestation sous un prétexte que je croyais fallacieux, au début en tout cas. Car, une fois assis devant lui, le ton se fit mielleux, l'ambiance presque joviale. Il était soudain devenu très amical, voire complice. Ce qui n'était pas forcément pour me rassurer.

Que s'était-il passé pour que le commissaire me traite de la sorte ? J'allais le savoir. Question de minutes... En attendant, j'étais anxieux car son sourire carnassier ne me laissait présager rien de bon. Après qu'il m'eut légèrement sermonné, me reprochant de ne pas avoir tenu parole, il en vint aux choses sérieuses. Très sérieuses, même.

« Tu sais, me dit-il, j'ai là sous la main un dossier brûlant qui me permettrait de t'envoyer en prison pour au moins quinze ans...

– Quoi ? Quinze ans ! Mais qu'ai-je fait qui pourrait me valoir tant de prison ?

– Je te le dirai plus tard, car ce n'est pas le véritable problème pour l'instant. Après t'avoir exposé le mien, que je veux personnel, tu comprendras mieux. Voilà, tu sais que je t'ai toujours beaucoup apprécié pour ton code de l'honneur digne des grands voyous français et pour ta parole. Si je ne t'ai pas arrêté jusqu'à aujourd'hui, c'est simplement parce que mettre un homme comme toi en prison est contre mes principes. Je sais maintenant que ce n'est pas toi qui m'as balancé à Nees et je suis désolé d'avoir cru que ça pouvait être le cas. Tu peux voir par tes propres yeux ce qu'il m'a fait devant mes hommes. Regarde bien mon visage, il me l'a défoncé ! Cet enfoiré est l'homme le plus fort de Hollande, il le sait et il en abuse.

– Mais pourquoi me racontez-vous tout cela ? J'ai comme l'impression que vous me tenez pour responsable de vos déboires...

– Non ! Pas du tout ! Je sais que c'est Gina qui lui a tout dit. Je ne suis pas le meilleur flic de Hollande pour rien...

– Alors quel est le problème ? Pourquoi cette arrestation ?

– Le problème est que cet homme m'a ridiculisé devant tout le commissariat et qu'il occupe trop l'esprit de Gina, que j'aime à la folie, tu comprends ?

– Oui, je crois. Vous êtes en train de me dire que vous voulez vous débarrasser de lui, ou plutôt que vous aimeriez que l'on vous débarrasse de lui...

– Bravo ! Quelle perspicacité ! C'est ça. Et en échange je vous laisse tous le temps de quitter la Hollande avant votre arrestation. En revanche, les dossiers seront envoyés à la police française qui s'occupera de vous faire passer en justice en France.

– Une arrestation ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Écoute Gérard, ne fais pas l'imbécile avec moi, tu pourrais en pâtir. Quand je dis cela je parle de l'équipe Zampa, tu le sais très bien. Toi, je vais essayer de te faire sortir de ce dossier qui peut t'incriminer à vie, mais le parrain et les autres devront payer pour leurs crimes. Tiens, jette un œil sur ça. »

Le commissaire posa devant moi des photos dans lesquelles on me voyait avec Nees, Nicki et quelques soldats de Zampa, en train de jeter des cadavres dans le fleuve à Rotterdam. Douze au total. Sur deux ans.

« Comment avez-vous fait pour prendre toutes ces photos ? demandai-je avec fébrilité.

– Devine ! Vous aviez deux espions de la police dans votre équipe. Ils nous renseignaient minute par minute sur vos faits et gestes. On vous a laissés faire parce que d'une part on avait besoin de preuves solides, d'autre part parce que tes amis nous aidaient en nettoyant toutes les pourritures que vous avez expédiées *ad patres*... Pour tout te dire, je sais exactement où vous cachez vos arsenaux, votre argent, et où vous avez des putes en vitrine dans ce pays, mais aussi dans les Eros center de Francfort et les bordels de Belgique. Je sais tout sur vous ! Et si demain je le décide, je vous arrête tous, que vous soyez en France ou ailleurs, en vous mettant un mandat européen au cul, c'est clair ? Cependant, je ne le ferai pas si vous acceptez de descendre Nees, et aussi Nicki en passant.

– Mais ce sont des amis, vous comprenez ? Ils sont de la famille, Zampa refusera, c'est sûr.

– Des amis ! Laisse-moi rire ! Nees est commandant dans la police et Nicki lieutenant... Ce sont eux, les infiltrés qui vous ont espionnés depuis le jour où tu les as fait entrer dans votre organisation mafieuse. Et ce avec l'accord du Parlement. Ils étaient armés jusqu'aux dents et avaient le droit de tuer pour se défendre... Pour nous, c'était l'opération du siècle, en accord avec la police française qui rêvait de coincer le fameux parrain marseillais... Alors si tu veux t'en sortir, appelle-le et raconte-lui tout ce que tu as vu sur les photos et entendu de ma propre voix. Si dans les quatre jours que tu vas passer en garde à vue Nees et Nicki ne sont pas liquidés, je déclenche l'opération Zampa et vous partez tous pour quinze à vingt ans de prison... Par contre, si ça marche, je m'arrangerai pour que tu prennes, sur une petite affaire que j'inventerai, une peine de deux ans de prison que tu feras dans le meilleur centre de détention du pays, avec piscine et équipement sportif dernier cri. Ceci pour te mettre à l'abri car, pour avoir fait pénétrer des infiltrés dans vos histoires, je suis certain que tu vas te faire descendre par tes "amis", et comme je t'aime bien, je te sauve la vie. Je suis par ailleurs convaincu que tes amis vont chercher

à s'accrocher à leur empire et se faire descendre par tous ceux qui ont été spoliés. C'est pourquoi il vaudra mieux pour toi que tu sois loin de tout ça. Fais aussi attention à ceux qui t'approcheront de trop près en prison car ne l'oublie pas : pour tous, tu as été l'initiateur de l'empire Zampa en Hollande et des massacres qui ont suivi. Alors, tu appelles ? »

J'appelai Marseille. À l'énoncé de ce que j'avais à lui dire, Zampa devint furieux, au point de prendre son pistolet et de tirer sur tout ce qu'il y avait autour de lui, bibelots, plantes, arbres et que sais-je d'autre, pour passer sa colère. Une fois calmé, il me dit que l'affaire serait réglée dans les trois jours à venir.

Trois jours plus tard, j'appris en prison que Nees et Nicki avaient été assassinés à leur domicile. La guerre des gangs redoubla. Sentant la fin approcher pour le parrain de Marseille et ses acolytes, le milieu hollandais extermina ceux qui étaient restés sur le terrain.

Que ce soit sur le sol hollandais ou français, aucun d'eux ne réchappait à la vengeance de l'ennemi. Zampa, lui, fut arrêté et mis « provisoirement » en détention dans la prison des Baumettes à Marseille pour délits fiscaux, en attendant que les dossiers hollandais parviennent à la justice française. Sachant probablement ce qui l'attendait, le parrain décida de se suicider dans sa cellule...

Imaginez que le parrain marseillais soit un jour tombé entre les mains d'un service de police échappant au contrôle de Charles Pasqua. Imaginez qu'il ait un jour craché le morceau sur les braquages de haut vol et autres sales besognes réalisées pour le compte du SAC, quand nous allions puiser de l'argent dans les banques pour renflouer les caisses de son parti. Le casse d'Amsterdam, je l'ai vécu, aurait dû être un de ces bons plans. Facile, nous avait-on dit, dans la mesure où les renseignements venaient du directeur même de la banque, accro à la coke et au sexe, ce qui avait facilité le travail de notre « employée » chargée de lui tirer les vers du nez. Située dans un quartier rupon, la banque abritait plus de huit cents coffres bien remplis. C'était compter sans les impondérables. Ou plutôt sur la bêtise de quelques-uns de nos collaborateurs. Nous étions entrés dans la banque comme dans une église, après avoir facilement neutralisé le système d'alarme. Ouvrir les coffres avait également été un jeu d'enfant, tout comme ramasser les millions qui s'y trouvaient en billets de mille marks, en francs suisses, en florins hollandais, en livres sterling, en francs et en dollars. Il y en avait pour plus d'un milliard de centimes de l'époque, sans parler des bijoux qui auraient pu nous rapporter autant. Sauf qu'un commando de policiers français et hollandais nous attendait à la sortie.

La faute à qui ? m'avait demandé Zampa dans un accès de colère mémorable. Que s'était-il passé pour que le « casse du siècle » tourne à la débâcle ? Je m'en étais tiré avec quelques mois de prison, le casse ayant été perpétré sans violence. Jeannot Legal, un ancien du gang des postiches, Grégory, le spécialiste des alarmes, et Titi Pelletier, vassal de Zampa, avaient en revanche été extradés vers la France. Le premier prit vingt ans, le second six et Titi s'en sortit avec neuf. Zampa crut un moment que j'avais balancé l'affaire aux flics. La réalité était autre : le jour où ils avaient débarqué à Amsterdam, mes complices avaient eu la mauvaise idée de passer par l'hôtel du marquis de Caranza, qui venait de mettre fin à sa séquestration en versant une grosse rançon à des voyous français. Croyant qu'ils allaient remettre ça, la police hollandaise avait avisé son homologue française, avant de demander assistance après avoir découvert l'identité des visiteurs, parmi les voyous les plus titrés du moment.

Dire que mes camarades avaient bien mérité leurs peines, je n'irai pas jusque-là. Mais plutôt que de me dire que j'étais parano à cause de la coke et de me traiter de peureux, nous n'en serions pas arrivés là s'ils m'avaient écouté quand je leur avais dit que les alentours de l'hôtel étaient bourrés de policiers en civil qui jouaient aux touristes, que des hélicoptères tournaient dans le ciel pour nous, sans oublier les voitures de police qui passaient et repassaient... À plusieurs reprises, je leur ai même signifié que nous étions suivis par deux flics français et deux flics hollandais que j'avais reconnus pour avoir eu affaire à eux dans le passé, et qui s'étaient arrêtés devant l'hôtel de banlieue où nous étions en train de discuter...

En bref, l'affaire avait mal tourné et aucune autorité ne fit un geste pour nous sortir de la mouise. C'est ainsi dans le milieu de l'espionnage : vous êtes pris et ils ne vous connaissent plus ! Zampa était couvert, notamment à l'heure de récupérer des cargaisons de cannabis en mer, acheminées par des vedettes des douanes ou des hélicoptères de l'armée marocaine. Au Maroc ils avaient table ouverte, comme en Espagne, l'autre zone de prédilection du SAC. Les équipes n'oubliaient pas de reverser 50 % des revenus de leurs exactions à la direction du SAC, de la même façon que les Corses qui détenaient des salles de jeux illégales ou souhaitaient obtenir l'autorisation d'ouvrir des casinos en bonne et due forme.

Dealer du Tout-Paris

Je fis seize mois de prison, à l'abri des massacres. À la sortie, je fus déclaré « *kogel vrij* » par l'État hollandais, ce qui signifie « balle libre », autrement dit à l'époque un ennemi public sur qui un citoyen était en droit de tirer s'il estimait qu'il l'avait regardé de travers, avec la garantie de pouvoir plaider la légitime défense. Je quittai le pays au plus vite, histoire de me faire oublier, pour aller résider en France chez ma mère, qui y habitait depuis le début des années 1980. Un nouveau destin m'attendait, qui allait me propulser en quelques années à la tête des fournisseurs parisiens de cocaïne et me valoir le titre, décerné par la police et les médias, de « prince de la cocaïne ». Pour ne pas dire le roi, car en définitive j'allais devenir le principal distributeur de ce produit auprès du monde du spectacle, des politiciens et des écrivains.

Paris, je connaissais déjà, mais pas en profondeur. Dans les années 1970, j'y avais fait quelques timides incursions... Commerciales, bien entendu. À l'époque j'y venais uniquement pour une virée en discothèque, mais aussi pour me procurer quelques dizaines de kilos d'herbe de cannabis en provenance d'Afrique francophone, que je revendais au prix fort aux Pays-Bas.

Mon fournisseur, Michel Rosès, un professeur de yoga réputé parmi la jet-set, bel homme, bien éduqué, avenant et sympathique, s'était taillé une réputation de don Juan en béton armé. Il m'avait été présenté en 1978 par Tany Zampa, qui me l'avait décrit à la fois comme étant son mentor, son conseiller et son « analgésique » préféré, parce qu'il était le seul à même de l'endormir avec de belles paroles. Entretemps, il était devenu mon meilleur ami et me présenta le Tout-Paris dès qu'il sut que je pouvais fournir la meilleure cocaïne du monde. C'est lui qui m'introduisit dans tous les cocktails et les réceptions qui comptaient. Mais si je voulais conquérir Paris, il y avait d'autres sphères que je ne devais pas négliger. Dans une capitale, quand on veut gagner beaucoup d'argent illicitement, il ne faut jamais oublier que les gens du spectacle et de la mauvaise société, celle des gangsters de renom, aiment s'amuser... Il me fallait donc y songer si je

voulais grimper les échelons rapidement.

Si Zampa m'avait été d'une grande aide pour conquérir la Hollande, Francis le Belge fut celui qui m'ouvrit les portes de la pègre parisienne, après sa libération en 1983. Sa seule carte de visite et son « parrainage » valaient toutes les clefs.

Heureux de la déchéance de son pire ennemi, Gaëtan Zampa, il me congratula longuement en plaisantant sur la mort sociale de ce dernier. Il savait que nous pouvions désormais commercer « à l'air libre » sans avoir à nous méfier des mauvais coups ou des éventuelles dénonciations de Zampa, que l'on appelait à l'époque entre nous « la marraine », parce qu'il avait la mauvaise habitude de balancer ses ennemis aux flics. J'en étais ravi, car avoir « le Belge » dans son camp était une assurance vie appréciable et la garantie que personne à Paris – ou presque, car il n'avait pas que des amis dans la capitale – ne me mettrait des bâtons dans les roues.

La conquête du milieu parisien m'étant facilitée par ses recommandations bienveillantes, je fis ainsi la connaissance de grosses pointures dont je tairai le nom pour la simple et bonne raison qu'ils sont toujours vivants. Des gens incontournables, car ils étaient de grands acheteurs de coke en même temps que de dangereux « empêcheurs de tourner en rond » s'ils en avaient après quelqu'un. J'en citerai tout de même quelques-uns, décédés aujourd'hui, des braqueurs de grand renom tels Bruno Sulak, Jeannot Legal, le fameux « M », et certains membres du célèbre gang des postiches, qui ne pouvaient pas monter sur un braquage sans prendre une bonne dose de cocaïne pour se donner du courage... Ce qui, bien sûr, faisait mon bonheur. Ces gens-là, bien que très regardants, me payaient mon produit, qu'ils m'achetaient à la louche et non à la petite cuillère, au prix fort et rubis sur l'ongle, avec des montres et des bijoux de grandes marques quand ce n'était pas avec des diamants provenant de braquages, que je revendais sans problème en Hollande au bijoutier de la reine Juliana...

De fil en aiguille, ces gens m'en présentèrent d'autres, intéressés par la bonne coke et la bonne héroïne blanche, et qui, satisfaits de mes prestations et de la qualité de mes produits, me firent une publicité d'enfer dans le milieu des trafiquants et des consommateurs. En quelques mois, je devins le patron de la drogue à Paris. Conscient que je ne pourrais pas tenir le haut du pavé tout seul, d'autant que le Belge commençait à voir ma renommée d'un mauvais œil, je m'empressai de former une équipe solide à la tête de laquelle je plaçai le vieux mafioso de Tanger qui m'avait appris l'art de la contrebande au Maroc, Renato Montalbano. En dessous, deux lieutenants : un

Britannique du nom de Sean Murphy et un Israélien, Elie Malka, qui me balanceraient lâchement lorsque tout tournerait mal... Sans oublier quelques gardes du corps anonymes qui marchaient dans mon ombre.

Michel Rosès, lui, se chargeait des relations publiques et commerciales, comme il l'avait fait autrefois pour Zampa. Jusque-là, il m'avait présenté des barons, des marquis et autres aristocrates, ainsi que leurs coiffeurs préférés, Carita et Alexandre, qui m'avaient tout de suite accepté dans leur entourage, en me déclarant « persona bien plus que grata » grâce à ma coke, qu'ils disaient être la meilleure du monde. Le plus irrésistible des sésames pour entrer dans le monde des gens diaboliques mais « bien-pensants », qui aiment se faire du bien tout en flirtant avec le diable... Ces coiffeurs n'hésitèrent pas à faire de leur péniche sur la Seine ma seconde résidence, en décrétant que j'y serais toujours le bienvenu, quels que soient l'heure et le jour. Et sachant que j'en raffolais, ils me mettaient de côté fruits de mer, caviar et saucissons. Je ne me faisais pas prier. Sur place, je trouvais de l'argent le jour et de jolies femmes la nuit.

J'eus la chance de rencontrer un jour sur l'une de ces péniches Fernand Legros, un peintre très connu pour ses copies parfaites de peintures anciennes. Il connaissait les gens les plus intéressants de la ville, hommes d'affaires, voyous, ainsi que quelques personnalités éminentes du show-business. Fraîchement sorti de cinq années de prison, il s'était retrouvé totalement désargenté, avec pour seule richesse une Rolls-Royce qui avait échappé aux multiples saisies que l'État français avait prononcées à son encontre. Un véhicule dont l'immense réservoir avait aussi soif d'essence que lui d'alcool et d'argent... Opportuniste, je saisis, à travers lui, ma chance de faire connaissance avec la société des frimeurs nouveaux riches et autres arrivistes qui voulaient en remonter, à travers l'art, en se servant de la cocaïne... Pragmatique, je lui proposai de devenir mon ambassadeur dans le « Paris by night », moyennant espèces sonnantes et trébuchantes : un plein d'essence tous les jours, les meilleurs restaurants et les boissons dans les discothèques, à condition qu'il me fasse de la pub auprès des consommateurs de coke. Plus une commission de 20 % sur toutes les ventes de cocaïne faites par son intermédiaire. Fauché, il ne pouvait faire autrement que d'accepter. Mais il ajouta une clause à notre accord : deux grammes de coke par jour pour pouvoir tenir le rythme des sorties... Ce renard habillé en peau de jaguar – qu'une grande marque lui avait offert pour qu'il lui fasse de la publicité – était en affaires un véritable négociateur doublé d'un beau parleur. Redoutable.

En peu de temps, grâce à lui, mon aura augmenta considérablement, ainsi que les ventes de cocaïne, en même temps que s'ouvraient les portes de toutes les discothèques à la mode de Paris. Pourtant ce n'était pas ce petit commerce qui m'enrichissait le plus. Les importations en gros depuis l'Amérique du Sud me laissaient de substantiels bénéfices qui venaient grossir les millions de francs que j'avais déjà déposés dans des banques britanniques, luxembourgeoises, espagnoles, hollandaises ou même françaises, qui me déroulaient le tapis rouge quand j'entrais dans leurs établissements avec des sacs remplis de billets. Jamais on ne me demandait la provenance de cet argent, que tous savaient sale, notamment le Crédit du Nord, où j'avais plus de cinq cents millions d'anciens francs sur mon compte de non-résident. La plupart tenaient à m'offrir le champagne et les petits biscuits quand j'étais dans leur sous-sol à compter les billets, près de coffres remplis de bijoux de grande valeur volés un peu partout en Europe du Nord. Si je m'intéressais à la vente au détail, ce n'était que pour satisfaire mon côté narcissique et ma soif de rencontres féminines. C'était le seul moyen pour moi de m'afficher avec les grands du monde, riches commerçants, industriels, politiciens, acteurs ou chanteurs.

Quant aux femmes, celles du Lido, du Crazy Horse ou encore des Folies Bergères, la plupart raffolaient de ma cocaïne parce qu'elle leur permettait de se désinhiber et de faire des folies qu'à jeun elles n'auraient pas osé faire. À tel point qu'à la fin de leurs spectacles elles faisaient le tour des discothèques branchées pour me chercher, en demandant aux portiers, avant d'y entrer, si j'étais là. Par le biais de la coke, j'étais devenu la coqueluche de toutes ces dames qui, lorsqu'elles m'apercevaient installé à une table quelque part dans une discothèque, se faisaient la guerre pour s'asseoir au plus près de moi... Incroyable, mais vrai, le pouvoir de cette drogue ! Celui qui en avait de la bonne à cette époque où elle était encore difficile à trouver était le roi de la nuit. Et moi, j'en avais de l'excellente, et à profusion.

Auparavant en Hollande il m'arrivait parfois, sur un coup de tête ou de frime, d'aller sur la piste de danse d'une discothèque pour y jeter en l'air un sac contenant vingt-cinq grammes de drogue que je mélangeais à vingt-cinq grammes de coupe. Des filles, déjà bien avancées dans la consommation, se ruaient pour la lécher et la sniffer à même le sol, pendant que des hommes mal intentionnés profitaient d'elles sans qu'elles s'en aperçoivent tellement elles étaient droguées. Quel spectacle ! Et même s'il me coûtait relativement cher, il avait fait de moi une petite star dans le monde de la nuit d'Amsterdam.

En France, les boîtes étaient hypersurveillées, alors je me contentais

de distribuer des petits paquets aux gens qui me plaisaient, en prenant toutefois mille précautions. Les patrons des boîtes m'en savaient gré, car ils étaient conscients que cette drogue et ma présence mettaient de l'ambiance dans leurs établissements. De « prince de la cocaïne », mon comportement me vaudrait bientôt le titre de « prince des nuits d'enfer » dans les journaux, après mon arrestation...

À Paris, j'étais tellement connu du monde de la nuit que des mannequins, des chanteuses, des écrivains et des actrices parmi lesquelles Fiona Gélin, Jeanne Moreau, Annie Girardot, Françoise Sagan et d'autres dont le nom « m'échappe », s'asseyaient à mes côtés avant que les danseuses de cabarets ne viennent les bousculer, dans l'espoir de glaner un petit paquet de coke que je ne manquais jamais de leur offrir, pour accompagner le champagne qui coulait à flots à ma table. Que pouvait m'importer de distribuer l'argent facilement gagné, du moment que cela me permettait d'être sous tous les projecteurs et convoité par les plus belles femmes de Paris, tout autant que par les patrons de boîtes huppées, tel Hubert Boukobza, des Bains-Douches, qui m'attendaient avec impatience pour me prendre entre cinq et dix grammes à prix d'ami : 400 francs le gramme au lieu de 800, ce qui était ce que je payais à l'achat. En retour, je ne payais pas, en général, les bouteilles que je commandais et que j'offrais à volonté, ni les copieux dîners. Les patrons des boîtes les plus en vogue étaient tous mes « amis », quand ils n'étaient pas mes complices. Tous en effet encourageaient la vente de coke, que je confiais aussi à mes lieutenants et à quelques revendeurs « agréés ». Ils étaient persuadés à l'époque que la cocaïne était synonyme d'ambiance folle et qu'elle ne pouvait que populariser leurs discothèques.

La vie était belle. Les meilleurs restaurants de Paris. Les magnifiques danseuses de cabaret. Le show-business qui me faisait la cour, de jour comme de nuit. Les vêtements de grandes marques que j'arborais volontiers histoire de frimer un peu plus encore. Les belles voitures. L'argent qui coulait à flots, et tous les faux amis, lèche-culs et autres pique-assiettes que je m'étais faits... Que demander de plus au bon Dieu ? Ou au diable ?

Rien ! J'étais un homme comblé, doté par ailleurs d'une santé de fer et d'un cerveau qui fonctionnait bien. Cela était-il suffisant pour faire de moi un homme heureux ? J'en doutais. Car j'avais conscience que ce monde qui m'entourait était artificiel, quand il n'était pas pourri et vil. Quand je prenais de la distance, ce que je faisais était à mes yeux stupide et pathétique. La femme de mes rêves ? Je ne l'avais pas trouvée dans ce petit monde glauque corrompu par la drogue, la luxure et l'argent. Des filles prêtes à tout pour une ligne de coke, oui.

Des perles de cultures qui se faisaient passer pour d'authentiques perles sauvages. De la contrefaçon, de pures imitations qui se la jouaient femmes du monde. Des femmes avec lesquelles je n'avais vraiment pas envie de faire de la poésie. Des femmes à qui je n'avais pas la moindre envie d'offrir des fleurs. Loin de la perle avec laquelle j'aurais voulu construire ma vie...

Mais je ne me plaignais pas. Car s'il n'y avait plus de romantisme, plus de sentiments, plus de respect, et que l'amour bestial dirigeait dorénavant ma vie, les femmes qui m'entouraient s'accommodaient de mes mauvaises manières du moment qu'elles recevaient un petit paquet de cette coke pure à 98 %. Juste une ligne grande comme l'ongle du petit doigt défonçait le ou la plus chevronné(e) des cocaïnomanes... C'était stupéfiant ! Le pouvoir de cette drogue était mortel, en même temps que la transformation qu'elle exerçait sur les êtres était incroyable. Ce pouvoir immense d'excitation qui faisait passer du « gelé » au « bouillant » et qui, d'un claquement de doigts, transformait le Docteur Jekyll en Mister Hyde.

L'interrogatoire

La fête prit fin le 17 juillet 1986, lorsque je me fis arrêter par la brigade des stupés du 36, quai des Orfèvres. Interrogé dans la foulée par la juge d'instruction, je compris immédiatement que cet échange allait être une partie de plaisir. Mon interlocutrice était sensible à la moindre anecdote que je pourrais lui rapporter, autant au sujet de mes acheteurs que du produit consommé, à la différence de tous les magistrats croisés avant elle plutôt soucieux de me montrer qu'ils savaient déjà tout sur ces sujets.

« Bonjour monsieur Fauré, me dit-elle de prime abord. Vous allez bien ?

– Ça pourrait aller mieux, merci.

– Bon, je vous ai fait venir ici aujourd'hui pour une conversation informelle qui ne sera pas consignée dans votre dossier. Il s'agit pour moi, avant de commencer l'instruction, de vous poser quelques questions, auxquelles vous n'êtes pas obligé de répondre, sur des gens qui n'apparaissent pas dans les procès-verbaux. Si vous me communiquez des éléments précieux, soyez sûr, monsieur Fauré, que vous bénéficierez de ma reconnaissance. Pour commencer, ne vous a-t-on pas trop secoué en garde à vue ? J'ai cru entendre que vous avez été relativement épargné par rapport à vos deux lieutenants...

– C'est vrai. Mais ils ont balancé (Jacques) Chirac, eux ! Moi, regardez ma tête : le chef de groupe, un colosse, m'a arraché les cheveux au milieu du crâne en me soulevant du sol. Puis il m'a fait un crochet du pied tellement fort que je suis tombé par terre, et là, à moitié assommé, il m'a encore roué de coups jusqu'à ce que je m'évanouisse. Ce type-là ne fait pas honneur à la police française... C'est un fou furieux !

– On ne m'a pas mentionné cet épisode... fâcheux. Mais bon, nous ne sommes pas là pour épiloguer sur le traitement que vous avez subi, mais pour discuter de vous et de vos clients. Avant de commencer, comment se passe votre séjour à Fleury-Mérogis ?

– Vous savez, madame, en prison tout dépend de votre aura et de votre passé... En entrant, j'avais tout pour plaire : un passé bien plus

que sulfureux et le charisme qui va avec. Grâce, en partie, aux journalistes... À ce propos, avez-vous lu les articles écrits sur mon cas par presque tous les journaux de France ? Il faut dire qu'ils ne m'ont pas épargné...

– Personnellement, je préfère vérifier par moi-même que m'en tenir aux articles... Qu'est-ce que vous reprochez à ces publications ?

– Leurs sous-entendus et accusations déguisées, madame...

– De quel genre ?

– Par exemple, lorsque le journal *Minute* cite Isabelle Adjani, que j'ai eu le plaisir de bien connaître avant de toucher à la coke, en laissant entendre de façon ignoble que je lui aurais transmis le sida alors que je n'ai jamais couché avec elle ! Je vous cite la phrase précise : "Il se la fait belle en prison, où il vit sans se faire de souci pour la pauvre Adjani, qui elle, est en train de mourir du sida..." Je ne comprends pas que l'on puisse écrire des choses aussi fausses sur des gens aussi réputés. Comment peuvent-ils se permettre de la faire passer pour une droguée malade du sida ?

– Mais, lui avez-vous vendu de la drogue ?

– Madame, je l'ai connue alors qu'elle n'était pas encore actrice, dans un café de Saint-Germain-des-Prés, le Cerf-Volant, par l'intermédiaire d'un ami, Stéphane le Tunisien. On s'est plu tout de suite. On a beaucoup parlé, beaucoup ri, un peu flirté, puis on s'est quittés pour ne plus jamais se revoir, voilà tout.

– Pourquoi ?

– J'ai trouvé, parfois, son comportement étrange, surtout après quelques verres, et j'ai préféré me sauver sans laisser d'adresse, ni lui demander la sienne.

– C'était peut-être tout simplement les effets de l'alcool qui la mettaient dans un état particulier ?

– Non je ne pense pas ! J'ai tenu un bar à champagne à Torremolinos, sur la Costa Del Sol, et j'avais aussi des parts dans une discothèque à San Fernando, une ville caserne proche de Cadix. J'ai pu observer des centaines, voire des milliers de personnes saoules, et je peux dire que son attitude ne venait pas des effets de l'alcool. Peut-être n'était-ce que la manifestation de ce côté extravagant qu'elle avait...

– Vous n'avez plus cherché à la rencontrer ?

– Non !

– Bien. Quoi d'autre ?

– Eh bien, je n'ai pas beaucoup aimé que l'on me dissèque dans les journaux. Par exemple, que l'on dise de moi que j'étais le "prince des nuits parisiennes", le "prince des nuits d'enfer" ou encore le "prince de

la cocaïne”, pour aggraver ma situation et, partant, ma peine de prison au tribunal...

– Pourquoi cela ? C’est tout de même flatteur pour un voyou...

– Oui bien sûr. Je l’avoue, cela me permet de me la couler douce en prison. J’y suis populaire. Et j’ai eu droit au tapis rouge dès mon arrivée. Des amis, je m’en suis fait des tonnes. Tous les grands voyous sont venus à ma rencontre, intéressés par mon affaire, mon carnet d’adresses et ma supposée fortune. On m’a donné tout ce que je voulais. Tabac. Bière. Drogue. Victuailles. Timbres. J’étais le chouchou.

– Et au niveau de la sécurité, vous n’avez pas été ennuyé ?

– Pourquoi l’aurais-je été ? Je n’ai balancé personne, que je sache, ni Pasqua, ni Chirac, ni aucun autre politicien. Pourtant, ce n’était pas l’envie qui me manquait...

– Et au niveau de la prison elle-même, comment l’avez-vous vécue ? Je veux dire, vous retrouver sur la paille du jour au lendemain alors que vous viviez dans le luxe, ça n’a pas dû être facile à vivre ?

– Madame, en 1979 j’ai fait trois mois de prison en Espagne dans ce qu’il y a de pire au monde... Dormir par terre sur une paillasse humide pleine de poux et de punaises, avec les rats qui vous passent en courant sur le visage, les cafards qui se promènent sur vous, les ronflements et les pets des cinquante détenus avec qui je me trouvais, je crois qu’il n’y a rien de pire... Alors à deux dans une cellule française, c’est le paradis...

– Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu ?

– À peine ! Dans cette prison à Malaga, presque tous les Gitans étaient armés d’un couteau à cran d’arrêt ou d’un pistolet. La loi, ce n’était pas les surveillants qui la faisaient, mais les détenus. Des morts, j’en voyais un par semaine sans que jamais il n’y ait de suites. Des viols, il y en avait toute la journée.

– Et que faisaient les surveillants ?

– Les surveillants ? Ils faisaient tout sauf surveiller ! On les appelait les “fonctionnaires”. Ils ne se mélangeaient pas aux détenus et passaient leurs journées assis à attendre les informations que leur donnaient certains détenus privilégiés, les “capos”... La prison était divisée en deux : le quartier des détenus, et celui des fonctionnaires, séparés par une immense vitre incassable. Leur travail, les Gitans le faisaient à leur place.

– Continuez...

– Dans cette prison, il y avait dix dortoirs de cinquante personnes chacun. Chaque dortoir était géré par un parrain d’origine tsigane. Un capo, si vous préférez. Chaque parrain avait toutes les clés qui lui

permettaient de circuler librement dans la prison et même d'en sortir... Incroyable, mais vrai ! Si je voulais manger une entrecôte, une pizza ou un couscous, il me suffisait de demander au capo de mon dortoir qui, moyennant un bon pourboire, sortait m'acheter ce que j'avais commandé. Je pouvais commander n'importe quoi, tout était possible dans cette prison grâce à ces capos.

– Qui étaient-ils exactement ?

– De dangereux voyous ! Des criminels que l'État avait condamnés à perpétuité pour meurtre, mais qui au bout de cinq années de bonne conduite obtenaient le statut d'hommes de confiance de l'administration. Ainsi, non seulement ils faisaient le sale boulot des surveillants, mais en prime, ils partageaient avec eux l'argent qu'ils gagnaient en rackettant les détenus ou en les aidant à passer toutes sortes de drogues et de produits alimentaires. Tout le monde y trouvait son compte, sauf bien sûr ceux qui servaient de punching-ball aux grands nerveux qui cherchaient comment se détendre ou ceux qui n'avaient pas d'argent pour acheter quoi que ce soit...

– Lorsqu'il y avait une bagarre ou un meurtre dans la prison, que faisaient-ils ?

– Ils intervenaient tous ensemble. Armés de couteaux et de matraques, ils étaient invulnérables et sans pitié... Croyez-moi, il ne fallait pas tomber sous leurs coups lors d'une émeute ou d'une bagarre, car c'était la mort assurée...

– Et vous, vous êtes-vous trouvé un jour dans une situation grave ?

– Grave ? Bien plus que cela !... J'ai frôlé la mort de très près. Un jour, alors que je venais réveiller un de mes amis de la sieste, je m'aperçus que la montre Cartier que je lui avais prêtée avait disparu de son bras. On venait de la lui voler pendant son sommeil. Après une petite enquête, j'ai fini par identifier l'auteur du vol, un jeune Algérien. Le couteau sous la gorge, il a avoué l'avoir vendue à un dénommé "El Tigre", le fourgue de la prison, pour la modique somme de 5 000 pesetas (200 francs)... Impétueux comme je suis, je me mis aussitôt en devoir de rendre visite à ce fameux "tigre" pour réclamer ma montre. Ne sachant pas où sa cellule se trouvait, il m'a fallu questionner les détenus, ce qui m'a valu des regards étonnés, parfois condescendants souvent et toujours narquois, sans oublier quelques sourires en coin qui ne présageaient rien de bon... J'ai poursuivi ma route sans baisser les yeux dans ce labyrinthe, jusqu'à ce qu'enfin j'arrive à la cellule de celui que je recherchais. J'ai tapé à la porte. Elle s'est ouverte doucement pour laisser apparaître un visage patibulaire. "Que veux-tu ? a-t-il demandé.

– Je voudrais parler à El Tigre.

– Ah ah ah ! Mais que lui veux-tu, mon pauvre ami ?
– Juste lui parler d’une montre Cartier qu’un Algérien vient de lui vendre.”

À ces mots, El Tigre est sorti de sa tanière : “Tu veux la racheter ?

– Non, je veux la récupérer.

– Entre, on va en parler.”

Derrière la porte, le patibulaire m’attendait avec une massue à la main pour m’assommer. Voyant le danger, j’ai fait un geste pour me protéger lorsqu’un troisième larron s’est interposé en criant :

“Ne le touche pas ! C’est un ami !

– Quoi ? ! s’est écrié El Tigre. C’est ton ami, vraiment ?

– Oui, laisse le tranquille !” a-t-il lancé à celui qui tenait la massue, avant de lui révéler les dessous de ce lien :

“Tu te souviens lorsque je me suis enfui d’Espagne pour aller à Gibraltar en bateau ?

– Oui, tu m’as même envoyé une carte postale de là-bas...

– Eh bien c’est lui qui m’a sorti d’Espagne et qui m’a accompagné à Gibraltar sur son yacht, alors qu’il savait que j’étais un fugitif recherché pour meurtre.

– Ah, quel beau geste ! s’exclama El Tigre en me serrant dans ses bras pour me faire une bise. Tiens, voilà ta montre, je te la rends sans contrepartie. Désormais dans cette prison, plus personne ne t’emmerdera, tu peux me croire. Je vais passer le mot. Ceci dit, tu peux remercier pépé, car s’il n’avait pas été là tu aurais déjà le crâne fracassé.”

Me retournant vers pépé, je lui dis : “Ça ne me fait pas plaisir de te voir, mais en même temps si tu n’avais pas été repris je serai mort, alors que dire ?

– Ne dis rien mon ami, je suis content de t’avoir rendu service à mon tour, car ce que tu as fait pour moi quand j’étais recherché par toutes les polices espagnoles, je ne l’oublierai jamais.

– Alors, nous sommes quittes maintenant !”

Après cet incident, du jour au lendemain, tous les détenus m’ont respecté, lorsqu’ils ne me faisaient pas la révérence... »

La juge me relança : « Sinon, au niveau propreté, comment cela se passait-il ? Aviez-vous des douches, des lavabos, des vêtements propres ?

– Des douches, il y en avait, mais il fallait faire la queue toute la journée pour pouvoir en prendre une... Et surtout avoir beaucoup d’amis pour assurer votre protection et surveiller vos biens. Seul on était sûr d’être violé et pillé, nous n’avions pas d’armoires pour mettre nos vêtements... À plusieurs reprises, j’ai vu les brancardiers venir

chercher de jeunes blonds hollandais ou scandinaves dans les douches, tabassés et violés par une bande de sauvages qui faisaient le guet près des salles d'eau. Parfois, on retrouvait un mort dans les douches...

– Y avait-il beaucoup de viols ? Et de bagarres ?

– Énormément. Lorsque les viols n'étaient pas commis dans les douches, c'était parfois dans les dortoirs. Les bagarres, elles, étaient nombreuses, surtout à cause de la présence de mineurs... Sous Franco, il n'y avait aucune obligation de séparation formelle entre détenus majeurs et mineurs, vous devez le savoir. C'était réellement la loi de la jungle. Les plus forts n'hésitaient pas à dépouiller leurs camarades, sans autre forme de procès. La violence était omniprésente, et aussi la frustration sexuelle. Excepté ceux qui commettaient des viols, notre seule possibilité était de se satisfaire soi-même, avec l'aide des détenues de la prison pour femmes, en face de la nôtre, qui faisaient des strip-teases à leurs fenêtres...

– Étonnant, ces histoires... », fit la juge, qui semblait douter de la véracité de mes propos.

Ça l'était. Les exactions, les petites saloperies et les incidents graves faisaient partie de notre quotidien, comme les attaques de ces mineurs qui n'hésitaient pas à vous mordre le doigt pour s'emparer d'une bague ou à vous arracher à moitié l'oreille si vous aviez un diamant. Les femmes, elles aussi en manque de relations sexuelles, applaudissaient le premier d'entre nous qui avait un orgasme devant la fenêtre de sa cellule, en échange de quoi nous leur fournissions, à l'aide de petites cordes, des carottes, bananes, concombres... qu'elles n'avaient pas le droit d'acheter et faisaient de parfaits godemichés.

« Madame, en Espagne, tout était possible à cette époque, poursuivis-je. C'était autre chose que nos prisons françaises... En comparaison, même si elle est obsolète, la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis est un paradis. La nourriture est immonde et les cellules sont pourries. Mais les détenus sont plus calmes et les surveillants font relativement bien leur boulot, même s'il y a parfois des dérapages, au niveau des douches, du même ordre que ceux auxquels j'ai assisté dans les prisons espagnoles... Mais cela, je ne dois pas être le premier à vous le rapporter. Les viols entre détenus dans les douches de nos prisons, cautionnés et parfois même orchestrés par les surveillants, sont quotidiens. Que ce soit pour se venger de certains détenus, ou pour en humilier d'autres... Vous connaissez le “coup de la savonnette”, que l'on demande à la victime de ramasser avant de l'immobiliser ?

– Oui, bien sûr...

– Croyez-moi si vous le voulez, mais des viols, il y en a un nombre

effrayant à Fleury-Mérogis... De plus, quiconque tente de dénoncer le système se retrouve au mitard, ou pire, est passé à tabac par les surveillants eux-mêmes. Les détenus récalcitrants sont parfois transférés de prison, la direction étant tout à fait au courant de la situation et, bien souvent, de mèche avec les surveillants... Les détenus subissent alors les mêmes violences dans l'établissement pénitentiaire suivant, avec en bonus un dossier de délinquant sexuel monté de toutes pièces, nouvelles qui feront vite le tour de la prison. C'est comme cela que l'administration se venge des petits cons qui jouent aux caïds.

– Et, dites-moi, toutes les prisons que vous avez visitées étaient aussi infernales ?

– Pas du tout ! J'ai connu le paradis carcéral en Hollande. J'y ai effectué deux séjours. La maison d'arrêt d'Amsterdam, où j'ai séjourné huit mois, était très propre. Moderne. Les surveillants étaient gentils, compréhensifs et à l'écoute des détenus, ce que nous n'avons pas en France. Ils entraient parfois en cellule pour prendre le café avec nous et discutaient de ce qui n'allait pas, pour en référer au directeur ensuite et chercher des solutions rapidement. La nourriture était raisonnable. Le travail était bien partagé et quand un détenu n'en trouvait pas, c'était compensé par une allocation chômage. Le cannabis circulait librement. On pouvait pratiquer tous les sports à volonté : tennis, basketball, handball, football, badminton, jogging... On était libres du matin au soir. On nous sortait de nos cellules à 8 heures. Nous prenions notre petit-déjeuner ensemble dans une grande salle, où se trouvaient trois aquariums remplis de poissons exotiques et un téléviseur. À 13 heures, on mangeait de nouveau tous ensemble dans la même salle, puis on prenait le café et ensuite on jouait aux cartes, aux échecs, aux dames ou au Monopoly. Ceux qui le désiraient pouvaient retourner dans leur cellule, lire, regarder la télévision ou se reposer. Je précise que tous les jours on avait droit à du café, du chocolat et du thé, plus un croissant et un jus d'orange le dimanche. Une immense salle de jeux était à notre disposition. De plus, la prison était entourée d'un parc dans lequel nous pouvions aller à notre guise et regarder les oiseaux... D'ailleurs, nous avions droit à des oiseaux de compagnie dans notre cellule ! Il y avait même un supermarché libre d'accès où nous pouvions acheter de bons produits avec des tickets d'achats, et une cuisine où concocter des petits plats. Un rôti venait tous les mardis. Un poissonnier tous les jeudis et un boucher tous les mercredis. C'était si bien que lorsqu'on est venu me chercher au mois de février pour me libérer, je m'y suis opposé... Il neigeait et il faisait froid dehors. La direction avait besoin d'une

place et avait décidé de m'accorder une grâce supplémentaire afin de réduire ma peine de quelques mois. J'ai carrément refusé !

– Vous n'aviez pourtant pas d'autre choix que d'obéir aux ordres de l'administration, ou ça aussi, c'était selon le bon vouloir des prisonniers ?

– Ils sont venus à cinq pour me sortir du centre pénitenciaire *manu militari*... La prison était morte de rire ! Ah ! j'oubliais : le centre était équipé d'une piscine... Et le directeur organisait une fête chaque samedi soir avec les habitants du village. Un vrai paradis, je vous dis. Vous comprendrez qu'à Fleury-Mérogis je sois dépaycé...

– Comment cela s'est-il passé après votre arrestation en Espagne, avec mille kilos de cannabis, dont huit cents cachés sous la piscine de votre villa apparemment d'un luxe hollywoodien ?

– L'horreur absolue ! Un coup monté par les sbires d'Hassan II en collaboration avec la police espagnole. Les Espagnols voulaient ma peau et les Marocains me voulaient vivant à la demande expresse du roi... Je me rappelle encore qu'un policier espagnol me tenait en joue et allait probablement tirer, lorsqu'un policier marocain l'a tué pour que les ordres du souverain soient respectés. Et moi, j'étais au milieu de ces fous qui tiraient en l'air ou sur mes amis qui tentaient de s'échapper... »

Pour que la juge comprenne bien cette scène improbable, je lui résumai l'histoire des dossiers compromettants pour la famille royale, cachés par mon père. Il se savait en danger de mort depuis qu'il avait accompagné médicalement Mohammed V vers la mort, à la demande de son fils Hassan II, connu pour ne jamais laisser de témoins gênants derrière lui. Mon père avait caché ces documents en France, puis s'était empressé de faire savoir au roi qu'au cas où il lui arriverait un accident, ils seraient immédiatement publiés dans la presse française.

À la mort de mon père, n'ayant toujours pas réussi à récupérer ces papiers, le souverain pensa qu'avec moi ce serait peut-être plus facile, quitte à m'acheter avec une valise pleine de billets de banque... Ce qui a été une grave erreur, car si j'étais corruptible, vénal et pragmatique, il en allait de l'honneur de mon père, que j'adorais par-dessus tout. De plus, tout roi qu'il était, il aurait fallu qu'il se lève de bonne heure pour me retrouver, car à l'époque je vivais un peu partout en Europe et, de surcroît, avec des faux papiers.

Pour finir, je racontai à la juge le piège qu'on m'avait tendu pour m'attirer au Maroc par l'entremise d'une femme, et comment il avait échoué. Mais celle qui avait décidé de me recevoir de façon informelle pour, apparemment, approfondir sa culture générale, recentra alors ce curieux interrogatoire sur la vie parisienne et ses personnalités

amatrices de cocaïne...

« J'ai entendu dire qu'Yves Mourousi (alors au sommet de sa gloire comme présentateur à la télévision) était l'un de vos meilleurs clients, parlez-moi de lui.

– C'est vrai, au tout début de ma "carrière" il était l'un de mes meilleurs clients. Un fanatique de la coke. Sans elle, il est incapable de quoi que ce soit. Il en mourra s'il continue à cette cadence, et il se ruinera comme ceux qui jouent au casino.

– Certes, mais cela ne vous concerne pas vraiment, monsieur Fauré. Ce que je désire savoir, c'est si oui ou non vous étiez son fournisseur ?

– Je vous ai dit que oui.

– Combien de grammes achetait-il par jour ?

– Trois ou quatre.

– Et vous n'aviez pas peur de lui vendre de telles quantités ? Vous auriez pu le tuer. En êtes-vous conscient ?

– Non, madame, je n'avais pas peur, pour la simple et bonne raison que moi-même, depuis 1972, je prends entre trois et quatre grammes tous les jours. Nous sommes en 1986 et je suis toujours vivant et sain d'esprit.

– Ça, c'est vous qui le dites, nous verrons ce que le psychologue en pense...

– C'est vrai, madame, cette drogue est impitoyable et irrésistible... Pour en prendre sans risquer de changer de personnalité, il faut avoir un caractère solide et être inébranlable dans ses convictions, notamment sexuelles. Il faut savoir en user sans en abuser, ce que très peu de cocaïnomanes arrivent à faire. Certains en consomment jusqu'à oublier qui ils sont, voire à sombrer dans le coma. Il arrive que la coke change radicalement le comportement des consommateurs réguliers. J'ai eu l'occasion de le constater dans la maison que je tenais à Versailles et qui était devenue l'*after* le plus prisé du Tout-Paris. J'ai vu Yves Mourousi se métamorphoser complètement sous mes yeux. Cet homme-là, que je considérais au début comme une icône de la télévision, pour ne pas dire un monument national, a été dans les années 1980 mon porte-parole auprès des cocaïnomanes. Il vantait quotidiennement mon produit et ma personne dans les soirées mondaines... Du respect pour lui ? J'en avais, malgré les étranges délires, les excès sexuels et les jeux loufoques auxquels il se prêtait, notamment sur les péniches de Carita et Alexandre, où on l'a vu jouer tout nu à la sorcière, un balai entre les fesses.

Il y avait aussi Jean-Luc Delarue. Un garçon que j'aurais pu qualifier de charmant s'il n'avait pas été aussi prétentieux. Selon ses dires, il travaillait dur pour se faire une place dans l'audiovisuel où il

débutait à l'époque. Le quai des Orfèvres le présentait comme un grand consommateur de cocaïne. Personnellement, je le croisais dans les discothèques à la mode, mais je l'évitais, ses manières empruntées aux stars de la télé et du cinéma m'exaspéraient. Il était agréable à regarder et à entendre, mais il avait une fâcheuse tendance à tenir le crachoir. D'une verve incisive et intarissable, surtout quand il avait pris de la coke, qu'il adorait, il avait aussi un côté écorché vif. Ayant appris que j'avais la meilleure, lui aussi m'a sollicité. Elle lui a tellement plu qu'il me collait chaque fois qu'on se rencontrait en boîte de nuit. Mais il manquait de moyens sonnants et trébuchants. Alors son mode de paiement préféré, c'étaient les belles promesses : "Je vais devenir une star, je te ferai de la pub et je te paierai le double de ce que je te dois". Ce qui ne me plaisait guère. Toujours nerveux, impatient de gouverner le monde entier, il avait une drôle de façon de prendre sa coke, qui me rappelait Renato Montalbano, l'ancien capo de la mafia italienne : il demandait à quelqu'un de mettre une petite pierre de cocaïne dans une sarbacane de sa fabrication et de la lui souffler dans la gorge... Après quelques années de ce genre de consommation, mon ami s'était chopé un cancer de l'estomac... La cocaïne, il ne faut pas l'oublier, c'est fait d'acide chlorhydrique, un produit très corrosif, alors forcément les dégâts sont inévitables avec le temps... »

La juge en savait assez sur cette future star du paysage audiovisuel, et c'est naturellement qu'on en vint au patron ds Bains-Douches, la discothèque à la mode : Hubert Boukobza. Sur lui, on pourrait écrire un livre, voire faire un film, tellement le personnage est extravagant. Moi, je l'appréciais et il me le rendait bien. À en croire les gens qui le connaissaient, il ne jurait que par moi. Et à l'entendre, il n'avait jamais trouvé une coke comparable à la mienne...

« Il vous en achetait beaucoup, selon les policiers, est-ce vrai ? demanda la juge.

- En effet, mais pas pour la revendre avec bénéfices. Il s'en servait pour attirer les bons clients dans sa discothèque. Il revendait la cocaïne au prix qu'il me la payait, à des acteurs étrangers mondialement connus... La nouvelle, grâce au téléphone arabe, s'est répandue dans ce petit milieu, si bien que lorsque De Niro ou l'acteur suédois Dolph Lundgren débarquaient à Paris, ils allaient directement aux Bains-Douches s'approvisionner auprès de Boukobza. Il leur fournissait aussi des call-girls quand ils le demandaient, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

- Il vous prenait beaucoup de cocaïne ?

- Dix grammes par jour. Pour tout vous dire, il n'ouvrait pas la

discothèque tant que je n'étais pas passé... Sans coke, il se sentait tout nu et pas prêt à affronter sa clientèle. Parfois la fête se poursuivait chez lui après la fermeture, au point qu'il m'a fortement incité à ouvrir mon *after*, à Versailles, en me promettant de m'envoyer tous ses amis et clients quand il ne pourrait pas s'en occuper, ce qu'il a fait. Et ce qui m'a rapporté beaucoup d'argent... »

Madame le juge en avait assez entendu sur les stars. Elle aborda alors frontalement le sujet le plus sensible, le chanteur adulé des Français : Johnny Hallyday.

« Que pouvez-vous me dire sur lui d'intéressant ?

– Rien, madame, à part que c'est un type bien, respectable et admirable.

– Vous croyez ? Il semblerait que les policiers ne vous aient pas mis au courant de ses déclarations... Peut-être par respect pour lui ou, peut-être, sont-ils de véritables fans ?

– Je ne vous suis pas...

– Eh bien, sachez que parmi les vingt-cinq acteurs et artistes qui ont été interrogés au quai des Orfèvres après votre arrestation, Johnny est celui qui vous a chargé le plus.

– Comment cela ? ! m'écriai-je, feignant l'étonnement, alors que je savais parfaitement, de la bouche même des policiers, qu'il m'avait balancé. Johnny m'a chargé ? Comment se fait-il que les policiers ne m'aient rien dit ?

– Tout simplement pour lui éviter un gros scandale qui aurait pu lui valoir une forte baisse de popularité auprès de ses fans. Probablement aussi pour pouvoir se servir de sa déclaration dans le cas où vous auriez nié vos torts.

– Est-ce que je peux la lire ?

– La voilà... »

Continuant à feindre l'étonnement, lecture faite, je pris l'air de celui qui voyait son monde s'écrouler soudainement :

« Incroyable ! Johnny m'accuse de tous les maux de la terre... Moi qui ai toujours été correct avec lui !

– Bon, qu'avez-vous à dire sur les affirmations de notre chanteur ?

– D'abord, je voudrais dire que cet homme-là a été ma plus belle conquête en France. L'avoir comme "aficionado", comme copain qui plus est, ce n'était pas rien pour moi. Pour faire une entrée triomphale dans le milieu parisien, rien de tel que le chanteur le plus aimé du pays. C'était un signe de qualité que d'avoir été choisi comme fournisseur par lui... Une reconnaissance. D'autant qu'il était très amical et peu imbu de sa personne lorsqu'il était sous coke. Je pouvais lui fournir jusqu'à dix grammes par semaine... Sacré personnage,

notre héros national.

– Qui vous l’a présenté ?

– Quand je suis arrivé à Paris, une fois reconnu dans le milieu du show-business, j’ai fait la connaissance d’un certain Alan, un Antillais très sympathique qui se trouvait être son ami et son garde du corps, outre le poste de responsable qu’il occupait dans la discothèque de Johnny, l’Observatoire, dont vous avez dû entendre parler.

– Non, pas vraiment.

– Sachant que j’avais la meilleure coke du monde, Alan lui en a fait part. Vivement intéressé, Johnny est venu me trouver un soir où je passais ma soirée à l’Observatoire, et m’a abordé en ces termes : “Tu sais qui je suis, pas besoin de me présenter. Mon pote Alan m’a dit que tu avais la meilleure coke de Paris, est-ce bien vrai ?

– Ce n’est pas faux.

– Tu en as là sur toi ? Tu peux m’en faire goûter ?”

Sans tergiverser, j’ai pris un paquet que j’avais sur moi, environ deux grammes, et les lui ai offerts. Deux minutes plus tard, il était devenu mon meilleur ami : “Demain il m’en faudra dix grammes si tu peux. Le prix je m’en fous, si tu m’apportes la même ! C’est possible ?”

Au niveau de la coke, rien ne m’était impossible, d’autant que j’avais deux kilos cachés quelque part chez un ami. Alors dix grammes... Et puis à 800 francs le gramme, en aucun cas, sauf arrestation, crise cardiaque ou accident de la route, il me serait impossible de lui livrer sa commande...

“Demain, à 22 heures pétantes, on se retrouve ici, d’accord ? En dehors, on ne se connaît pas. O.K. ?

– C’est parfait. À demain.”

Le lendemain soir, la transaction s’est déroulée comme prévu.

“C’est bon ? m’a-t-il demandé, un peu fébrile, après m’avoir adressé un clin d’œil et donné une grosse tape sur l’épaule gauche. Tu m’as apporté ça, mec ?

– Bien sûr Johnny, je suis un homme de parole”, ai-je répondu tout en pensant aux huit mille francs que j’allais empocher et au gros poisson que je venais de harponner. “Super ! Tiens, voilà ton fric, le compte y est !” a-t-il lancé d’un air solennel, avant d’ajouter : “Tant que tu me fourniras une marchandise pareille, tu pourras te considérer comme mon ami !”

Malgré tout, je n’étais pas serein. Peut-être m’avait-on tendu un piège. Dans mon métier, j’avais appris qu’il fallait prendre de réelles précautions avec les clients au trop grand renom. Il arrive souvent que ces gens-là, pris en flagrant délit de possession ou consommation de drogue, acceptent, pour ne pas se retrouver en garde à vue et faire

la une des journaux, de collaborer avec la police en faisant tomber leurs fournisseurs... Cela aurait pu me coûter ma virginité judiciaire en France, et d'être assimilé au grand banditisme français, ce qui m'aurait ouvert les portes d'un enfer aussi bien judiciaire que policier. Pour dix grammes, avec les meilleurs avocats, je pouvais me retrouver en prison pour trois ans, sans compter les dégâts collatéraux et la blessure d'orgueil, car j'avais jusque-là brassé des centaines de kilos sans me faire choper. Ce qui aurait été ennuyeux pour moi comme pour mes clients, on a alors droit aux filatures, aux écoutes téléphoniques, aux tentatives de kidnapping par d'autres voyous qui, curieusement, sont toujours bien renseignés par des policiers "ripoux" sur les activités et les résidences des autres voyous...

À partir de là, je lui ai donc livré une dizaine de grammes par semaine, souvent dans les toilettes de l'Observatoire, le seul endroit de la discothèque où il ne pouvait pas y avoir de policiers.

– Pour en revenir à la cocaïne... Pouvez-vous m'éclairer un peu sur les types de marchandises que vous vendiez ? J'ai cru comprendre que vous alliez chercher vous-même vos produits un peu partout sur le globe.

– En effet... En réalité, aucune coke ne ressemble à une autre. Chacune, en fonction de son origine, de sa méthode de confection, possède des vertus différentes. Certaines, comme la colombienne, vous donnent envie de danser, de faire l'amour mais rendent très agressif, parano et méfiant. La bolivienne rend morose, triste et pousse parfois les gens fragiles au suicide. La meilleure est la péruvienne, qui augmente votre tonus, votre joie de vivre et pousse à la méditation, au questionnement. La vénézuélienne a des effets uniquement sur la performance sexuelle. Les autres, brésilienne, chilienne ou surinamienne, ne sont que de pâles copies... Au fait, concernant mon cas, j'espère que vous ferez en sorte que je bénéficie d'une instruction qui ne soit ni à charge ni à décharge..., m'avançai-je à glisser.

– Là n'est pas la question... Enfin, ne vous inquiétez pas, je ne ressens aucune animosité envers vous.

– Si je puis me permettre, je crois que vous ne saisissez pas le véritable impact de la cocaïne sur le milieu du show-business, et plus largement sur l'élite française... Les grands couturiers, les grands coiffeurs, les mannequins, les aristocrates, les acteurs, les plus grands chanteurs, quelques avocats et magistrats aussi, tous étaient à mes pieds pour un rail. Le grand Johnny ne s'est pas gêné pour aller jusqu'à me draguer, plus ou moins explicitement, quand il était sous l'emprise de la poudre blanche. Je lui ai fait comprendre que j'étais un hétérosexuel convaincu, et ce malgré tous les rails de coke du

monde. »

Comme la juge semblait interloquée, je lui fournis quelques détails supplémentaires...

« Je connaissais bien l'un de ses amis, Philippe Carbone, pour la simple et bonne raison que je l'avais rencontré au lycée, à Tanger. Son père n'était autre que l'un des plus grands gangsters français, considéré comme le premier parrain de Marseille. Sa mère, une Gitane, tenait un bar fréquenté par la colonie française, qui se pressait tous les soirs pour l'écouter raconter les aventures croustillantes de son mari et de la mafia française. Philippe, lui, était la coqueluche des Tangérois, tant il était beau. Il faisait d'ailleurs les délices de quelques amateurs de chair fraîche, notamment parmi l'élite locale. Johnny avait en lui une confiance totale, j'ai pu le constater à plusieurs reprises lorsque je les ai vus débarquer dans mon *after*, au 32, boulevard du Roi, à Versailles : c'est lui qui réservait une chambre qu'ils rejoignaient au sortir des discothèques, en passant par une porte de service donnant sur le jardin pour que les autres clients ne les voient pas. Une fois entrés, je les conduisais dans la chambre qu'ils affectionnaient, où je m'étais arrangé pour qu'une jolie fille étrangère les attende, toute nue et allongée sur le tapis. Le frigo était plein de champagne. Quant à la coke, je la lui donnais sous la forme d'une pierre que je pesais à l'entrée devant lui et que je repesais à la sortie pour voir combien il avait consommé. Il faisait confiance à cet homme et il avait tort. Ce n'est pas de Philippe qu'il a été la victime, mais de sa mère, une Manouche. Celle-ci, j'en ai la conviction, a mis quelques mafiosos sur les talons de notre chanteur..., poursuivis-je. Je dirais même plus : selon ce que j'ai entendu dans le milieu, elle a pris en main la gestion d'une partie de sa fortune et l'a incité à acheter de grosses affaires avec l'argent de la pègre parisienne, qu'il s'est retrouvé malgré lui en train de blanchir... Oui, la pègre parisienne tient notre Johnny !

– Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

– Mon intime conviction ! Je connais toutes les ficelles, toutes les combines et tous les vices de mes collègues... Je sens quand les choses ne vont pas, tout comme vous dans votre métier vous sentez si quelqu'un vous ment ou non.

– Dites-moi ce qui vous fait dire que la pègre "tenait" réellement Johnny ?

– Vous devez savoir, madame, que de 1978 à 1983 j'ai été l'associé de Gaëtan Zampa pour la Hollande, la Belgique et l'Allemagne... Vous devez savoir aussi que je me cachais derrière les affaires de Francis le Belge, que j'ai fourni pendant de longues années ? Bref, je peux vous

dire que ces deux-là, après avoir été les meilleurs amis du monde, sont entrés en guerre, et que Johnny n'y était pas pour rien... Tous deux voulaient le prendre sous tutelle, et ils ont fini par s'entretuer, pour ce motif et quelques autres, tout aussi sérieux. Zampa était, a-t-on dit, en possession de photos compromettantes, et pensait les utiliser pour capter la fortune de la star, en même temps qu'il désirait investir son argent sale dans des affaires dont Johnny serait le prête-nom. Quant à Francis le Belge, il voulait protéger Johnny et être son ami car il était tout simplement son idole. Pendant que le Belge était en prison, Zampa a pris le chanteur en main et l'a asséché. Et lorsqu'il est sorti, Zampa était mort. Mais d'autres, bien plus dangereux, avaient pris la relève, empêchant Johnny de se dépêtrer des sables mouvants dans lesquels il s'était enfoncé...

Johnny n'était pas homme à se laisser commander par un gigolo aux allures de travesti, pensais-je... Mais il y avait ces photos, dont m'avait parlé Philippe pour la première fois à Tanger, en 1968. De retour de France, vêtu comme un prince et couvert de bijoux, il m'avait lâché le morceau en ces termes : "Tu vois, je t'avais dit que je trouverais une mine d'or en France !

– Un acteur ? Un homme d'affaires ? avais-je demandé.

– Mieux que ça, un chanteur beau comme un dieu et internationalement connu", avait-il répondu avant de citer le nom de Johnny et de me raconter ses frasques, ou plutôt ses acrobaties, par le menu... Pour être certain que je le croie, il avait exhibé une grosse liasse de billets de 500 francs, sa gourmette en or et sa montre Cartier, dernier modèle. Puis il m'avait collé sous les yeux une poignée de secondes des photos de lui avec Johnny et une fille, aussi crues qu'explicites. Étaient-elles vraies ou étaient-ce des montages comme on en voyait parfois circuler sur d'autres personnalités ? Je ne peux pas le dire, mais ces images me laissèrent interloqué.

"Et comment crois-tu que j'aie obtenu ces photos, hein ? Ma mère, tu dois t'en douter, est restée en contact avec beaucoup de grands voyous français. Je peux les appeler quand je veux, ils accourent aussitôt..." »

On s'éloignait un peu trop du dossier, mais la juge ne semblait pas s'en offusquer, même si on pouvait la classer parmi les fans de Johnny. Elle recentrait cependant le débat sur ce qui relevait de l'instruction en cours : mes relations commerciales avec Hallyday. De tous mes clients, il avait été le plus respectable. Il réservait ses extravagances aux concerts, en dehors il était plutôt calme et avenant. Personnellement, j'appréciais sa musique, même si je lui préférais Eddy Mitchell, Jacques Dutronc ou Richard Anthony. J'avais ressenti

une grande fierté à connaître cet homme qui avait bercé ma jeunesse, mais quelque chose de déplaisant me taraudait. Un peu comme lorsque j'avais croisé sur mon chemin Omar Sharif au Keur Samba, une autre discothèque parisienne. Lui était ouvertement fou de moi et n'avait pas hésité à me le dire, un soir, en pouffant de rire : « Je m'aime tellement que ce serait pour moi un grand plaisir de coucher avec moi-même, en couchant avec toi, qui me ressemble tellement !

– Tu dis n'importe quoi, Omar, avais-je répondu, c'est la coke qui te fait parler ainsi.

– Mais non, je pourrais te le dire à jeun. J'aimerais coucher avec toi juste pour savoir l'effet que ça fait de coucher avec son sosie. Ma compagne est aussi prête à coucher avec toi si tu la désires ! Je te préviens, je ne suis pas homme à baisser les bras ! » Un peu narcissique, l'acteur, mais il était tellement doux, souriant et gentil qu'il était impossible de s'énervier avec lui.

Pourquoi la presse people épargnait-elle à l'époque des stars en occultant totalement leur rapport aux drogues et aux médicaments ? C'était encore un sujet tabou, le silence entourant également l'appétit sexuel de Johnny. J'étais certainement plus pourri qu'eux tous, mais cette façon de les ériger en saints m'agaçait prodigieusement. D'autant que je ne comptais plus les fois où j'avais entendu Johnny, qui ne jurait que par les Américains, traiter les Français de « blédards ». L'effet de la coke, certainement, qui met les gens en totale confiance, en particulier avec leur fournisseur... Un jour où je lui racontais comment mon père m'avait déconseillé de m'installer en France, « ce pays de chicaneurs et de communistes jaloux de la richesse des autres », comme il disait, Johnny, particulièrement « imprégné », avait renchéri en parlant de « pays de merde ». L'effet de la coke, encore, qui désinhibe le plus coincé, le propulsant dans un monde où rien n'est interdit.

La juge l'avait compris, j'en voulais à Johnny de m'avoir balancé aussi aisément. Elle savait maintenant pourquoi... Connaissant tout des fréquentations amoureuses du chanteur, les policiers n'avaient pas eu besoin de lui asséner le moindre coup d'annuaire téléphonique pour le faire parler. Au début, j'avais cru à un montage des policiers, mais plusieurs détails ne pouvaient venir que de lui.

La haine que j'éprouvais pour cet homme qui m'avait littéralement carbonisé m'incitait-elle à noircir le tableau ? Si la juge voulait en avoir le cœur net, elle n'avait qu'à le convoquer et lui parler entre quatre yeux ! Juridiquement, elle ne le pouvait pas, d'autant qu'une bonne partie des déclarations de Johnny, mon principal client à l'époque, avait été effectuée hors dossier. « Johnny ne vous a pas

balancé de gaieté de cœur, me glissa-t-elle pour me remonter le moral. S'il l'a fait, c'est qu'il ne pouvait pas mettre sa carrière en jeu. Continuez à le traîner dans la gadoue si cela vous fait du bien, je suis payée pour vous écouter. » Avant de me renvoyer vers ma cellule, elle me questionna une dernière fois pour m'arracher des informations au sujet des pressions de la pègre sur Johnny, cette proie que les voyous ne lâcheraient jamais. Aux dernières nouvelles, le Belge avait lâché prise, renonçant à une guerre inutile pour le ramener dans son giron, mais je n'en savais pas davantage.

Mais il n'y avait pas que Johnny, et la juge, pour en savoir plus, me piqua en remarquant que je facturais très cher le gramme de cocaïne dans mon *after*, à Versailles. Autour de 1 000 francs, en effet, sauf que ce prix comprenait la chambre et le champagne. Et puis ces gens étaient tellement riches que je n'avais aucun scrupule à les appauvrir un tant soit peu. Il fallait voir tous ces épicuriens se lâcher à l'Adams Club, un club échangiste où j'avais mes entrées, ou au Palace, où Grace Jones m'avait pris en sympathie, elle dont la consommation ne laissait pas de m'impressionner ! Non, leur faire payer le prix fort ne me dérangeait pas, surtout quand j'avais affaire à de véritables crapules. Je pense notamment à ce fils d'une égérie de la haute couture, que j'appellerai Bernard. Ce monstre d'égoïsme et de perversion s'est permis un jour de séquestrer ma femme, Yetty, pendant trois jours et trois nuits et de la livrer à des clients venus du Moyen-Orient, alors que je l'avais envoyée livrer 500 grammes de coke depuis Rotterdam, étant cloué au lit par une grippe. Cet homme graissait généreusement la patte du commissaire du coin pour pouvoir faire son commerce en toute impunité. Se croyant tout permis du haut de sa suffisance, il revendait mon produit à des clients saoudiens, koweïtiens ou libanais qui fréquentaient son hôtel cinq étoiles, transformé en véritable bordel, avec de jeunes prostituées que je lui envoyais des Pays-Bas et de jeunes garçons en provenance du Brésil. Et ce, grâce à la protection de son ami commissaire, qui serait plus tard arrêté et démis de ses fonctions. Un policier qu'il avait appelé lorsque je l'avais sermonné au sujet du sort subi par ma concubine lors de son voyage à Paris, prétendant que je l'avais menacé de mort, ce qui était vrai, sauf qu'il n'avait pas eu le bras assez long pour me nuire : à l'époque, j'étais presque intouchable.

Intouchable, ou presque

« Intouchable » : le mot avait fait bondir la juge d'instruction parisienne, qui décidait de jouer les prolongations pour quitter le terrain des stars du show-biz et m'attirer vers une autre sphère, nettement plus délicate : celle des politiques. Le commissaire véreux appelé à la rescousse par mon client VIP l'avait vite compris : les plus hautes autorités de l'époque, Jacques Chirac et Charles Pasqua, n'ignoraient rien de mes activités. Pour eux, j'étais « Monsieur Pas-Touche », mais si je les avais mis en cause d'une façon ou d'une autre, si j'avais cherché le scandale, avec toutes les conséquences politiques que cela aurait entraîné, j'aurais à coup sûr reçu la visite de quelques tueurs du SAC.

Jacques Chirac se présentait comme le plus vertueux des hommes, au point que je l'avais surnommé « Monsieur Morale ». Il m'aurait suffi de me présenter comme le fournisseur de cocaïne de ses protégés pour ébranler sérieusement sa cote de popularité, et dans la foulée me retrouver six pieds sous terre. En prenait-il lui-même ? En apparence, il n'avait cessé de dénoncer ce fléau, présentant régulièrement la cocaïne comme un poison, responsable de tous les maux de notre société. Il avait même été à l'initiative d'un alourdissement des peines en cas de trafic, ce qui m'avait paru d'une grande hypocrisie.

Charles Pasqua, c'était une autre histoire. Lui, j'en suis sûr, n'était certainement pas consommateur de drogue, mais il avait protégé de nombreux gros trafiquants. Je pense à quelques bandits corses, mais aussi marocains. Il ne l'avait pas fait pour l'argent, il n'en était pas vraiment friand. Il était plutôt axé sur la sécurité du territoire. C'est pourquoi le trafic de cannabis l'intéressait particulièrement. Le marché permettait de se mettre dans la poche les caïds des cités, qui le revendaient en toute impunité, faisant en contrepartie régner le calme dans leurs quartiers. Son obsession, depuis toujours, c'était la sécurité dans le pays en général, et en Corse en particulier. Sa recette consistait à susciter des mouvements « patriotiques », en vérité violents, à l'instar du SAC, constitués de voyous peu recommandables issus pour la plupart du milieu pied-noir et de Français rapatriés du Maroc.

Comment les rémunérer ? Tout simplement avec de l'argent provenant de gros braquages de banques et de bijouteries que ces derniers commettaient en toute impunité. Avec Pasqua, tout était possible, du moins pour les membres du SAC. J'étais bien placé pour le savoir, puisque j'avais « travaillé » moi-même pour ce « service » pendant quelque temps et un peu malgré moi. Le pouvoir de cet homme de l'ombre n'avait cessé de se renforcer, ce qui le rendait certainement dangereux.

Patriote, certainement prêt à mourir pour son pays, il gardait en revanche un œil attentif sur les caisses du parti. Moyennant la moitié de nos gains, il nous garantissait l'impunité sur des affaires juteuses et triées sur le volet, sachant exactement où il fallait frapper. Difficile de dire si tout cet argent était investi dans la politique ou si une partie disparaissait dans les poches de quelques politiciens, en tout cas il y avait de quoi se servir copieusement. L'époque voulait que la fin justifie les moyens, quitte à violer les lois qu'eux-mêmes votaient. Je vous laisse le soin d'imaginer ce qu'il a pu faire lorsqu'il s'est retrouvé ministre de l'Intérieur de Chirac et ensuite...

Charles Pasqua connaissait quand même ses limites, qu'il a pu vérifier lors de l'affaire du « casse de Nice ». En cas de coup dur, si par exemple je m'étais avisé à balancer tout ce que je savais, je pense que Jacques Chirac n'aurait pas hésité à le sacrifier pour ne pas perdre la face. C'est à peu près le scénario qui a failli se jouer lors de mon arrestation par le quai des Orfèvres, en juillet 1986. Contrairement à ce que les deux compères redoutaient, je ne les avais pas balancés lors de ma garde à vue, tandis que les policiers tentaient de vérifier avec moi les quelques informations compromettantes qu'ils avaient obtenues sur eux auprès de mes lieutenants...

La juge d'instruction en était convenue, le Premier ministre et le ministre de l'Intérieur de l'époque me devaient une fière chandelle. Ils n'étaient pas les seuls politiques que j'avais choisi d'épargner en gardant le silence. Il y avait aussi B. Un homme bien sous tous rapports, plusieurs fois ministre, bon père de famille catholique, un physique de directeur d'agence bancaire... Pas le dernier à s'encanailler sur la place de Paris, il s'est plus d'une fois sacrifié pour effectuer les basses besognes que les autres rechignaient à faire. Fêtarde et jouisseur, il fut soupçonné de détourner les dons des adhérents de son parti pour les « investir » dans des soirées orgiaques dédiées à son ami, complice et protecteur Jacques Chirac, sans compter les montres et autres vêtements de marque, de provenance douteuse, qu'il offrait à ses maîtresses ou à ses amis, pour se rendre sympathique ou pour acheter leur adhésion à son parti. Véritable hédoniste, il portait des

costumes Armani ou Versace provenant de casses perpétrés en Hollande, n'hésitant pas à en faire profiter ses amis ou ceux dont il espérait un retour, sous forme de bonnes grâces ou de monnaies sonnantes et trébuchantes, comme le généreux Omar Bongo, alors président du Gabon.

La juge d'instruction souhaita en savoir plus sur les fameuses soirées que cet homme organisait en l'honneur de Jacques Chirac dans de somptueuses propriétés privées. Là encore, j'étais bien placé, dans la mesure où B. se tournait vers moi à l'heure d'agrémenter ces orgies, pour ne pas dire de les épicer. Je lui envoyais de belles prostituées que je faisais venir de l'étranger, notamment de Hollande, de Belgique et d'Allemagne, et lui fournissais de la cocaïne à discrétion. D'où venait tout cet argent ? J'avais parfois pensé que B. puisait allégrement dans les caisses de son parti. Avec celui qui nous servait d'intermédiaire, un jeune Sénégalais très bien de sa personne, on pratiquait aussi le troc : cocaïne contre bijoux volés et vêtements de marque.

Tout cela n'était pour moi qu'une fausse surprise. Je savais depuis longtemps que les donneurs de leçons, ceux qui vous font la morale à longueur de temps, sont les premiers à s'encanailler avec les mauvais garçons et à sombrer dans la luxure ou la débauche la plus totale. Faites ce que je dis mais pas ce que je fais, c'est la devise de ces politiciens véreux...

Il m'était arrivé d'assister à l'une de leurs soirées, quand il fallait livrer la cocaïne dans l'urgence. On me faisait entrer dans la propriété et patienter jusqu'à ce que je sois payé, généralement dans le jardin, pas loin du barbecue, ce qui n'était pas pour me déplaire, moi qui adore la viande grillée. Cela me permettait parfois aussi de surprendre les ébats de ceux qui, pris d'un mouvement d'humeur romantique ou érotique, s'éloignaient de la foule des invités... J'ai parfois entrevu dans des positions pour le moins scabreuses quelques femmes du monde enlacées à des hommes connus, de la coke plein les narines. J'en riais volontiers, mais je ne m'amusai jamais autant que le jour où, exaspéré et dégoûté par l'hypocrisie ambiante et le comportement pédant et hautain de ces politiques qui me traitaient, le plus souvent, comme un sous-fifre, alors que je leur apportais du bonheur, je fis ce que jamais je n'aurais dû faire car je le payai très cher : livrer 100 grammes, une commande reçue par l'intermédiaire d'un chauffeur de Chirac, frère d'un de mes lieutenants, mais coupés avec un laxatif du nom de « mannitol »... Cela eut pour effet de créer une panique générale dans la soirée, avec prise d'assaut de toutes les toilettes de la maison et de tous les buissons du parc. Quand on sait que la coke à elle seule est déjà laxative... Cela me valut de la bouche de B. des

menaces et des insultes, en attendant une arrestation musclée, pas trop dans les formes, avec une centaine de fonctionnaires en uniformes mobilisés pour assiéger et perquisitionner, pas vraiment dans les normes non plus, mon domicile du boulevard du Roi, à Versailles. Avec, à la clef, un interrogatoire digne des républiques bananières, suivi d'une mise en examen pour trafic international de stupéfiants et de douze années de prison...

Pas très aimables, nos grands hommes, avec ceux qui osent leur jouer de mauvais tours ! Chirac avait fini par m'exaspérer, lui que j'avais beaucoup aimé à ses débuts. Il s'était avéré aussi mauvais perdant que mauvais payeur, sans compter son irrespect pour les jeunes femmes. Un véritable coq gaulois, dont j'avais apprécié la prestance, et même les idées politiques, mais qui s'était révélé incorrect à l'heure de payer ses dettes de jeu. La preuve ? À deux reprises, il m'avait fait remettre par B. des chèques, l'un de 4 000 francs et l'autre de 11 000 francs. Ces chèques, que j'avais gardés dans un tiroir chez moi, dans l'espoir de les encaisser un jour, furent retrouvés lors d'une perquisition à mon domicile et annexés au dossier d'instruction. Deux chèques sans lendemain, puisqu'il avait fait aussitôt opposition, les rendant inutilisables, comme me l'avait fait remarquer la juge, visiblement au fait des rumeurs qui couraient depuis mon arrestation et celles de mes lieutenants. L'un d'eux avait en effet, à la faveur de sa garde à vue, affirmé sur procès-verbal que ces chèques correspondaient au paiement de cocaïne. Allais-je infirmer ? Ou confirmer ? Au risque d'encourir de graves représailles...

Les journalistes étaient à l'affût d'une *nouvelle révélation*, il aurait suffi d'un mot dans le bureau de la juge, qui aurait transmis à ses supérieurs, qui auraient informé le ministre de la Justice et, enfin, les médias. Peut-être le vrai but de cette rencontre informelle était-il de sonder mes intentions sur cette question hautement explosive ?

« D'après Elie Malka, M. Jacques Chirac vous aurait transmis ces chèques en paiement d'une certaine quantité de cocaïne, m'avait-elle relancé. Votre lieutenant a même prétendu, lors de sa garde à vue, que M. Chirac était, avant votre arrestation, un de vos meilleurs clients, dans la mesure où il vous commandait 100 grammes par semaine, que son cousin venait chercher.

- Je ne le sais que trop, et je le déplore !
- Avez-vous vu ce que ces révélations lui ont coûté en garde à vue ?
- Oui ! J'ai vu que les policiers l'avaient bien arrangé...
- Concernant Murphy, votre second lieutenant, si je ne me trompe pas, tout sergent de la Légion étrangère qu'il a pu être, lui aussi a été

pris à partie, en promenade. Un dangereux voyou dénommé Claude Genova lui a fracassé les genoux à coups de barre de fer, de façon à ce qu'il reste invalide quelque temps, à titre d'avertissement.

– Peu aimables, les gars du SAC... Pourtant, je ne comprends pas pourquoi ils ont épargné Murphy en garde à vue, lui qui a autant parlé du « cas Chirac » qu'a pu le faire Elie...

– Il a conclu un accord avec un chef du groupe du quai des Orfèvres, P. Il me semble que vous le connaissez bien, puisque vous l'avez accusé auprès de l'IGPN (la police des polices) d'avoir détourné dix kilos de cocaïne et une voiture de luxe vous appartenant, qu'il aurait oublié de mentionner dans votre dossier lors de votre arrestation... Bien, Murphy, qui venait d'être papa, a obtenu que son rôle soit minimisé dans l'affaire et qu'il soit épargné lors de sa garde à vue, en échange d'informations sur vous. Ce policier a d'ailleurs été remis aux bœufs carotte, l'IGPN, qui s'occupent à l'heure où je vous parle de fouiller dans ses affaires après avoir découvert qu'en dehors de son métier de flic, il était proxénète et avait trois femmes qui travaillaient pour lui rue Saint-Denis...

– Ont-ils prouvé que P. avait volé les dix kilos disparus lorsqu'ils m'ont arrêté ?

– Pas encore. Les enquêteurs font face à une certaine obstruction. Dire que ce service est réputé être l'un des meilleurs services de police de France !

– Pendant la perquisition, “on” a tout simplement dérobé sans vergogne les bijoux de ma mère et 5 000 francs qu'elle venait de retirer de la banque en coupures de 500 francs. Sans compter mes deux montres, une Cartier Santos sertie de 16 diamants d'une valeur de 180 000 francs et une Patek Philippe à 250 000 francs. À la fin de la perquisition, l'officier Philippe Sturler, au courant des pratiques des policiers de cette brigade, a demandé à ma mère, en ma présence, de bien vouloir vérifier qu'il ne manquait rien dans sa chambre. Ce qu'elle a fait. Et là, s'apercevant qu'il lui manquait l'argent, une bague en diamants, une autre bague sertie d'une énorme émeraude et de multiples diamants de grande valeur que lui avait offerts Bernard Noël, son concubin, elle s'est mise à pleurer et à pousser des cris... L'officier a fait mettre toute l'équipe au garde à vous et ordonné à son second de procéder à une fouille générale, laquelle a curieusement permis de récupérer la totalité de ce qui avait été volé dans les poches des policiers parisiens... Cet homme n'a pas voulu mettre en cause ses collègues, il les a simplement admonestés et l'affaire en est restée là.

– N'êtes-vous pas en train de tenter tout simplement de discréditer la brigade qui vous a arrêté ? demanda la juge, sceptique.

– Madame, je vous ai cité les noms des personnes présentes ce jour-là, il vous suffit de les interroger.

– En effet, je n’ai pas été informée de ces éléments. Je serais vous, je me garderais de côtoyer vos anciens “collègues” dans la cour de promenade, au risque de passer un mauvais quart d’heure.

– Mes anciens collègues ?

– Ne faites pas le malin, j’ai lu très clairement dans le rapport de police que vous avez fait partie du SAC dans les années 1970 et 1980 et que vous avez participé à des actions de représailles en Espagne et en France. Je n’ai donc pas besoin de vous expliquer de quoi ces gens, que vous avez fréquentés très étroitement, sont capables. Alors si vous le voulez bien, j’attends votre version des faits s’agissant des deux chèques de Monsieur Chirac. »

Pourquoi tant de remontrances sur mes ex-lieutenants ? Pourquoi me parler du SAC en me rappelant sans cesse de quoi les membres de cette « secte » étaient capables ? Cet interrogatoire était-il téléguidé par les plus hautes autorités, soucieuses d’en savoir plus sur mes intentions ? Ou bien la juge l’avait-elle organisé de son propre chef ? De toute évidence, je marchais sur des œufs... Il me fallait travestir la vérité et aller à l’encontre des déclarations de mes complices...

« Pour tout vous dire, madame, ces chèques ne proviennent en aucun cas d’une vente de drogue à Chirac, finis-je par dire.

– Pouvez-vous être plus explicite, s’il vous plaît ? J’ai besoin de votre version exacte.

– Eh bien, on a dû vous dire que j’étais un grand joueur de backgammon.

– Oui, je sais. Je sais aussi que vous alliez chercher vos “victimes”, pour ne pas dire vos “pigeons”, au Racing Club de France, à Passy.

– Précisément. Et si Chirac était un bon client, en revanche il était mauvais payeur, puisque ces chèques gagnés au jeu ne m’ont en définitive pas été payés, comme vous avez pu le constater.

– Très bien. Je tiendrai compte de ces nouveaux éléments dans mon rapport au procureur. Maintenant, ne croyez pas que si je vous tiens en sympathie, à défaut de vous tenir en grande estime car je n’apprécie pas particulièrement les vendeurs de mort, vous qui me semblez être un tartufe de haute volée, je vais pour autant ordonner votre libération. Il ne faut même pas y penser. Là, vous partez pour au moins dix bonnes années de prison. Et surtout, n’allez pas croire, comme je vous sais très au fait des lois et des procédures, que je ferai une erreur quelque part qui vous permettrait de sortir de prison légalement. Les mandats de dépôts, croyez-moi, je les lis et relis avant de vous les remettre en mains propres...

– Je vous remercie, madame, pour tout ce que vous avez fait et faites encore pour moi. Vous pourrez toujours compter sur ma franchise et ma correction. »

J'espérais que la juge me témoignerait un peu de reconnaissance pour avoir accepté cet interrogatoire en l'absence de mon avocat, qui plaiderait ce jour-là en province. J'avais été franc avec elle, j'espérais qu'elle me le revaudrait tôt ou tard. J'aurais pu lui en dire davantage sur ce que j'avais appris de la personnalité de celui qui était alors Premier ministre de François Mitterrand durant cette première cohabitation de la V^e République. Elle m'avait paru très respectueuse de ce personnage, malgré tous les ragots sur ses frasques sexuelles, et maintenant sur une possible consommation de cocaïne (de lui-même ou d'une partie de son entourage). Comme beaucoup, elle percevait cela comme de la calomnie, doublée de médisances politiciennes. Sans bouleverser ses certitudes, je lui avais permis d'entrevoir la part de vérité dans ces accusations, en évoquant le rapport de Chirac avec les femmes, puisque B., son homme à tout faire, m'assurait que c'était pour lui qu'il me commandait des péripatéticiennes. Les filles que je faisais venir d'Europe du Nord me racontaient tout, à la virgule près. Et elles n'étaient pas mes seules sources. Deux de mes copines travaillaient au black au Racing Club de France, à Passy, l'une s'occupant de la boutique et du vestiaire, l'autre du nettoyage. Deux filles à qui je fournissais de la coke qu'elles revendaient aux clients, dont beaucoup se recommandaient de Chirac, lequel les avait carrément démarchées à plusieurs reprises pour des rapports à la hussarde, « pénis militari ». Il leur avait fait comprendre que c'était un honneur pour elles de l'avoir comme amant, une routine à laquelle elles avaient fini par s'habituer. Je ne pouvais raconter tout cela à la magistrate, mais je lui fis tout de même comprendre que cet homme qu'elle appréciait pouvait avoir un comportement de prédateur quand l'occasion se présentait.

Ces deux jeunes femmes s'étaient tues pour conserver leur job, lucratif quand elles vendaient de la coke. Les autres étaient des étrangères qui disparaissaient aussi vite qu'elles étaient venues en France, ce qui était préférable. Je veillais à ce que ce ne soit jamais les mêmes et les priais, après règlement, d'oublier au plus vite ce qu'elles avaient vécu dans ces soirées, leur faisant comprendre qu'évoquer nos politiciens hédonistes les exposerait à de graves ennuis. Elles devaient même garder le silence avec leurs proches, souvent des truands mal intentionnés à qui auraient pu venir des idées de chantage. J'étais bien placé pour savoir que les hommes du SAC avaient « effacé » quelques femmes téléguidées par d'imprudents truands avides d'argent et prêts

à faire chanter ces messieurs... En vérité tout cela n'était que petite agitation autour du personnage car si la justice avait vraiment voulu savoir, il lui aurait suffi de presser de questions un seul homme, le fameux cousin de mon lieutenant Elie Malka, qui se trouvait être à la fois un chauffeur, un complice et un spectateur des frasques de Jacques Chirac, en même temps qu'il était, à ses heures, mon confident, quand je l'invitais dans mes soirées cocaïne et lui « graissait » le nez...

Il était le personnage clef de mon affaire, à la jonction entre les différents protagonistes. Lui seul savait de quelle façon et par qui étaient consommés les quelque cent grammes de coke pure que je leur fournissais chaque semaine, lors de « meetings politiques » organisés dans d'immenses propriétés appartenant à de riches sponsors et hommes d'affaires qui se voyaient octroyer, en retour, quelques privilèges, fiscaux notamment. En l'écoutant me raconter ses orgies de milliardaires, où traînaient parfois des valises de billets, comme cela se faisait à l'époque, j'avais parfois songé faire irruption, une nuit, avec mes potes pour braquer tout ce petit monde, rafler bijoux, montres et ces espèces qui auraient fait ma fortune.

Si la justice avait voulu savoir... Mais cette juge n'était qu'un maillon de la chaîne judiciaire, éjectable du jour au lendemain. Un faux pas et elle était mutée en rase campagne. En attendant, elle m'accorda tout de même un coup de pouce inattendu sous la forme d'une petite erreur, que je voulus croire volontaire, glissée dans le renouvellement de mon mandat de dépôt.

L'erreur

J'étais resté aux aguets d'une éventuelle erreur de procédure qui m'aurait permis de sortir en liberté provisoire et de m'évader en quittant *illico presto* le territoire français pour aller voir ailleurs si l'herbe était plus verte. Et cette erreur arriva. La juge se trompa de date en renouvelant mon mandat de dépôt, faisant ainsi de ma détention une détention illégale... Cet acte manqué, tous les détenus en détention provisoire impliqués dans de grosses affaires en rêvent. Quelle surprise ! Et quelle noblesse d'esprit et de cœur ! Quelle femme exceptionnelle ! Moi qui avais en horreur les juges d'instruction, cet acte suffit à me réconcilier avec la profession. J'allais enfin retrouver ma liberté...

Je formulai l'hypothèse que cette erreur avait été faite avec l'aval ou sur ordre d'un supérieur hiérarchique, une personne probablement acquise à la « cause chiraquienne ». Il était mieux pour tout le monde de me savoir en cavale à l'étranger ou six pieds sous terre qu'en prison, toujours capable de me mettre à table sur ce que je savais de la « chiraquie » et du SAC. Pressé de recouvrer ma liberté, j'étais décidé à saisir l'opportunité dès ma sortie de prison, en prenant quoiqu'il advienne le premier vol en partance pour n'importe quel territoire pourvu qu'il ne soit pas français.

Mais n'était-ce pas un coup monté pour pouvoir m'assassiner dès ma sortie, devant la porte de la prison ? J'étais devenu un homme encombrant pour ces grands politiciens et ma disparition définitive aurait pu arranger beaucoup de choses... Si cette erreur me menait droit à la liberté, elle pouvait tout aussi bien me mener au tombeau, car les sbires du SAC ne faisaient jamais de cadeaux. Mais, l'occasion était trop belle... Je choisis donc l'option « liberté », tout en faisant très attention à mes arrières. J'avais déjà échappé aux griffes du général Oufkir, l'homme le plus dangereux de la planète à son époque, alors Chirac et Pasqua...

C'était compter sans les impondérables. Après m'être rendu compte que mon mandat de dépôt n'était pas valable, j'avais tout simplement appelé un surveillant pour lui signifier que j'étais en détention illégale

et arbitraire.

« C'est vrai ! Votre mandat de dépôt ne vaut rien, me confirma-t-il, après avoir constaté lui aussi que la date n'était pas bonne. Avec ça, vous êtes libre.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment ! Je vais de ce pas appeler le chef pour qu'il vous sorte d'ici. »

Ce qu'il fit promptement. Le chef, après avoir constaté à son tour que j'étais désormais en détention non couverte par l'autorité judiciaire, fit appeler mon avocat, qui se révéla être, à cette occasion, le plus grand traître qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma vie. Cet homme que tous les taulards dignes de ce nom décrivaient comme le meilleur des avocats du moment fut pour moi tout sauf mon avocat ! Au lieu de défendre mes intérêts, moi qui l'avais payé grassement pour défendre ma liberté, craignant que la juge ait des problèmes à cause de sa bévue, il crut bon de voler à son secours. Pour éviter qu'elle ne se fasse taper sur les doigts par ses supérieurs hiérarchiques, il s'empara tout simplement du mandat de dépôt « défectueux », que, confiant, je lui avais remis sans prendre soin d'en faire une photocopie auparavant, pour le porter à la juge le lendemain et le faire remplacer par un nouveau mandat de dépôt portant cette fois la bonne date. Il le délivra ensuite sans tarder au directeur de l'établissement pénitentiaire. Une démarche dont il ignorait qu'elle contrariait peut-être les plans de la juge d'instruction... Fallait-il trouver une autre explication à sa démarche ? Je pensai qu'il n'avait pas très envie de me voir me volatiliser, moi qui avais des comptes en banque bien remplis un peu partout dans le monde !

Je portai bien évidemment plainte auprès du bâtonnier du barreau des avocats de Paris. Je ne me gênai pas non plus pour placarder une affiche sur tous les murs de Fleury-Mérogis, en six langues, jusqu'à ce qu'on m'ordonne de cesser sous peine d'être mis en examen pour je ne sais trop quelle raison...

Avec les avocats, cela avait très mal commencé. L'un d'eux, pas très connu, avait flairé en moi le bon pigeon à plumer. Il avait carrément sonné à la porte de la maison où habitait encore ma mère, à Versailles, et lui avait expliqué pourquoi il était l'homme de la situation : il me ferait sortir très vite de prison grâce à ses complicités dans le milieu de la magistrature, la juge d'instruction étant soi-disant son « amie d'enfance »... Ma mère se laissa convaincre et lui avança aussitôt la modique somme de 50 000 francs.

Au parloir, elle m'avait annoncé la nouvelle, toute heureuse d'avoir trouvé l'homme providentiel : « Gérard, cet homme-là connaît tous les

magistrats de Paris, tu te rends compte ? Il m'a promis de te faire sortir dans les meilleurs délais grâce à ses connaissances, en ajoutant qu'une avance de 50 000 francs pourrait servir à corrompre le procureur... Tu es content, mon fils ? »

Non, je n'étais pas content ! Cette affaire sentait le soufre, et ce n'était qu'un début...

Quoi qu'il en soit, je ne me repentis pas. J'allai au bout de mes convictions et je fus condamné à douze ans de prison. Une peine lourde que je devais certainement à une intervention peu magnanime de personnes soucieuses que mon séjour en prison soit prolongé au maximum. Au moment même où Jacques Chirac se faisait un malin plaisir de durcir les peines des trafiquants, ayant proclamé haut et fort devant les médias qu'il entreprenait une véritable « guerre contre la drogue ». Quelle hypocrisie...

J'ai fait beaucoup de prison, certes, mais pendant les sept ans que j'ai passés dans des cellules sordides à partager la nourriture nauséabonde que l'on nous servait avec les rats et les cafards, pas un moment je ne me suis remis en question. Pour moi, j'avais bien fait et je n'hésiterais pas, à ma sortie, à refaire de même, et de plus belle !



Comment ai-je pu supporter cette incarcération que je considérais comme non légitime ? Cela n'a pas été facile, mais il me suffisait de penser au bon temps que, grâce à la cocaïne, j'avais pu vivre. Au plaisir que cette drogue m'avait apporté et aux richesses que j'avais accumulées grâce à elle. À l'époque où elle était à la mode, j'avais su exploiter toutes les possibilités d'enrichissements collatéraux, notamment en ouvrant une société de location de limousines avec chauffeur qui proposait toutes sortes de services à une riche clientèle venant visiter Paris, notamment de la bonne coke et des prostituées...

C'est grâce à ce produit que j'ai pu mener cette vie parisienne, exubérante et frivole, passant le plus clair de mon temps dans des dîners mondains, sur les péniches de mes coiffeurs préférés, Alexandre et Carita, à qui je louais des mannequins hollandais ou allemands sur lesquels ils testaient leurs nouvelles coupes de cheveux, et dans les lits de demoiselles raffolant de mon produit...

Je ne suis pas le seul à avoir profité dans les années 1980 de l'engouement des gens riches et puissants pour la cocaïne. Nous vivions tous dans l'insouciance, pour ne pas dire dans l'inconscience. Les dégâts, s'il devait y en avoir un jour, qui s'en souciait ? Pas moi en tout cas ! Pourtant, ils ont été de taille quand ils ont commencé à s'annoncer, et la facture a été très lourde, c'est le moins que je puisse dire, si l'on s'en tient, en ce qui me concerne, aux années de prison. Pour d'autres, si cette facture a été d'un genre différent, elle n'en a pas été moins catastrophique. La cocaïne, en désinhibant les consommateurs, notamment au niveau sexuel, à cette époque où le sida faisait de gros dégâts, a été la cause de milliers de morts. Sans oublier les dommages tels que cancers du foie et du poumon, provoqués par l'abus d'alcool et de cigarettes lié à l'absorption de coke, les arrêts cardiaques, le manque de repos, et pour certains la dilapidation de leur argent ou la perte de leur femme, de leur famille et de leurs amis...

Les trafiquants n'étaient pas les seuls à s'intéresser à la coke : les policiers aussi, mais pas pour la même raison. Pour eux c'était un moyen d'obtenir de l'avancement en emprisonnant tout ce qui sentait la drogue ; ou un moyen de s'enrichir, soit par la corruption qui était endémique dans les années 1980, soit par le vol, lors des perquisitions, d'objets précieux qu'ils revendaient par l'entremise de leurs propres indicateurs-dealers... J'en veux pour preuve les dix kilos de cocaïne probablement volés par les policiers de la brigade du quai des Orfèvres, fort opportunément pour moi qui ne pensais pas un instant me plaindre de leurs malversations, dans la mesure où les vols qu'ils commettaient chez moi ne pouvaient qu'alléger ma future condamnation... En vérité, ce fut une belle affaire pour ces policiers. Ma cocaïne, pure à 98 %, leur a certainement rapporté très gros – coupée trois fois, à raison de 500 francs le gramme, ils ont pu en tirer jusqu'à 15 millions de francs de l'époque. Sans compter les bijoux provenant d'un casse « sanglant », ni les 300 000 francs en coupures de 500 conservés dans des sacs qu'ils ont, en bons magiciens, vite fait disparaître.

Si les policiers n'ont pas eu à répondre de tous ces vols, j'ai pour ma part été content de n'avoir à répondre devant le tribunal que de cinq kilos de coke au lieu de quinze, et de 300 francs trouvés dans ma table de nuit au lieu des 300 000... Un des policiers, dont j'ai déjà parlé, a quand même dû répondre, au détriment de l'État, de la dissimulation et de l'accaparement d'une superbe Mercedes immatriculée au nom de l'un de mes lieutenants, le Britannique Sean Murphy, devenu Français après cinq années dans la Légion étrangère. Il l'utilisait dans le cadre du travail qu'il effectuait pour moi : réceptionner à l'aéroport des personnalités du show-business américain ou anglais à qui il vendait de la cocaïne et proposait des sorties en boîtes de nuit.

Convaincu de détournement de véhicule, de dissimulation de pièce à conviction et de corruption active aggravée, le policier avait promis à Murphy de le couvrir et d'obtenir sa libération rapidement s'il se

taisait et lui signalait en douce un certificat de vente de la voiture. À condition bien sûr qu'il me charge au maximum... L'ancien légionnaire a obtempéré, mais cette affaire ne lui a pas porté bonheur, puisqu'il a été condamné à une peine de six ans de prison, plus deux ans réclamés par les douanes, et qu'il a fait autant de prison que moi... Tout comme elle n'a pas porté chance au policier, qui a écopé de quatre ans de prison et s'est vu rétrogradé pour finir agent de la circulation...

Fréquenter à la fois la pègre internationale, la pègre nationale, faire des affaires dans les banlieues parisiennes tout en côtoyant le show-business et l'aristocratie n'est pas de tout repos. Cela relève même de l'acrobatie, tant verbale que physique... Comme je parlais très correctement plusieurs langues étrangères et que j'en connaissais aussi l'écriture, j'ai réussi assez facilement à pénétrer les milieux allemands, italiens, espagnols, hollandais, anglais et arabes, à jongler avec eux et, le plus souvent, à les impressionner. Le reste, je veux dire mes origines, mon état de voyou, mon pedigree, ma position sociale, après une bonne prise de coke, n'était que littérature. Tout le monde semblait passer outre...

Il faut dire que j'ai été particulièrement bien épaulé, en particulier à l'heure de pénétrer le cercle fermé du show-business. Je dois ma percée à deux hommes, Fernand Legros, dont j'ai déjà parlé, et Philippe Léotard, acteur connu pour avoir tourné dans un film à succès au titre sans doute prémonitoire : *La balance*. Prémonitoire puisqu'il a fini par me balancer honteusement aux flics après qu'ils l'ont arrêté avec deux kilos de coke que j'avais déposé chez lui pour qu'il me les garde, moyennant trois grammes par jour. Cet homme, un écorché vif qui passait son temps à se lamenter d'avoir perdu Nathalie Baye, qui l'avait lâché pour rejoindre Johnny Hallyday, ne doutait vraiment de rien... Parce que son frère François était un politicien de grand renom, il croyait pouvoir faire ce que bon lui semblait, notamment sniffer de la cocaïne en public et surtout en vendre, quand il ne vomissait pas sur les pistes de danse des boîtes de Paris, criant et vociférant contre la société ou contre Hallyday...

Comme un imbécile, croyant en lui, je l'avais suivi dans toutes ses escapades nocturnes au cours desquelles, je l'avoue, il m'avait présenté pas mal d'acteurs tels Claude Brasseur, le plus grand des jouisseurs et le pire des radins que j'aie rencontrés dans ma vie. Un homme qui adorait la compagnie des voyous, peut-être pour être plus « authentique » dans ses rôles de gangster et en apprendre à travers eux sur le milieu criminel, ou parce qu'il se sentait lui-même un peu voyou...Quoi qu'il en fût, si pour lui la compagnie des voyous était

bénéfique à tous les niveaux, il m'est difficile d'en dire autant : il avait pour habitude de manger dans les meilleurs restaurants de Paris, où il invitait les voyous qu'il rencontrait la nuit dans les discothèques, et faisait toujours en sorte de s'esquiver avant la fin du repas sous un prétexte fallacieux, laissant derrière lui l'addition aux convives... Pour lui, sa compagnie, le temps d'un repas, valait bien le déplaisir de payer l'addition.

Annie Girardot faisait elle aussi pitié, mais différemment. Elle aussi accro à la cocaïne et n'ayant pas les moyens de s'en payer, elle s'ingéniait à faire croire à ceux qui en avaient qu'ils finiraient la soirée avec elle, s'arrangeant toujours pour se dérober en critiquant la qualité de la marchandise, qu'elle prétendait « infecte ». Tout comme Françoise Sagan, qui elle non plus n'avait pas de limites dans l'absorption de coke. Elle ne s'arrêtait que lorsque son organisme ne pouvait plus gérer, ou quand son compte en banque lui interdisait d'aller plus loin... En quelques mots, jusqu'à ce qu'elle tombe d'inanition physique ou financière...

Moi qui pourtant n'étais pas un débutant ni un profane, puisqu'il m'arrivait de prendre jusqu'à cinq grammes en une journée, j'étais bluffé par la capacité d'absorption de ces dames, mais aussi par la volonté qu'elles mettaient à se détruire par la coke, l'alcool et la cigarette. Il était clair à mes yeux que ce n'était plus de manière festive qu'elles sniffaient mais plutôt de façon suicidaire. Dans un sursaut d'éthique et aussi pour être totalement transparent, à cause de leurs problèmes financiers, j'ai fini par refuser de les servir.

Yves Saint Laurent raffolait lui aussi de coke, au point qu'il en prenait au petit-déjeuner. Il m'est arrivé de me déplacer jusqu'à Marrakech pour lui apporter quelques centaines de grammes. Au prix fort étant donné le risque que je courais en me rendant au Maroc. Si par malheur on m'attrapait à la douane, où les fouilles étaient parfois « très profondes », je risquais jusqu'à vingt ans de prison...

*

**

La princesse avait-elle de l'argent ? Où qu'elle fût, elle s'arrangeait toujours pour se faire inviter et surtout pour se faire offrir sa consommation de coke. C'était un honneur pour ses admirateurs et un plaisir pour ceux qui la draguaient de l'avoir à leur table ou de s'asseoir à ses côtés, même si cela leur coûtait cher car elle ne se contentait pas d'un plat de lentilles et d'un verre de picrate... Quant à la cocaïne, elle vous rendait toujours le paquet vide en revenant des toilettes. Parce qu'elle était princesse, elle aurait dû être au-dessus de

tout cela et refuser fièrement les « oboles » de ses admirateurs ? Je l'avais confirmé à la juge d'instruction, je n'ai jamais reçu le moindre franc de cette femme.

Elle avait fait naître en moi des sentiments confus, une certaine attirance physique, je l'avoue, de la curiosité, de la crainte aussi face à une forme d'interdit pour le roturier que j'étais. Être en contact avec une princesse dont le nom était sur toutes les lèvres et l'image dans tous les magazines people, ce n'était pas banal pour un voyou comme moi, sorti du brouillard de la société. Tout le monde se disputait sa présence, comme dans les restaurants à la mode. Alors qui étais-je pour me permettre de braver ce que je considérais comme un interdit. Cette princesse valait bien plus que moi dans cette société où les ouvriers n'ont pas trop le droit de fréquenter leur patron. Mais quand j'ai vu dans quels états elle se mettait et le peu de respect qu'elle avait pour elle-même quand elle prenait de la coke, le respect que j'avais pour elle a volé en éclats. Si elle n'éveillait pas de désir en moi, je l'ai trouvée de très bonne compagnie, très sympathique, très vivante et peu pédante. Et puis elle aimait ma coke et me le faisait savoir à grand renfort de superlatifs... Celui qui servait d'intermédiaire entre elle et moi était un intrigant de renommée internationale, un certain Freddy, connu du Tout-Paris by night, dont elle était tombée follement amoureuse grâce à cette coke qu'il lui fournissait gratuitement. Un garçon qui nageait dans des eaux opaques et habitait un appartement de luxe, dans un immeuble bourgeois proche du Trocadéro. Opaque était un mot faible : pourvu de six nationalités, des adresses un peu partout dans le monde, plusieurs passeports et des millions de dollars en banque... ça ne se voit pas tous les jours, même à Paris.

Quand on lui demandait ce qu'il faisait dans la vie, Freddy répondait parfois qu'il était colonel dans l'armée israélienne et qu'il vendait illicitement des armes aux Iraniens avec l'assentiment des Israéliens qui voyaient ces transactions nuisibles à Saddam Hussein d'un bon œil, et ce malgré l'embargo décrété par les Américains. D'autres fois il se présentait comme un homme d'affaires iranien qui achetait du pétrole illicitement à l'Iran pour le revendre aux Israéliens, aux Coréens du Nord ou à Fidel Castro. Quand il n'avait pas pris de coke, faisant dans l'humilité, il prétendait qu'il n'était qu'un petit homme d'affaires français qui vendait aux Africains et à certains pays pauvres du tiers-monde des armes de seconde main provenant de l'armée française. Il était aussi capable de se métamorphoser en Américain ou en Britannique, parlant un anglais parfait. L'argent était pour lui la clef de toutes les portes, de l'amour comme de l'amitié. Il avait toujours des liasses avec lui, qu'il fourrait dans une valise

Vuitton en cuir noir cachée dans un coffre-fort blindé où il gardait aussi ses passeports. Il lui avait permis de conquérir la princesse, pour laquelle il était prêt à dépenser des millions. Rien ne l'aurait arrêté pour arriver à ses fins, conquérir cette femme dont il voulait faire son sujet, quitte à saborder sa santé en lui offrant de la cocaïne à volonté, mais aussi du crack à volonté, un produit dérivé auquel on s'accoutume et qui vous transforme en zombie. Elle a craché ses poumons jusqu'à sombrer un jour dans le coma, mais il avait réussi à faire en sorte qu'elle s'entiche de lui. Ce produit était devenu son centre de gravité, elle ne parlait que de ça à longueur de journée, ne vivait que pour ça. L'Iranien m'achetait cent grammes par semaine, une moitié pour lui, l'autre pour sa princesse, dont elle pouvait tirer environ quarante-cinq grammes de crack – elle en fumait près de sept grammes par jour, se mettant dans des états qui n'avaient plus rien de princiers. Je crois n'avoir rien vu de pire. Un assassinat à petites doses, mais Freddy poursuivait un but complètement fou : l'épouser pour pouvoir utiliser les connexions princières dans ses trafics !

Jusqu'où cela allait-il les mener ? J'ai cédé au crack une fois dans ma vie. Cela a duré six mois. J'ai remercié chaleureusement les policiers de m'avoir arrêté, car ils m'ont sans doute sauvé la vie : je pesais 50 kilos pour un mètre quatre-vingts. Trente kilos de moins que la normale. Un véritable cadavre jaunâtre, voilà ce que j'étais ! « Apparemment, il est tombé dans sa propre merde », avait lancé un des policiers, moqueur. La princesse, elle, a fini par faire une overdose qui l'a menée directement aux urgences de l'Hôpital américain, à Paris. Son père m'a menacé de mort devant ses deux gardes du corps si je continuais à voir sa fille, qu'il m'accusait d'avoir « empoisonnée », après sa sortie de l'hôpital, appelant en même temps à son chevet les meilleurs spécialistes. Son message a été on ne peut plus clair : « Je vous préviens solennellement et devant témoins, si elle s'en sort, si vous osez lui adresser une seule fois la parole, ne serait que pour lui demander des nouvelles de sa santé, je vous enverrai mes deux compagnons ici présents, pour qu'ils vous emmènent de force dans mes geôles personnelles. » Pas un mot pour Freddy, en revanche, comme si elle l'avait protégé. Quant à moi, j'ai évité de prononcer son nom, convaincu qu'il m'aurait balancé sans le moindre scrupule, par crainte de se retrouver en prison et de perdre une partie de sa fortune.

Le jour où l'ambulance était venue chercher la princesse chez lui, paniqué, il m'avait appelé pour me demander de venir « faire le ménage ». Je l'ai fait, il en allait de ma liberté, comme la suite l'a prouvé : interrogée par les policiers, la princesse m'a copieusement balancé, en évitant soigneusement de mentionner le nom de son

« chevalier ». Elle ne connaissait que moi !

*

**

Thierry Ardisson, c'est une autre histoire. Les premières fois que nous nous sommes vus, il me regardait avec beaucoup d'insistance et d'un air langoureux et provocateur. À cette époque j'avais un look méchant et une dégaine de félin féroce quand j'étais sous coke, mais cela semblait plutôt l'amuser. Je me demandais ce qu'il me voulait. Était-ce un policier qui s'intéressait à ma personne ? Non ! Ce n'était pas le genre. Encore que, depuis quelque temps, la police avait fabriqué des policiers au goût du jour. Des gens qui vivaient comme des voyous et prenaient des drogues factices. S'intéressait-il à la coke ?

Voilà où j'en étais. Puis, un jour, me voyant entrer, il est venu vers moi et m'a apostrophé en ces termes : « Salut Gérard, on peut parler un instant ?

– De quoi ? répondis-je.

– De coke ! lança-t-il avec un grand sourire. Il paraît que tu as la meilleure du monde.

– Il paraît, oui. Il t'en faut combien ?

– Beaucoup ! Pour moi et pour mon pote Fabrice. Cinq pour lui, cinq pour moi.

– Tant que ça ! T'es sûr que t'es pas un flic en train de me piéger ?

– Moi, flic ! Ce n'est pas très sérieux de me dire ça ! Tout le monde me connaît dans le monde parisien de la nuit. »

J'avais la réponse à mes questions.

Je suis persuadé que s'il avait su que j'étais recherché par Interpol pour purger quarante ans en Espagne et vingt-six au Maroc, ou qu'en Hollande j'étais signalé « individu ultra-dangereux », il aurait pris davantage de précautions. S'il avait compris que je travaillais main dans la main avec une organisation puissante liée à un cartel de Medellín, ou encore que j'avais été l'associé de Gaëtan Zampa et Francis le Belge, il n'aurait peut-être pas osé m'aborder ainsi.

À l'époque, j'avais lancé une agence de mannequins avec un ami français, Laurent de Kermadec, bien connu sur la place de Paris, tout comme son frère Pascal, un monstre de froideur qui n'hésitait pas à entraîner la jeune Kate Barry dans une dérive nuisible en lui faisant consommer régulièrement du crack.

Paris était le phare de l'Europe et il y faisait bon vivre. De plus, étant français, je ne risquais pas d'être extradé en cas de demande espagnole ou marocaine. Je m'y sentais en sécurité. Mais il me fallait me tenir tranquille, ce qui était assez difficile tant j'étais agressif,

toujours prêt à exploser pour un geste déplacé. Pour éviter de régler mes comptes ou limiter les esclandres, je pouvais compter sur trois gardes du corps prêts à taper sur le premier connard venu...

Parmi eux, un Tunisien de petite taille mais grand de courage et de bravoure, pour ne pas dire d'inconscience et de témérité, Noredine. Nous l'appelions « la puce ». Cet homme, aujourd'hui mort assassiné, m'escortait partout, tout le temps, et particulièrement lors des transactions. Muni d'un pistolet-mitrailleur Uzi avec silencieux caché sous son manteau, ce gars-là était hyperdangereux et parfois incontrôlable... Des cadavres ? Il en avait un paquet à son actif, notamment en Espagne, où j'avais fait sa connaissance dans mes années de gloire. En bref, un type que même la police espagnole, les Gitans et la mafia russe de Marbella craignaient. Ils lui avaient d'ailleurs donné deux surnoms, « l'anguille » et « le caméléon », parce qu'il changeait souvent de visage et se faufilait partout sans jamais se faire repérer.

Les autres, Sean Murphy, ancien sergent dans la Légion étrangère et Elie Malka, ancien tankiste dans l'armée israélienne, dont j'ai déjà parlé, n'étaient pas du gâteau non plus... Surtout Murphy, qui, ne connaissant pas la peur, sortait de la voiture pour un oui ou pour un non, pistolet à la main, pour massacrer un automobiliste indélicat à coups de crosse en plein Paris, ou dégainait en Hollande sur le premier inconscient qui le regardait de travers ou le bousculait... Quand il ne tirait pas sur les pirates de la route, qui, après avoir vu notre immatriculation française, pensaient que nous étions chargés de drogue en sortant du pays, ou d'argent pour en acheter en y entrant... Un mec qui aimait affronter les bandes rivales qui me cherchaient des noises, peu importe qu'elles soient yougoslaves, brésiliennes ou turques. Sa seule présence en faisait pâlir plus d'un.

www.bookys-gratuit.com

La sortie du brouillard dans lequel m'avait plongé la coke fut difficile. Retomber sur terre du haut des nuages dans lesquels j'avais vécu pendant des années promettait d'être une entreprise dangereuse, surtout lorsqu'on a vécu avec la peur viscérale de ne pas pouvoir tourner la page. D'autant que je m'étais placé, mégalomanie oblige, sur un très haut piédestal...

J'étais passé d'un leurre à un autre, celui de la justice. La mauvaise foi ne règne pas seulement en maîtresse dans les bureaux des juges, mais aussi dans les salles des palais de justice. Durant le procès en 1988, mon nouvel avocat a conservé un air grave et digne. Je ne l'avais pas désigné pour ses mérites, mais pour son réseau en tant qu'ex-avocat général. En échange d'une grosse somme d'argent, il m'avait promis que je ne serais pas condamné, mettant en avant ses bonnes relations avec le président du tribunal, qu'il avait connu pendant la guerre d'Indochine. Cela n'a pas suffi à m'attirer les bonnes grâces de la justice, d'autant qu'il a cru bon, pour me défendre, de m'attaquer.

La sentence a été saluée par l'accusation, qui a fait souffler un vent glacial dans la salle.

En vendant de la coke, je ne faisais rien de particulier à mes yeux. De bonne nature, j'avais certainement une mentalité différente de la majorité des gens. Pour moi rien n'était sacré ni tabou. J'avais plus l'impression de rendre service qu'autre chose, sans oublier l'adage qui veut que charité bien ordonnée commence par soi-même : je faisais des heureux dans mon entourage, appliquant le principe gagnant-gagnant.

Je ne voulais pas mourir sans avoir raconté tout ça

Si ma vie fut belle avant que je ne touche aux drogues, elle devint un enfer lorsque je fis connaissance avec la cocaïne. Elle devint une succession d'incartades, de dérapages, d'erreurs et de mauvais choix.

Des regrets ? Beaucoup ! Des remords ? À n'en pas finir ! Car s'il est vrai que grâce à la coke j'ai vécu une vie de prince, entouré et adulé par les plus belles filles du monde, habillé par les meilleurs couturiers de France, d'Italie et d'Espagne, roulant dans des voitures de luxe, mangeant dans les plus beaux restaurants toujours en galante et charmante compagnie, lorsqu'il fallut payer l'addition à la société, je grinçai des dents ; la justice française ne m'a jamais fait de cadeaux...

Des désillusions ? Que ça ! La nature étant ainsi faite que les belles choses se terminent souvent mal... Mais on s'y fait... Plonger le nez dans la coke n'a pas été une bonne idée. Ce produit m'a abîmé la santé, en même temps qu'il m'a ouvert les yeux sur le monde de la drogue, pourri jusqu'à la moelle, dans lequel j'avais choisi de vivre.

Alors que me restait-il dans ce monde, où tout était faux ?

L'argent que l'on disait facile, alors qu'il ne l'était pas du tout. Souvent j'avais affaire à des acheteurs mal intentionnés qui essayaient de me refiler des valises pleines de faux billets lors d'une transaction ou encore tentaient, en me mettant un flingue sur la tête, de s'emparer « illégalement » de ma marchandise, quand ils ne me balançaient pas à la police pour toucher une prime.

Suis-je fier d'avoir vécu ce que j'ai vécu ? Quelque part oui. Mais le prix à payer a été un peu excessif... Pourquoi ? Simplement parce que fils d'un médecin militaire élevé en fin de carrière au grade de général de réserve, spahi de première classe et méhariste émérite, médecin privé de Mohammed V, roi du Maroc, ayant participé à la construction de multiples hôpitaux dans ce pays, je m'en veux d'avoir causé beaucoup de tort à mon père en participant à la destruction d'autres hommes en vendant de la drogue, produit qu'il abhorrait et avait longtemps combattu alors qu'il était expert auprès de l'Organisation

mondiale de la santé. Du tort, vraiment ! Car lorsqu'on lui fit savoir que j'étais en prison en Hollande pour trafic de drogue, lui le pourfendeur des trafiquants en fut bon pour une hémiplegie dont il ne se remit pas... Certes c'est bien d'empoisonnement qu'il est mort, mais je ne suis pas fier d'avoir amorcé son déclin par mes incartades.

Peut-on être fier d'avoir passé dix-huit ans derrière les barreaux des geôles européennes au milieu de minables repris de justice ? Je ne le pense pas ! D'autant plus que les rencontres en prison sont le plus souvent nocives, pour ne pas dire nuisibles, tant il est vrai qu'elles se terminent mal.

Alors que dois-je retenir, excepté ce fardeau que j'ai à porter ? Dois-je croire que par mes écrits je puis oublier toutes les misères, tous les mauvais traitements, toutes les insultes et les bassesses que j'ai eu à subir pendant mes multiples gardes à vue ? Pas le moins du monde ! Seul un véritable besoin de rédemption pourrait me faire oublier ce plongeon dans les eaux troubles de la cocaïnomanie.

Ce livre est pour moi le moyen d'entamer une nouvelle vie. Je ne l'ai pas écrit pour me faire plaindre ou aimer. J'assume parfaitement ce que j'ai été : un voyou peu fréquentable qui a fait bien des dégâts autour de lui. Je connais assez bien la coke (et les ravages de divers produits vendus sous ce nom) pour aujourd'hui dissuader des jeunes de mon entourage d'y toucher. Mon histoire est ce qu'elle est, j'ai payé mes dettes à la société et je suis encore aujourd'hui en bonne santé, plein d'énergie. Je ne voulais pas partir sans avoir raconté tout cela.

Je me sens léger...

**L'accro-
habitation**

Chirac passe l'éponge, mais...

• PAGE 2

le Parisien

22, avenue Richelieu, 93400 Saint-Denis
Tél. 42.82.82.16

4,40 F

Mardi 22 (sauf 1996)
42^e année — n° 13017

BINGO-SCOPE
2 MILLIONS
ET DEMI
A GAGNER



**Toujours
Action directe**

L'ENQUÊTE sur les faits de violence commis par des membres du mouvement "Action directe" continue. Les enquêteurs ont découvert que le 10 mars 1996, un jeune homme, âgé de 22 ans, a été tué par une balle de calibre 12. Les enquêteurs ont également découvert que le 10 mars 1996, un jeune homme, âgé de 22 ans, a été tué par une balle de calibre 12.

• PAGE 1

DROGUE : LE POURVOYEUR DU SHOWBIZ EST TOMBE

• PAGE 5

NAISSANCE

**« Bonjour
Sophie ! »
Mourousi papa**

• PAGE 7

VACANCES

**Un bracelet
magique contre
le mal de mer**

• PAGE 9

CHOMAGE

**Coup de pouce
aux « p'tits
boulots »**

• PAGE 1



Photo APF

Hinault-Le Mond : la vie à deux c'est clair

**Main
dans
la main !**

Bernard Hinault et Greg Lemond ont vu leur rêve des plus belles pages de l'histoire du Tour de France, rejoignant dans la légende les Loues, les Magné, les Bortals, les Coppi, les Robet, les Angot, les Morax et bien d'autres héros qui ont marqué dans les annales des sensations sportives. Leur duo sera l'ado d'aujourd'hui, les autres auront eu la chance d'être les pères de l'ado.

• PAGE 10

La conférence de presse du premier ministre

Jacques Chirac maintient le cap

Les termes du contrat

Un jour sans l'autre ne s'écoule, mais une semaine, c'est un événement. Jacques Chirac a eu son jour sans l'autre, le 21 juillet, au moment de la conférence de presse du premier ministre. L'homme de la rue a-t-il été surpris ? Non, il a été surpris de la tenue de la conférence de presse, qui a eu lieu à la suite de la tenue de la conférence de presse du premier ministre. Le chef de l'État, cependant, a eu son jour sans l'autre, le 21 juillet, au moment de la conférence de presse du premier ministre. L'homme de la rue a-t-il été surpris ? Non, il a été surpris de la tenue de la conférence de presse, qui a eu lieu à la suite de la tenue de la conférence de presse du premier ministre.

Dans tous les domaines - politique, économique, diplomatique - c'est la réaffirmation des objectifs fixés.

Le premier ministre Jacques Chirac a tenu, devant deux cents journalistes, sa première conférence de presse de l'après-midi, mardi 21 juillet. Contre une semaine exceptionnelle de trois mille deux cents journalistes, le premier ministre a réaffirmé ses objectifs.

● **La Constitution** : « C'est au article 48 qu'il faut aller chercher la réponse. C'est la loi qui décide de la tenue de la conférence de presse. »

● **Les élections** : « C'est une question de timing. Mais en matière de timing, c'est la loi qui décide. »

de manière plus ou moins régulière, qui est un fait qui s'est produit. Le premier ministre a tenu, devant deux cents journalistes, sa première conférence de presse de l'après-midi, mardi 21 juillet. Contre une semaine exceptionnelle de trois mille deux cents journalistes, le premier ministre a réaffirmé ses objectifs.

● **La privatisation des entreprises publiques** : « La privatisation des entreprises publiques est un fait qui s'est produit. Le premier ministre a tenu, devant deux cents journalistes, sa première conférence de presse de l'après-midi, mardi 21 juillet. Contre une semaine exceptionnelle de trois mille deux cents journalistes, le premier ministre a réaffirmé ses objectifs. »



Cocaïne : coup de filet à Paris

- Des personnalités du monde du spectacle entendues par la police
- Cinq kilos saisis ● Un réseau démantelé

Coup de filet anti-cocaine à Paris ce week-end. Les policiers ont saisi cinq kilos de cocaïne et démantelé un réseau d'importation de la capitale.

● **Les personnalités du monde du spectacle** : Les personnalités du monde du spectacle ont été entendues par la police.

● **Les personnalités du monde du spectacle** : Les personnalités du monde du spectacle ont été entendues par la police.

Hip

En tant que membre du conseil d'administration de la Société Générale, le directeur de la Société Générale a été entendu par la police.



minute

LE BOTTIN MONDAIN DES DROGUES DU TOUT- PARIS

*L'arrestation de leur fournisseur sème
la panique chez les « coco-boys »*

PAGES
4-5-6-7

Page 2

CITY

H= 13.045

Aluminum 1.80 BM • Angiotensin 41 penny • Belgique 50 F beige
• Canada 1.30 B • Canada 1.20 postage • États-Unis 1.25 B • K&R
1.200 lines • Luxembourg 25 F lux • Pays-Bas 2 forins • Suisse
1.50 Fds • Stamp exchange • Termini 400 mil. • United States
500 F CPA • United 200 F CPA • United 100 dr. • United States
1.50 B • United States 1.50 B • United States 1.50 B

Mardi 22 juillet 1889
(Sainte Marie-Madeleine)

4.50 F

100, rue Réaumur, 75002 Paris - Tél. : 45.08.22.60
(Petites annonces - Tél. : 42.58.44.31)

BOWARD

Et toc !

Sujet

1. Voir les coupures de presse en fin d'ouvrage.
2. Service d'action civique, la milice gaulliste de réputation controversée.
3. En 1923 un accord international confère à Tanger le statut de zone internationale affranchie de droits de douane. Elle le perd en 1956 avec l'indépendance du Maroc réunifié.
4. Le second couteau de Zampa. Une terreur...